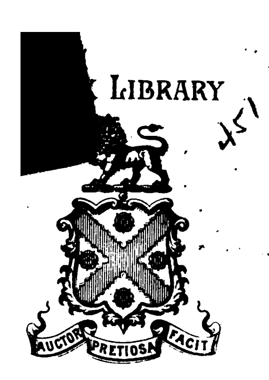

LIBRARY
451
AUCTOR PRETIOSA FACIT

CONTES

DE TOUTES LES COULEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE

MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME. 3e édition.

CHRISNA. 2e édition.

UNE MAÎTRESSE DE LOUIS XIII. 3e édition.

RÉCITS DANS LA TOURELLE.

1re *Série.* Un rossignol pris au trébuchet. — Les Deux Génappe. — Le Roi des Canaries. 3e édition.

2e *Série.* Antoine, l'ami de Robespierre. — La Tour au Païen. — Histoire de ma Grand'tante. 3e édition.

LES TROIS REINES. 2e édition.

LE MUTILÉ.

PICCIOLA. 36e édition.

SEUL! 3e édition.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS, grand in-8, illustré par Doré, Forster, etc,

---

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

CONTES

DE TOUTES LES COULEURS

PAR

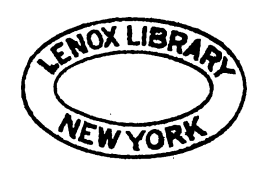
X.-B. SAINTINE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LÉONARD LE COCHER

LÉONARD LE COCHER.

L'ancien cocher de cabriolet, celui près duquel on voyageait, il y a quelque vingt ans, sur la même banquette, sous la même capote de cuir, est un type entièrement perdu aujourd'hui. Pour ma part je le regrette. Je lui donnais naguère la préférence sur le cocher de fiacre.

Celui-ci n'ayant de rapports directs avec ses clients que pour leur ouvrir sa portière et leur demander son pourboire, vivant seul le reste de la journée, sur son trône chancelant, subit nécessairement les conséquences de sa position isolée.

Peu soigneux de sa personne, il fait rarement sa barbe et néglige sa toilette. A quoi lui servirait de se raser et de s'adoniser pour des gens à qui il tournera le dos durant toute la route! Sans communications avec ceux qu'il conduit, condamné au mutisme, ou du moins au soliloque, quand il n'a pas à crier gare! il sent, pour exercer ses organes vocaux, le besoin de fredonner, s'il est de bonne humeur, ou de jurer, s'il est dans

un état contraire; et, généralement, il jure : il jure contre les voitures qui embarrassent la voie publique, ou contre les gens qu'il n'écrase pas. Si on lui répond sur le même ton, les gros mots se croisent, on fait feu des deux côtés, et il est content; c'est une distraction; c'est sa causerie à lui. L'encombrement des voitures venant à cesser, le passage libre, il allonge un bon coup de fouet à ses chevaux, ou à son interlocuteur, comme dernier argument, et il poursuit sa course.

Le fouet est encore un grand moyen de distraction en de pareilles mains. Si le cocher de fiacre a derrière lui ses maîtres, devant lui il a ses esclaves. Est-il dans ses instants d'irritation, il les fouette pour passer sa mauvaise humeur sur quelqu'un. Si, par rencontre, le vin du cabaret l'a mis en voix, s'il fredonne, il les fouette pour marquer la mesure. Qu'il pleuve, qu'il gèle, il les fouette pour se réchauffer et se donner du mouvement; que la chaleur de la température, le dandinement monotone de son siége l'endorme, il les fouette pour se tenir éveillé. Prenez-le à la course, il les fouette pour gagner du temps; prenez-le à l'heure, par une manœuvre savante, tout en les retenant de la bride, il les fouettera encore pour se disculper à vos yeux du reproche de mauvais vouloir, et le despote n'en fera que mieux sentir la lourdeur du sceptre à ses ministres responsables.

Donc, par son isolement, par habitude, par force majeure, le cocher de fiacre est nécessairement triste, maussade, brutal, inculte, sauvage.

Oh! qu'il n'en était pas ainsi du cocher de cabriolet!

Le cocher de cabriolet n'usait que rarement de rigueur envers son cheval ; il le caressait, il le ménageait ; c'était son ami, son compagnon. Il l'aimait,

parce qu'il n'en avait qu'un. Le cocher de fiacre a deux chevaux, et un amour partagé n'a ni force ni durée. Puis, un sentiment personnel, un sentiment de conservation mutuelle unissait, pour le premier, l'homme à l'animal. Le cocher de cabriolet devait à son cheval non-seulement des soins affectueux, mais une nourriture réconfortante, car si le cheval faiblissait des jambes et tombait, son maître tombait avec lui. Ainsi étaient faits les cabriolets.

Pour le costume et la tenue, notre préféré jouissait encore d'une supériorité incontestable. Aurait-il osé, avec la barbe hebdomadaire de l'automédon du fiacre, s'asseoir près d'une de ces jolies clientes qui, d'ordinaire, l'étrennaient de grand matin? Jamais! Ses rapports fréquents avec le sexe lui imposaient des obligations de coquetterie dont il ne pouvait, sans forfaire, s'affranchir entièrement.

Non-seulement il lui fallait recourir au barbier de deux jours l'un, il devait, de plus, avoir du linge sinon blanc, du moins douteux; un vêtement qui, sans être neuf, fût abordable. Le plus souvent, son costume se composait d'une chemise à petits plis, attachée avec une épingle surmontée d'une large cornaline, ou d'un chaton de couleur verte, que les regards indulgents prenaient pour une émeraude. C'était là son seul joyau, car il ne portait plus de boucles d'oreilles, sachant que depuis longtemps déjà les gens comme il faut avaient renoncé au luxe des bijoux!

Un gilet de fantaisie, un madras de coton, quelquefois même une cravate blanche et un habit noir, peut-être râpé, fripé, épilé, mais sans macule trop apparente, complétaient l'ajustement. Le tablier du cabriolet dérobait le reste, sur lequel la critique n'avait pas le droit de s'exercer. Une femme célèbre ne voulait se

montrer à ses lecteurs qu'en buste; il en était de même du cocher de cabriolet vis-à-vis du public.

Et qui le forçait à une tenue si sévère? C'est que sous la capote de son véhicule, outre cette jeune femme, étoile du matin, pouvaient venir s'asseoir près de lui un avocat célèbre, un artiste distingué, un banquier, un poëte, voire même un pair de France! Dans ce temps, n'a-t-on donc jamais vu des pairs de France dans des phaétons numérotés? Moi qui vous parle, j'ai eu l'honneur d'en rencontrer trois d'un coup dans l'omnibus qui va de la barrière Blanche au Luxembourg.

Si de ce rapprochement matériel il résultait pour le cocher de cabriolet l'obligation de se montrer décemment et proprement vêtu, du frottement intellectuel qui devait s'ensuivre, il résultait pour lui bien d'autres conditions de supériorité.

Nul n'était plus jaseur que notre homme quand vous vous borniez au rôle d'écouteur; aviez-vous consenti à échanger quelques paroles avec lui, nul n'était plus interrogant.

Était-ce un ancien militaire, il vous racontait ses campagnes, ses aventures de garnison et ses conquêtes individuelles, servant d'épisodes à la grande conquête générale. Sinon, il vous parlait des gens notables qu'il avait conduits : il savait leur histoire, il connaissait leurs habitudes, ou peu s'en fallait. Les rues dans lesquelles il les avait menés, le temps passé à les attendre, l'apparence de la maison devant laquelle ils s'étaient arrêtés, l'air souriant ou affairé du bourgeois en entrant ou en sortant, tout avait été pour lui matière à inductions qui, bien souvent, le rendaient possesseur de secrets qu'on ne lui avait pas confiés.

S'il négligeait de vous parler des habitants de la capitale, il vous entretenait de ses établissements, de ses

embellissements, de ses bouleversements; des chemins de fer atmosphériques et des bateaux à hélices. Le cocher de cabriolet était à la hauteur du mouvement social et industriel; il ne gémissait pas sur l'extension donnée à toutes les industries rivales de la sienne; il était philosophe. Le fiacre boude encore l'omnibus; lui, il avait compris que l'accroissement des moyens de communication a décuplé, centuplé les relations individuelles, du faubourg Saint-Jacques au faubourg Montmartre, de la barrière du Trône au Gros-Caillou; que l'habitude du véhicule à trente centimes a paralysé les jambes des ci-devant bons marcheurs de Paris; qu'il faut à chacun sa voiture aujourd'hui; enfin, que les chemins de fer ne menacent que les grandes routes et la poste aux chevaux, et ne sont dangereux que pour leurs voyageurs.

A ces notions exactes d'administration et de statistique, recueillies çà et là, il joignait généralement une légère teinture de jurisprudence, car l'avocat, l'avocat stagiaire surtout, est presque aussi jaseur que le cocher de cabriolet.

Passablement au courant des nouveautés dramatiques et des acteurs en renom, celui-ci connaissait, non de vue, mais par ouï-dire, tous les crimes commis, chaque soir, de six heures à minuit, le long des boulevards; les dilettanti qu'il reconduisait, à la sortie des théâtres lyriques, ivres de chant, gonflés d'harmonie, en rendant gorge mélodieusement pour se soulager de leur trop plein, lui faisaient apprécier, par fragments, les beautés les plus brillantes de la partition qu'on venait d'exécuter.

Non moins au courant des beaux-arts que du théâtre, il recueillait les avis sur les principaux tableaux de l'exposition, et, de ces opinions divergentes, il se compo-

sait une opinion à lui, opinion libre, franche, dégagée de toute espèce d'esprit de système ou de coterie, et d'autant plus impartiale et consciencieuse, qu'il ne connaissait ni l'œuvre, ni l'auteur. Du reste, cette manière de juger n'appartient pas exclusivement à l'ancien cocher de cabriolet.

Par un avantage spécial de sa position, les leçons qu'il recevait en fait de procédure, de théâtre, de beaux arts, contre l'usage ordinaire, on les lui payait, soit à la course, soit à l'heure; et on les lui payait grassement, son pourboire s'augmentant presque toujours en raison des paroles qu'on avait échangées avec lui. Qui aurait osé offrir deux sous à un compagnon de voyage, à l'homme qui venait d'abréger pour nous les ennuis de la route?

Son savoir et son bien-dire lui étant de bon rapport, le besoin d'instruction devenait si vif chez la plupart de ses pareils, que, durant leur temps de loisir, à la station, vous les voyiez attendre le chaland un livre à la main, tandis que leurs confrères, les cochers de fiacre, dormaient étendus tout du long sur leurs siéges.

Que lisaient-ils? Parfois des romans, des pièces de théâtre; parfois même des ouvrages plus graves. Un jour, un cocher de cabriolet m'a parlé de Puffendorf! Il est vrai qu'au même instant il a failli me verser. Celui-ci est sans doute une exception..... relativement à Puffendorf.

Je ne sais si j'y mets de l'engouement; mais il me semble que le cocher de cabriolet était aussi avancé en civilité qu'en civilisation, ce qui est bien loin d'être la même chose. En vous parlant, l'homme le mieux au courant du beau langage se serait-il exprimé mieux que lui? « Où faut-il conduire monsieur?—Monsieur veut-il avoir la bonté de regarder à sa montre! » Et mille autres

locutions pareilles. Trouvez-moi donc un cocher de fiacre qui vous parle à la troisième personne!

Et le cocher de cabriolet ne s'en tenait pas aux belles paroles! Il fallait le voir vous ouvrir son sanctuaire; avec quelle prévenance, avec quelle courtoisie il vous aidait à escalader son marchepied, vous soutenant d'une main, de l'autre empêchant tout contact dangereux entre la roue boueuse et les basques de votre habit; car l'entrée d'un cabriolet n'était pas chose facile, je le dois avouer; on y risquait un tour de reins ou un renfoncement de chapeau. Mais une fois installé, avec quelle courtoisie votre hôte vous faisait les honneurs de chez lui? Étiez-vous deux? il se rencognait pour vous laisser bonne place; si le temps se gâtait, si la pluie tombait tout à coup, avec quel empressement il partageait la couverture de laine tenue en réserve pour des cas fortuits. Par un temps de gelée, il aurait été homme à vous faire un abri d'un pan de son manteau, sans s'inquiéter de ce qu'aurait eu de grotesque cette parodie de la scène gracieuse de Paul et Virginie.

Vrai, c'était à dégoûter d'avoir un cabriolet à soi! Votre domestique se permettrait-il jamais envers vous tous ces soins bienveillants qui ressemblent à de la protection? vous ferait-il si bonne compagnie? Il ne l'oserait! Quand vos visites se prolongent outre mesure, vous attendrait-il avec cette patience résignée et sublime que les anciens péripatéticiens ont seuls surpassée?

Il est vrai que tandis qu'il vous attendait, l'aiguille de sa montre divisait pour lui les heures, non en minutes et en secondes, mais en francs et en centimes; eh! qu'importe! malheur à ces faux moralistes qui veulent toujours voir les vertus humaines entées sur l'intérêt personnel? Jouissons de l'effet sans rechercher

la cause; admirons l'éclat des belles fleurs, savourons leurs parfums sans remuer la fange au milieu de laquelle plongent leurs racines!

Je viens de mettre en faisceau toutes les bonnes raisons que je crois avoir de donner la préférence à l'ancien cocher de cabriolet sur le cocher de fiacre; j'en pourrais énumérer bien d'autres; mais la meilleure, celle que je ne vous ai pas dite tout d'abord, c'est que Léonard, mon ami Léonard, Léonard le cocher, appartenait à la première de ces deux catégories.



PREMIÈRE COURSE.

BÉATRICE LA CATALANE. — UN PORTEFEUILLE.
LE PONT D'AUSTERLITZ.

Il y a longtemps que, pour la première fois, j'ai fait la connaissance de Léonard. Il était alors tel que je viens de vous dépeindre le cocher de cabriolet ; d'humeur affable, interrogant, causeur, grand amateur de musique et de théâtre. Nous voyagions ensemble presque quotidiennement ; aussi la connaissance avait été bientôt faite. Léonard, à cette époque, était un garçon de vingt-cinq ans, d'une figure expressive, et qui, quoique habituellement douce et souriante, s'assombrissait par instants sous une expression de rudesse énergique.

Déjà ancien militaire, il avait assisté au dénoûment de la dernière guerre d'Espagne et n'avait pas manqué de me conter longuement ses hauts faits, c'est-à-dire ses amours et ses duels, car, durant cette périlleuse campagne, pour trouver des occasions de se battre, il avait été forcé de se créer lui-même des ennemis. Quant

à ses amours, Léonard n'avait encore eu que de ces intrigues légères qui se nouent sans peine et se dénouent sans violence.

En Espagne, comme en France, il avait cherché le plaisir dans la variété, dans le changement, sans jamais être tombé sur un *gluau*, comme il disait. Pourvu qu'une femme fût jeune et bien coiffée, il la trouvait charmante et lui offrait son cœur, à la condition de le reprendre en faveur d'une autre qui s'offrirait à lui parée des mêmes avantages. Il ne comprenait pas qu'on pût être amoureux autrement et me citait, comme une exception dans sa vie, la *grande passion* qu'il avait eue pour une certaine Béatrice de Barcelone.

« Cet amour-là, monsieur, me disait-il, dura ni plus ni moins de quatre mortels mois, à peine interrompus par quelques amourettes de passage. En voilà du sentiment! Que voulez-vous? nous nous adorions! A vrai dire, ça commençait à me sembler *fadasse*, et lorsque le tambour annonça notre départ de la Catalogne et notre bienheureuse rentrée en France, volontiers j'aurais plutôt embrassé celui qui battait la caisse que mon incomparable Béatrice, malgré ses grands beaux yeux noirs et ses allures de princesse. J'en avais assez; je suis fait comme ça, et je ne crois même pas qu'on me reprenne à un sentiment d'une dimension aussi exagérée. Quant à la pauvre fille, ça lui battait toujours dans le cœur, et de plus fort en plus fort, ce qui ne laissait pas que de me contrarier passablement; mais qu'y pouvais-je faire? Je n'ai jamais vu une femme d'une fidélité plus tenace que celle-là; elle en était insupportable! Tant et si bien que, malgré mes défenses et la consigne du colonel, elle quitta Barcelone en même temps que nous et se mit à suivre le régiment, à distance toutefois et avec des précautions. Moi,

ça m'enrageait, parce que, vous comprenez, si on favorisait les émigrations du beau sexe, il arriverait aux étapes autant de jupons que d'uniformes, ce qui nous ferait ressembler à une armée d'Anglais. Ce n'est pas que je veuille dire du mal des Anglais, mais ce sont de drôles de particuliers, qui se figurent que pour être bon soldat, il faut être père de famille et porter jabot. C'est ça qu'ils ont tant de femmes à la suite, pour plisser leurs chemises et leur préparer une armée de réserve. Ne faut pas leur en vouloir, c'est leur idée. Si nous étions nés en Angleterre, nous serions peut-être aussi bêtes qu'eux. Nous, les femmes, nous les prenons en arrivant au cantonnement, et nous les y laissons en partant. N'est-il pas juste que ceux qui viendront après nous en retrouvent?

« J'aurais bien voulu faire comme ça pour Béatrice; je t'en moque! Pas moyen! Elle m'aimait tant! Enfin donc, elle traverse avec nous toute la Catalogne, trouvant, de temps à autre, l'occasion de me voir, de me parler : moi, charitablement, je lui disais : « Béatrice, « retournez chez vous; ce que vous faites là n'est pas « raisonnable. Allez m'attendre à Barcelone; je re- « tourne à Paris; quand j'aurai mon congé, je vous « écrirai. — Partout où tu iras, j'irai, » me répondait-elle résolûment. Elle me disait ça en espagnol, et je faisais semblant de ne pas la comprendre. Mais a-t-on idée d'une constance comme celle-là?

« Cependant, au fond, je me sentais touché; comme je ne pouvais plus la voir qu'en cachette, je recommençais tout doucement à l'aimer; puis, je n'en aimais pas d'autres pour le moment : les circonstances n'y étaient pas. Puis, elle était vraiment bien belle! Je ne vous ai parlé que de ses yeux, c'est déjà quelque chose, car c'étaient des yeux à faire sauter une poudrière, des

yeux de commandant en chef, des yeux qui parlaient toutes les langues! Mais si avec ça vous aviez vu cette taille fine et cambrée, ces hanches arrondies, ce front, ces belles joues fraîches, brunes et roses tout à la fois, vrai, ça donnait à réfléchir. « Pourtant, que je me di-« sais, si je la garde, quand je serai en France, qu'est-« que j'en ferai? Je ne pourrai plus l'abandonner alors, « cette pauvre fille qui aura quitté son pays pour moi! « D'ailleurs, on m'a promis mon congé et j'espère bien-« tôt retourner vivre près de ma vieille mère : la bonne « femme n'entend pas raillerie sur l'article; que de ser-« mons si elle apprend que je lui ramène comme ça une « bru de bricole? »

« Sur l'honneur, mon bourgeois, il était temps que ma mère vînt à mon aide. Mais, dès ce moment, ma résolution fut prise et bien prise. En approchant de la frontière, je contai la chose à mon sergent-major. Nous étions compagnons et amis, car j'étais sergent, moi; il promit de me servir.

« Il alla trouver Béatrice et lui parla de la bonne façon. Ça ne fit rien. Le lendemain, elle se montra à notre dernière étape; elle pleurait, elle poussait des cris; elle voulait me voir, me parler. Le sergent-major retourna vers elle, et quand il me rejoignit :

« Je crois que je lui ai fait entendre raison, et que « je t'en ai débarrassé, » me dit-il à l'oreille.

« Je le remerciai plutôt deux fois qu'une.

« En effet, Béatrice cessa de m'importuner et je ne la revis plus.... que quatre jours après à Perpignan, oui, à Perpignan, où je la rencontrai pimpante et crochée au bras du sergent-major! Voilà, monsieur, poursuivit Léonard en riant, la femme la plus fidèle que j'aie jamais rencontrée! »

Il sembla alors vouloir terminer là sa narration; et,

après avoir excité son cheval par un clappement de langue et un léger coup de fouet, il garda le silence et parut ne plus s'occuper que de me conduire le plus vite et le plus sûrement possible à ma destination.

Mais ma curiosité avait été excitée :

« Comment! dis-je à Léonard, à cette fille si passionnée il n'avait fallu que quatre jours pour vous oublier?

— Eh bien, quoi? me répondit-il avec une certaine brusquerie qui ne lui était pas habituelle; ne comprenez-vous pas? Le sergent, en lui donnant son congé de ma part, l'avait enrôlée pour son compte. Oh! n'importe, je la forçai bientôt à chercher un nouveau chef de file.

— Que fîtes-vous pour cela?

— Parbleu! une chose bien simple. Dans toute autre occasion, je n'en aurais pas voulu au sergent de me l'avoir enlevée. S'il m'avait dit tout bonnement : Bel- « homme! — on m'appelait Belhomme au régiment — « la Catalane ne te va plus; puis-je traîner mes guê- « tres de ce côté? » je lui aurais répondu en bon camarade : « A votre aise, sergent, si ça vous convient à « tous deux, à elle comme à vous. » Mais il m'avait gouaillé; il s'était moqué de moi avec son : « Je t'en « ai débarrassé! » De plus, j'appris qu'il ne l'avait pas recrutée loyalement, mais par traîtrise, en lui disant que j'en aimais une autre, et que c'est à cette autre que je la sacrifiais! Et la pauvre fille l'avait cru. Vous savez, les Catalanes, ça aime à se venger.... surtout dans ce genre-là. Ça ne pouvait donc se passer à la douce. J'étais sous-officier aussi, moi : nous nous rendîmes tous deux, à la brune, avec nos témoins, derrière les fossés de la citadelle.

— Quoi! Léonard, lui dis-je, un duel pour une femme que vous n'aimiez plus?

— Il ne s'agissait pas de la femme, mais de la gouaille qu'il m'avait faite.

— Et vous l'avez blessé !

— Mieux que ça !

— Tué ?

— Roide ! »

Je regardai Léonard. Sa figure, tout à l'heure épanouie, s'était contractée subitement ; il avait un regard de tigre, un air dur et féroce que je n'avais jamais remarqué en lui.

Originaire du Midi, sorti d'une de ces familles provençales que le vent brûlant venu de l'autre côté de la mer semble avoir africanisées, de ces gens pétris de bitume et de salpêtre, Léonard portait en lui le germe des passions les plus vives et même des instincts sanguinaires. Il l'avait bien prouvé par ses duels, tellement nombreux et fréquents, que son colonel, vieux soldat pourtant, et qui, d'ordinaire, n'y regardait pas de trop près sur ce genre de délits, s'était hâté, avec une bienveillance toute particulière, de lui accorder la faveur d'un congé exceptionnel, en considération de ce mauvais côté de sa nature.

Ce qu'il y avait en lui de fauve et de carnassier ne se montrait cependant qu'à de longs intervalles, surtout depuis que sa libération du service militaire l'avait replacé sous l'influence modératrice de sa mère, bonne et excellente femme à qui il devait tout ce que son âme contenait de dévouement et de générosité. Or, dans la balance de ses vices et de ses vertus, le plateau d'or devait l'emporter, et de beaucoup, sur le plateau de fer.

Voici comment je fis connaissance avec la belle âme de Léonard.

Un brave garçon de cocher, nommé Jolivet, appar-

tenant à la même administration de voitures, apprenant que Léonard était mon guide habituel, me cita de lui vingt traits honorables qui me firent bien vite oublier son air rébarbatif d'un moment.

Je n'en rapporterai que deux, nécessaires à l'intelligence de cette histoire.

Un matin, en visitant l'intérieur de son cabriolet, pour le brosser et l'approprier, Léonard trouve à l'extrémité inférieure du tablier, à l'endroit où ses pieds se posent d'habitude, un portefeuille froissé, brisé, boueux, caché sous une double couche de poussière fangeuse et de paille hachée menu. Un nom brille en lettres dorées sur la couverture — Duri-Delporte — mais ce nom n'est pas suivi d'une adresse, et Léonard reste ébahi devant sa trouvaille, sans en comprendre encore l'importance.

Il ouvre enfin le portefeuille pour y puiser des renseignements plus circonstanciés : il y trouve trente-cinq mille francs en billets de banque et voilà tout. Pour lui, ce n'était point assez ; pas une lettre, pas une carte de visite qui puisse le mettre sur les traces du légitime propriétaire !

Stupéfait à la vue du trésor, dans son premier émoi, indécis sur le moyen à employer pour arriver à une prompte restitution, Léonard consulte un camarade, le premier qui s'offre à lui :

« Donne-moi cinq billets de mille, confisque les trente autres, et je te promets le silence, » lui répond celui-ci.

Léonard le regarde en prenant son air mauvais, et le conseiller désappointé se retire en haussant les épaules.

Un second fut d'avis qu'il fallait laisser passer du temps et attendre qu'une affiche placardée sur tous les

murs de Paris promît mille, deux mille, trois mille francs peut-être de récompense à celui qui rapporterait intact le portefeuille égaré. Il y aurait moyen alors de le faire remettre à son légitime propriétaire par une personne de confiance, étrangère à l'administration des voitures publiques, qui rendrait en dessous-main à Léonard la récompense promise et donnée, se contentant sans doute pour sa peine d'un petit droit de commission.

Celui-là était un fripon moins endurci que l'autre. Sans daigner lui répondre, Léonard le quitta brusquement pour aller faire part de son embarras à son compagnon intime, alors occupé à bouchonner son cheval dans l'écurie.

Ce troisième conseiller, c'était ce même Jolivet, à qui je dus ce jour-là tant de particularités sur le compte de Léonard. Il lui rappela tout simplement qu'il existe à la préfecture de police un bureau spécial, une sorte de greffe où les objets trouvés sont déposés, classés, étiquetés avec les mêmes soins que les productions des trois règnes au Muséum d'histoire naturelle.

« Cours-y sur-le-champ, mon garçon, lui dit-il; cela te vaudra l'estime des chefs, et on en parlera peut-être demain dans le journal. Qui sait, comme tu es coutumier du fait, si le prix Montyon de l'Académie royale ne t'arrivera pas au bout de tout ça? Hein! ce serait un assez joli pourboire. »

Léonard monte dans son cabriolet pour se rendre à la préfecture de police; mais en route il se rappelle qu'à cette heure les employés de ce bureau spécial ne sont pas encore arrivés; les moments qu'il perdrait à les attendre, il peut les mieux employer pour toucher directement à son but, la restitution du portefeuille.

L'estime de ses chefs, l'annonce du journal et même

le pourboire Montyon, il a déjà tout oublié, excité qu'il est par l'espoir de faire cesser quelques instants plus tôt les angoisses d'un malheureux.

Ce portefeuille ne peut appartenir qu'à l'une des personnes qu'il a voiturées le soir du jour précédent. Il se rappelle un jeune homme au front contracté, à l'air inquiet et préoccupé ; mais où le trouver? Celui-là, il l'a déposé à la porte de la maison de jeu de Frascati. En tous cas, si les billets sont à ce jeune homme, il lui a sauvé sa fortune peut-être, peut-être l'honneur, si la somme ne lui appartient pas.

Il se présente alors au logis où s'est arrêté son dernier voyageur; il demande Delporte.

« Connais pas! » répond le concierge.

Chez plusieurs autres, même demande, même réponse. Léonard se décourage ; il se lasse de perdre gratuitement son temps, sa seule fortune, et de fatiguer pour rien son cheval, son seul ami. Il a visité tous ceux qu'il a conduits dans la soirée précédente, sauf le jeune homme de Frascati et un petit vieillard replet, d'apparence modeste, qu'il n'a pas plus que l'autre déposé à domicile, mais au coin de sa rue seulement, comme il arrive souvent aux cochers pour ces honnêtes bourgeois de Paris qui craignent d'être grondés par leurs femmes, si elles les voient revenir en voiture. Comment penser qu'un pareil homme avait trente-cinq mille francs en poche!

Léonard prend donc son parti. Son cheval et lui ont besoin de repos et de nourriture ; il va gagner la place la plus prochaine, se restaurer au cabaret du coin; puis il attendra là qu'une course le conduise du côté de la Préfecture de police afin d'y faire son précieux dépôt.

Hélas! ce bon bourgeois, ce petit vieillard à la taille arrondie, qui s'était fait descendre au tournant de sa

rue, tel était en effet celui qui, la veille encore, avait pu se croire le seul et légitime possesseur du portefeuille.

M. Duri-Delporte tenait une fabrique de nécessaires, l'une des plus importantes de Paris; son commerce prospérait; ses affaires toutefois se trouvaient momentanément assez embarrassées, les rentrées n'arrivant que difficilement, et il ne lui fallait pas moins acquitter les billets échus et satisfaire au payement des nombreux ouvriers employés par lui.

La veille, il s'était mis en route pour réaliser, soit par voie d'emprunt, soit autrement, la somme indispensable pour sa fin de mois. De retour chez lui, radieux, triomphant, quand il avait voulu étaler aux yeux de Mme Duri-Delporte les bons billets de banque contenus dans son portefeuille, une pâleur subite avait couvert sa figure, ses mains furetantes étaient restées frappées de paralysie dans ses poches vides. L'idée qu'un adroit filou lui avait soustrait ses trente-cinq mille francs lui frappa d'abord l'esprit; puis il songea ensuite au cabriolet qu'il avait pris pour revenir; mais dans son premier moment de trouble et de stupéfaction, il osa y penser seulement.

Comme l'avait très-bien deviné Léonard, le brave homme vivait sous puissance de femme, et ne prenait voiture qu'à l'insu de sa ménagère. Mme Duri-Delporte était laborieuse, active; elle aimait son mari, mais, économe à l'excès, elle lui interdisait la satisfaction de ses goûts les plus simples, et croyait être parvenue à faire de lui un être complétement et méthodiquement frugal, rangé, parfait.

L'homme parfait aux yeux de la femme avare, c'est celui qui ne prend ni tabac, ni café, qui voit avec horreur toute espèce de jeu, qui s'interdit le spectacle et les déjeuners de garçon, et qui, bien musclé de la

jambe, parcourt tout Paris, s'il le faut, sans avoir recours aux omnibus et en évitant les ponts payants.

Le bonhomme n'était parfait qu'en apparence : il aimait le café, la partie de dominos et la fine pâtisserie, mais il n'usait de tout cela qu'en cachette; car il avait peur de sa femme.

Dans les petits drames de la vie commune, comme dans les grosses pièces de théâtre, la terreur joue son rôle. Il y a toujours un oppresseur et un opprimé. Dans les mauvais ménages, le tyran, c'est l'homme. Là, se trouve d'un côté l'abus de la force, de l'autre les ruses, les résistances, les rébellions de la faiblesse ; par conséquent, lutte prolongée, incessante, entre le maître et l'esclave, entre le bourreau et la victime. Dans les bons ménages, au contraire, le despote, c'est la femme. Ici règnent la paix et le bon accord, en apparence du moins, car l'homme seul a l'habitude de la soumission. Écolier, commis ou soldat, n'en a-t-il pas fait l'apprentissage ?. Où voulez-vous que la femme ait appris à obéir? Ne nous a-t-on pas démontré dernièrement avec beaucoup de raison et prodigieusement d'esprit que si la souveraineté du beau sexe n'est pas dans la loi, elle est dans les mœurs ?

Il résulte néanmoins de cet ordre naturel que là où la petite main tient le sceptre, où la petite voix commande, l'homme prend les vices de la faiblesse ; il ruse à son tour. Dépouillé de la peau du lion, il revêt celle du renard. Malheur à lui quand cette dernière enveloppe lui fait défaut.

Telle était la situation où allait se trouver forcément l'honnête Duri-Delporte. Parler du cabriolet, c'était courir risque d'une accusation terrible de fausseté, de prodigalité, de désordre! Il ne l'osa pas d'abord. Ce ne fut qu'à la longue, et non sans de pénibles angoisses, que, sentant l'urgente nécessité de faire pénétrer un

rayon d'espoir au milieu des sombres afflictions de son ménage; il balbutia enfin l'aveu fatal.

Durant sa confession, il se montra tellement honteux, abattu, repentant, que sa femme eut pitié de lui. Elle remit les reproches à un autre jour :

« Du moins, lui dit-elle, as-tu pris le numéro?

— Hélas! non, je n'y ai même pas songé!

— Quelle faute! Mais si tu es revenu en voiture, tu ne dois pas être fatigué. Il faut à l'instant même courir chez tous les loueurs de cabriolet, à toutes les places, tâcher de reconnaître ton homme, ou sa voiture, ou son cheval. »

Le malheureux ne répondit rien et baissa la tête, après avoir jeté un regard douloureux vers la pendule placée sur la cheminée.

Il était dix heures et demie. Le moyen, à cette heure, de traverser Paris d'orient en occident, du nord au sud, dans tous les sens, dans toutes les directions, quand déjà la moitié de la journée a été employée en courses pédestres? A peine s'il avait la force de se remuer, accablé qu'il était par la fatigue et la douleur. Sa femme s'aperçut cependant bientôt que son teint, pâle un instant auparavant, devenait écarlate. Elle lui prit les mains; ses mains étaient brûlantes.

« Il a la fièvre! » s'écria-t-elle.

« Ah! j'en mourrai! » murmura le pauvre homme; et, profitant du premier mouvement de pitié de la dame pour livrer passage aux sanglots qui le suffoquaient, il fondit en larmes.

« Ne songeons plus à tout cela! il sera temps demain.... Demain, de bonne heure.... car les traites.... les ouvriers...., tout va venir nous assaillir en même temps, et pas d'argent pour payer!... Ah! c'est affreux! Mais songeons à toi d'abord. Il faut te mettre au lit, te soigner. Quand tu en tomberais malade, ça ne ferait

qu'empirer l'affaire.... Ainsi, reste tranquille.... Mais quelle négligence! ne pas prendre le numéro! Quand on va en cabriolet, n'est-ce pas la première chose à faire! D'abord, on ne devrait pas aller en cabriolet! N'avais-tu pas tes jambes! Je vous demande si ça convient à des gens de commerce?... Et ne pas prendre le numéro!... Mais n'en parlons plus.... »

Et elle recommençait à en parler. Ainsi s'écoula la soirée tout entière et la plus grande partie de la nuit; car ils dormirent peu l'un et l'autre.

Le lendemain, M. Duri-Delporte était tout à fait enfiévré, courbatu. Sa femme lui prodiguait ses soins, le frictionnait, lui préparait de la tisane et, en la lui présentant, elle murmurait, comme malgré elle :

« Nous sommes perdus! ne pas prendre le numéro! Du moins, le reconnaîtrais-tu à sa figure, ce cocher, cet infâme? ce voleur? car, bien certainement, il va s'approprier notre bien, notre fortune!

— C'est à peine si je l'ai regardé, et ils se ressemblent tous, » soupira le malade.

La dame leva les yeux au ciel d'un air désespéré, une larme jaillit de sa paupière et elle répéta d'une voix plus sombre, plus lente, plus désolée :

« Nous sommes perdus! On va venir nous demander de l'argent et nous n'en avons pas; nos billets seront protestés; notre nom sera déshonoré dans le commerce; plus de crédit! La ruine! la ruine! Ah! notre pauvre fils! notre Alfred! que va-t-il devenir!

— Ton oncle, qui est si riche et qui n'a pas d'enfants, pourrait venir à notre aide, dit le malade.

— Oui, compte sur lui, sur ce vieil avare qui nous déteste!

— Qu'importe! il faut essayer; quand on dévale, il faut bien tâcher de se retenir à quelque chose, fût-ce

même aux cornes du diable! » répliqua l'époux, reprenant quelque énergie et faisant un effort pour se soulever; mais bientôt il retomba comme une masse sur son oreiller.

Sa femme courut à lui, le replaça commodément dans son lit, essuya la sueur qui lui coulait du front, lui donna à boire, puis ensuite prenant un siége près de son malade :

« Notre oncle n'est pas à Paris, il est en Bretagne, lui dit-elle; et quand il serait à Paris, nous ne pourrions arriver jusqu'à lui, puisque sa porte nous est fermée; nous fût-elle ouverte, tout richard qu'il est, il ne nous donnerait pas un sou, eût-il de l'argent de trop! mais, tu le sais bien, son argent, il le couve, il le garde; s'il s'en sépare, c'est pour le placer à fonds perdu!

— Je veux me lever! » dit le pauvre homme sans avoir la force de faire même un mouvement.

Un voisin entra. C'était un grand monsieur blond, pâle et maigre, curieux et jaloux, du reste l'ami de la maison. Il avait aperçu de la lumière durant toute la nuit dans la chambre des époux, il avait vu la servante allant et venant d'un air plus affairé que d'ordinaire, et flairant du nouveau, il s'était présenté. On le mit au courant, et ce ne fut pas sans un secret plaisir qu'il apprit que son ami, qui faisait de plus brillantes affaires que lui, allait se trouver dans l'embarras. Il demanda si on avait été à la préfecture de police. Ce fut un trait de lumière pour Mme Delporte. Elle le pria d'y courir sur-le-champ. Le curieux, peu complaisant de sa nature, aurait bien voulu pouvoir refuser; mais il s'était pris de lui-même au trébuchet. Il allégua bien un peu qu'il avait aussi sa fin de mois, des payements à effectuer; il ne pouvait pourtant refuser un service devant de pareilles circonstances.

Il partit.

Durant son absence, les deux époux reprirent un peu d'espoir; ce repos à leurs souffrances fut de courte durée.

Le voisin revint.

Il ne dit pas un mot, mais, d'un air consterné, il baissa la tête, étendit les bras et poussa un soupir.

C'était le coup de grâce.

« Tu vois, tout est fini, dit Mme Delporte, en se tournant vers son mari; il n'en serait pas de même si tu avais pris le numéro! »

Dans ce moment, la sonnette retentit fortement. Mme Delporte tressaillit, une sueur froide inonda le front du malade.

« Voilà que ça commence, » dit la ménagère, et elle s'écria en sanglotant : « Mon fils! mon fils? il va donc falloir interrompre ses études, le faire ouvrier, simple ouvrier! Pauvre Alfred! »

L'unique servante des époux s'introduisit auprès d'eux et leur annonça qu'un homme était là, qui voulait parler à monsieur.

« Est-ce un de nos ouvriers? est-ce un porteur, un créancier? demanda la ménagère tout émotionnée.

— Je ne sais pas, madame, mais c'est un joli garçon, tout de même, et assez proprement couvert.

— Eh bien! dites-lui de repasser.... qu'il revienne dans la journée.... ce soir! ou plutôt je vais aller lui parler moi-même. Mais il faut te lever, coûte que coûte, Delporte, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari; il faut aller chez un banquier, dusses-tu y engager tout ce qui nous reste. Tu ne peux y aller seul, je le sais bien; le voisin t'accompagnera; il répondra pour nous, s'il faut une signature. »

L'homme blond fit une affreuse grimace.

« Ah ! mon fils ! mon fils ! » reprit la pauvre mère ; et, après avoir donné un nouveau cours à ses lamentations, après avoir réparé à la hâte le désordre de sa toilette du matin, elle essuya ses yeux, prit, tant bien que mal, un air calme d'emprunt et alla retrouver l'inconnu qui l'attèndait dans la pièce voisine, servant à la fois d'antichambre et de salle à manger.

« Pardon, lui dit-elle; monsieur vient sans doute pour un billet à recevoir ?

— Non, dit Léonard, qui avait tout entendu et se trouvait grandement ému lui-même du bonheur qu'il apportait dans cette maison ; non, madame, je ne viens pas pour un billet à recevoir, mais bel et bien pour trente-cinq bons billets de banque à rendre ! » Et il lui montra le portefeuille.

Pendant son déjeuner chez le marchand de vin, Léonard avait réfléchi et s'était ravisé. Le bonhomme à l'allure piteuse pouvait bien n'être pas le propriétaire, mais le détenteur de la somme, un garçon de caisse, peut-être. Alors la position où le plaçait cette perte énorme n'en était que plus terrible. Il n'hésite plus. Ce sont de nouvelles démarches, des démarches peut-être infructueuses à faire, n'importe ! il accomplira jusqu'au bout ce qu'il regarde comme un devoir sacré.

Se dirigeant au galop vers la rue Bourbon-Villeneuve, au coin de laquelle le petit vieux s'était séparé de lui la veille, il affronta de nouveau, au hasard, vingt portiers, jusqu'à ce qu'une voix éraillée, au lieu de l'éternel « Connais pas ! » lui eût répondu : « Au troisième ; vous verrez le nom à la porte, sur une plaque de cuivre. »

Léonard grimpa les escaliers quatre à quatre, et maintenant le portefeuille est entre les mains de Mme Duri-Delporte.

Celle-ci, à la vue du dépôt précieux, pousse un

cri, et s'élançant, demi-folle, vers la chambre à coucher, elle se jette, ivre de joie, dans les bras de son mari, elle saute au cou de la servante, elle embrasse le voisin blond, et elle retournait dans la salle à manger pour y rejoindre Léonard et sans doute l'associer à cette accolade générale; mais il n'était plus là : parti !

« Cours, cours après lui ! crie le fiévreux, subitement guéri, et se jetant tout à coup à bas de son lit, sans plus songer à sa servante, qui le regardait avec ébahissement : c'est notre sauveur ! nous lui devons un témoignage de notre reconnaissance ! Cours après lui, ramène-le ! »

La brave dame se mit en effet à la poursuite du cocher; un instant après, rentrant essoufflée et tombant sur un siége :

« Impossible de le rejoindre, dit-elle. Je n'étais pas au bout de l'escalier, qu'il se trouvait déjà installé dans son cabriolet et faisait claquer son fouet. J'ai eu beau l'appeler, crier, il s'est éloigné à toute bride.

— Ah ! madame Delporte ! lui dit son mari d'un air de reproche; du moins, j'espère que tu as pris son numéro ?

— Miséricorde ! je n'y ai point songé ! »

Cette fois, elle ne parla pas d'envoyer son mari courir la capitale pour constater l'identité du cocher de cabriolet, et Mme Duri-Delporte remit, sans trop de regrets, à Dieu seul, le soin d'acquitter la dette de sa reconnaissance.

Je me suis peut-être étendu un peu sur ce premier épisode, pour lequel j'ai eu recours non-seulement au rapport de Jolivet, mais encore aux confidences du voisin blond qui se trouvait être justement alors mon fournisseur de gants et de bretelles, mais j'étais bien

aise de vous faire faire connaissance avec la famille Duri-Delporte, tout en mettant en relief la délicatesse et le désintéressement de mon ami Léonard.

Le second trait que j'ai à vous rapporter de lui est d'une bien autre importance, car il sert de base principale à l'histoire que je me suis chargé de vous raconter; toutefois, je le dirai avec plus de brièveté.

Léonard longeait un jour les quais du côté du Jardin des plantes, lorsqu'une sourde rumeur, suivie de cris : « au secours! » se fit entendre. Une femme, tenant un enfant entre ses bras, venait de se précipiter dans la Seine du côté du pont d'Austerlitz. C'était au mois de décembre; la rivière était forte; les bateliers étaient loin. Léonard sauta hors de son cabriolet, malgré les réclamations du bourgeois qu'il conduisait, et qui, l'ayant pris à l'heure, ne voulait voir qu'un calcul dans ce mouvement intempestif de curiosité.

Arrivé près du rivage, notre ami entendit de nouveau retentir les cris : « au secours! » Chacun, autour de lui, se démenait, se désolait, mais nul ne bougeait. Cependant on voyait flotter sur l'eau jaunâtre deux corps que la vague avait séparés. Léonard était bon nageur; il se dépouille à la hâte de son carrick, qu'il livre en garde au premier venu, et, après avoir calculé la distance et s'être mis au-dessous du courant, il s'élance, aux acclamations de la multitude, plus disposée à l'applaudir qu'à l'imiter.

Arrivé au milieu du fleuve, il vit flotter devant lui un objet confus, puis, à travers une masse de cheveux noirs, un visage pâle, et presque déjà glacé par la mort, se montra un instant; deux grands yeux s'entr'ouvrirent, puis se refermèrent, et le corps disparut tout à coup sous une lame. Léonard tressaillit de la tête aux pieds; ses bras se détendirent; son cœur cessa de bat-

tre. Il crut à une vision, à une apparition. Ce visage, il lui rappelait celui d'une femme qu'il avait connue, aimée autrefois. Ses oreilles bourdonnèrent, sa vue se troubla; il se sentait pris à la fois de vertige et de paralysie, et c'en était fait de lui, quand un faible gémissement courut sur la surface de la rivière et le tira de sa torpeur.

Après le corps de la mère c'était le corps de l'enfant qui passait près de lui. Il fit un effort, tendit le bras, saisit par ses vêtements la pauvre petite créature, que sa robe, en se gonflant, avait maintenue sur l'eau, et après une lutte désespérée contre l'engourdissement qui le menaçait lui-même, il parvint à regagner le bord, nageant d'un bras, et de l'autre soutenant l'enfant qui, d'une voix à moitié éteinte, appelait sa mère.

Sur-le-champ, on les transporta tous deux, ruisselants, presque sans connaissance, dans le corps de garde voisin, où existe un établissement de secours pour les noyés et les asphyxiés.

Léonard était revenu à lui, lorsque, dans le même endroit, fut déposé le corps de la malheureuse femme, retrouvé sous une des arches du pont Marie. Elle était morte, et tous les secours restèrent inutiles. C'était Béatrice la Catalane; son ancien amant la reconnut tout à fait cette fois, et quand on lui offrit la somme allouée à ceux qui retirent de la rivière un noyé ayant vie encore, il repoussa l'argent et ne demanda pour récompense de sa bonne action, que le droit d'élever l'enfant qu'il venait de sauver.

DEUXIÈME COURSE.

LA RUE DU CADRAN. — NAPOLÉON ENLUMINÉ.
UN BONNET PAYÉ TROP CHER.

L'histoire de Béatrice était celle de tant d'autres pauvres filles. Tombée de faute en faute, après la mort du sergent, n'osant retourner dans son pays, elle était venue à Paris, où sa beauté avait bientôt attiré les regards sur elle; puis, un jour, abandonnée par celui qui l'avait rendue mère, la misère et l'isolement l'avaient poussée au désespoir.

Quoique grand causeur, Léonard ne m'aurait peut-être pas parlé de cet événement, tout en son honneur, plus qu'il ne m'avait parlé du portefeuille trouvé, lorsque, vers les derniers jours de ce même mois de décembre, j'eus occasion de recourir à ses services pour une visite de fin d'année.

Le trouvant fort légèrement vêtu, par un froid fort rigoureux, je lui demandai pourquoi il ne portait pas son carrick.

« Un gredin me l'a volé, » me répondit-il; oui, un gredin. Quoique la loi ne punisse pas de mort les voleurs, celui-là aurait mérité d'être pendu ! Il faut avoir l'âme bien embourbée pour voler un homme qui vous confie son bien et dans les circonstances où je me trouvais alors; le voler au moment où il fait une pleine eau, non pour son plaisir.... cinq degrés de froid au moins, excusez!... mais pour l'amour de Dieu et du prochain ! On n'est guère en train de se baigner lorsque les girandoles de cristal courent le long des auvents.

— Quoi! lui dis-je, est-ce donc le jour où vous avez tenté de sauver cette femme et cet enfant? »

Léonard me regarda d'un air étonné, et cet homme, si terrible parfois, rougit en me regardant. Il avait la pudeur de ses bonnes actions.

« Bon! je comprends, dit-il un instant après; c'est vous que Jolivet a conduit dernièrement, et qui l'avez fait jaser sur mon compte. »

Il me donna de nouveaux détails alors sur la fin déplorable de la belle Catalane, dont il ne parlait plus qu'avec une vive émotion, et quand je le felicitai de la résolution prise par lui d'adopter la fille de Béatrice :

« Je le devais, me répondit-il; ne suis-je pas en partie cause de la perte de la mère? Si la Catalane ne m'avait pas suivi, si elle était restée dans son pays, tout cela ne serait pas arrivé. D'ailleurs toute bonne action, comme on dit, apporte sa récompense avec elle. Cette enfant, je commence à l'aimer, moi. Ma mère n'avait pas été contente d'abord du cadeau que je lui avais fait ce jour-là, en lui apportant le résultat de ma pêche, et elle me gronda bien fort, censé parce que j'aurais pu moi-même aller faire une visite aux filets de Saint-Cloud, mais de fait, à cause de la petite. Vous savez, les vieilles gens, ça regarde toujours à la dépense. Une

bouche de plus, tant mignonne soit-elle, quand elle est garnie de dents, allonge le compte du boulanger. Voilà ce que, le premier jour, la pauvre femme mâchonnait tout bas. Eh bien! ce n'est déjà plus ça aujourd'hui; elle raffole de l'enfant; ça lui fait une société quand je n'y suis pas, et à moi, ça me fait une figure qui me sourit quand je rentre à la maison; et une jolie figure, monsieur, car la petite Juliette — je l'ai appelée Juliette, c'est le nom de ma mère — elle promet d'avoir des yeux comme ceux de la défunte, des yeux à vous fendre un cœur en quatre quand le temps viendra. Pauvre chérie! Je l'aimerai bien, allez, j'en suis sûr. Dame! j'aurais pu être son père. Elle aurait deux ans de plus, et voilà tout. »

A cette époque, j'étais possesseur d'un carrick qui commençait à convenir plus à un cocher de cabriolet qu'à un homme de lettres électeur et éligible. J'en fis don à Léonard, pour remplacer celui dont on l'avait dépossédé d'une façon si déloyale. C'est à partir de ce jour que nous devînmes tout à fait amis; non que Léonard fût intéressé, mais il était reconnaissant.

Chaque fois que nous voyagions ensemble, il me parlait de ses affaires, de ses projets, de Juliette, et il avait toujours, en me parlant, son même ton de jovialité et de belle humeur, à moins que le souvenir de la Catalane ne vînt se jeter au milieu de ses récits.

« Ah! monsieur, me disait-il un jour, je ne peux oublier ma dernière entrevue avec elle; là, au milieu de l'eau, quand sa figure blafarde se montra tout à coup auprès de moi. Dire que je ne l'avais pas revue depuis Perpignan, où je l'avais trouvée au bras du sergent-major, si frisquette et l'air si déluré! Lorsque je vais du côté du pont d'Austerlitz, ou dans ces environs-là, tenez, c'est une bêtise, mais c'est comme ça, il me

semble que la place où je l'ai rencontrée est marquée sur la rivière. Vous me direz qu'il a passé pas mal d'eau sous le pont depuis ce temps-là ; c'est égal, la place est visible pour moi. Il me semble aussi maintenant que lors de cette dernière rencontre, quand elle ouvrit les yeux, elle me reconnut, et que sa dernière pensée fut de me recommander son enfant. Ça n'est pas vraisemblable du tout, car alors elle ne devait guère penser ; elle était quasimorte, et moi je n'étais guère reconnaissable. Ça ne fait rien, j'y crois. Aussi, je l'aime tout plein cette petite *mignote*. Maintenant, je n'ai plus d'autre amour. Plus de farces, plus de fredaines! elle m'a rendu sage et économe. Elle ne s'en doute pas le moins du monde, comme vous comprenez bien ; mais, autrefois, je couraillais après l'une, après l'autre, parce qu'il faut bien s'amuser. Aujourd'hui, je m'amuse sans ça ; je rentre au logis, je fais danser Juliette sur mes genoux, je lui apprends des chansons, je ris de tous les petits mots drôles qu'elle me dit ; puis ma mère, qui n'est savante qu'en couture, en tricot et en reprises plus ou moins perdues, lui enseigne un tas de choses, et, ensemble, nous faisons de beaux projets pour le jour où nous la marierons. En voilà du plaisir à bon marché! et celui-là me suffit. J'ai même cessé d'aller au cabaret. Nous autres, voyez-vous, nous avons tant d'occasions de rouler jusqu'à la barrière! Quand on est là, on se dit : « A Paris, je paye le vin dix sous ; ici, il n'en coûte que six : c'est donc quatre sous de gagnés! Mauvais raisonnement, c'est six sous de perdus! A présent, je garde mon argent, je bois moins souvent, mais nous faisons meilleure chère à la maison, et je puis encore, de temps en temps, aller dire un petit bonjour à la caisse d'épargne. Ça tranquillise sur l'avenir, et ma mère, du moins, finira dans son lit, et non à l'hôpital.

Tout ça, c'est pourtant à Juliette que je le dois! Vous voyez bien que c'est moi qui suis son obligé. Quand on pense que tout le bonheur que j'ai aujourd'hui, c'est l'effet d'un coup du hasard ou plutôt de la Providence; car enfin, si je n'avais pas longé le quai juste au moment où ma pauvre Catalane.... Et il y a des gens qui vous soutiennent qu'il n'y a pas de bon Dieu! Allons donc! c'est là un propos de cocher de fiacre! »

Cette Juliette que Léonard aimait tant et qui devait le soumettre à de si terribles épreuves, je ne la vis que quelques années plus tard..

Léonard ne traversait jamais la rue Montmartre sans tourner vers la rue du Cadran pour continuer sa course, soit qu'il allât vers le boulevard ou vers les quais. Un jour qu'il suivait cette direction et que j'étais pressé :

« Vous prenez le plus long! lui dis-je.

— Laissez faire, me répondit-il, je connais mon chemin. »

Arrivé vers le milieu de la rue du Cadran, il retint la bride et s'arrêta court :

« Pardon, mon bourgeois, dit-il, en me lançant un regard malicieux, mais si vous y consentez, je vais vous faire voir quelque chose de très-agréable.

— Oui, pourvu que cela ne tarde pas.

— Vous allez être servi sur-le-champ. »

Il se mit alors à siffler une fanfare aiguë, et au même instant, à travers un cadre de capucines et de cobéas, un peu fanés, un peu échevelés, à la fenêtre d'un quatrième étage de la maison qui nous faisait face, deux têtes de femmes apparurent. L'une était celle d'une femme âgée qui, de la main, faisait à Léonard des signes d'intelligence; l'autre, celle d'une jeune fille de huit à dix ans, aux longs cheveux noirs bouclés, d'une

physionomie grave et caractérisée, et très-jolie, autant que j'en pus juger à semblable distance.

« La vieille.... ne faites pas attention.... c'est ma mère, me dit Léonard; mais l'autre ! hein? Et il se redressa fier comme un Burgrave. — C'est elle ! nous n'avons plus que ça *de-z-yeux* et de cheveux. »

En résumant à part moi tous les détails qu'il m'avait déjà fournis sur Juliette, je crois pouvoir donner d'elle un historique indispensable pour la suite de ce récit.

Un certain air de distinction, une grâce exquise, dont certes elle n'avait pu trouver le modèle dans sa famille adoptive, s'étaient développés chez l'enfant en même temps que ses forces corporelles; elle avait la taille élégante et cambrée; c'était un don de sa mère; dans ses grands yeux noirs la pensée se réfléchissait précoce et rêveuse, comme si elle eût pu garder le souvenir des désastres qui l'avaient assaillie si près de sa venue au monde. Ses transports de joie n'éclataient qu'à la vue du soleil, à l'idée d'une promenade sur les boulevards ou dans le jardin du Palais-Royal; elle aimait à se trouver au milieu des belles dames bien parées; un bout de ruban la charmait plus que toutes les poupées et les bonbons.

Dans l'enfant, la jeune fille se montrait déjà.

Du reste, poupées et bonbons ne pouvaient guère abonder dans la maison du pauvre cocher; et pourtant entre lui et sa mère, c'était à qui entourerait Juliette de plus de soins et d'affection. Préoccupé d'elle sans cesse, Léonard en était venu à exagérer même les tendresses et les faiblesses de la paternité. Il aidait, sans en prévoir les conséquences, au goût instinctif de Juliette pour la parure.

Souvent, au milieu de la journée, on put voir son cabriolet, au lieu de stationner sur une place, à la dis-

position du public, rester inactif et vide devant la petite allée de la rue du Cadran. En passant, Léonard était monté. Ne pouvant offrir à sa *mignote* des jouets trop chers pour lui, et dont, d'ailleurs, elle se souciait peu, il lui apportait quelques fleurs artificielles, à moitié fanées, quelques bouts d'étoffe et de clinquant, qu'il avait demandés humblement à une marchande de modes sa pratique. Parfois, il se mettait même en dépense, et, pour peu qu'une circonstance quelconque pût lui servir d'excuse, il faisait pousser un cri d'admiration à Juliette à la vue d'un bandeau ou d'une ceinture de velours, avec agrafe de maillechort.

Un jour, sous prétexte que c'était sa fête, à lui, il lui offrit une paire de boucles d'oreille, émaillées et dorées, accompagnées de bagues, ornées de pierreries, le tout contenu dans une boîte spéciale, écrin complet, que l'industrie parisienne est parvenue à fabriquer et à livrer au public au prix courant de un franc vingt-cinq centimes.

Sa mère lui disait alors :

« Léonard, tu perds ton temps et ton argent, et tu gâtes Juliette.

— Laissez donc, ma mère, lui répondait-il ; puisque c'est ma fête, il faut bien que je m'amuse un peu.... et elle aussi. »

Et la bonne vieille, après avoir ainsi grondé son fils, se pliait aussitôt elle-même aux caprices de l'enfant.

Par une matinée de soleil, on voyait la mère Toureau — c'était le nom de la mère de Léonard — avec son costume de veuve qu'elle achevait d'user depuis quinze ans, avec son fichu à carreaux rouges, faisant éventail sur son dos voûté, avec son bonnet à longs plis, formant une auréole de toile blanche autour de son front ridé et basané, promener complaisamment sur le

boulevard, avec une admirable résignation de cornac, une jolie petite fille, bariolée d'étoffes tranchantes et bizarres. Celle-ci, l'air grave et solennel, étalait fièrement ses semblants de joyaux à ses doigts, à son cou, à ses oreilles, portait sur ses longs cheveux noirs, soigneusement enroulés, quelque oripeau de paillon, le tout lui complétant une toilette tant soit peu carnavalesque.

Si quelque passant se retournait alors pour examiner d'un coup d'œil souriant ce contraste si remarquable :

« Soyez tranquilles, bonnes gens, se disait tout bas la mère Toureau, si elle avait quinze ans, je ne la promènerais pas ainsi. De quoi aurais-je l'air, grand Dieu ! »

Juliette, plus tard, renonça d'elle-même à ce luxe; mais elle n'en conserva pas moins un penchant pour la toilette, penchant qui se modifia d'année en année, et la fit arriver graduellement à la connaissance de ce grand art, si précieux surtout pour les jeunes filles pauvres, de la distinction dans la simplicité.

L'éducation de Juliette néanmoins menaçait de rester incomplète. A sept ans, elle n'avait encore aucune idée de la lecture. La mère Toureau ne pouvait enseigner ce qu'elle ignorait elle-même, et le temps manquait à Léonard. D'ailleurs, sans cesse préoccupé de tout ce qui pouvait plaire à sa *mignote*, il eût reculé devant l'idée de lui imposer le chagrin de l'étude.

Mais sur le même palier que Mme Toureau logeait une dame Lardenois, veuve aussi et enlumineuse de son état. Comme la veuve Lardenois avait chez elle dix jeunes filles, apprenties ou autres, occupées à colorier une foule d'ouvrages iconographiques de toutes les espèces, Juliette y était facilement attirée, soit par

l'appât des images, soit par le désir si naturel de se mêler à cette fraîche peuplade de jeunes ouvrières, vives, enjouées, babillardes, dont quelques-unes comptaient à peine quelques années de plus qu'elle. La charmante enfant y fut bientôt l'objet de l'affection générale.

Dans les instants de loisir et de récréation, les plus grandes, tranchant de la petite maman avec elle, se mirent en tête de lui apprendre à lire, et toutes, ou à peu près, s'associèrent pour l'exécution de cette œuvre importante. Juliette s'y prêta volontiers, surexcitée par le désir de pouvoir s'expliquer par leurs légendes et leurs inscriptions, toutes ces images et toutes ces gravures, muettes pour elle.

Même pendant les heures de travail, elle allait de l'une à l'autre, le doigt sur une lettre, en demander le nom à celle-ci, puis à celle-là. Ce fut ainsi qu'en se jouant, presque sans y penser, sous l'inspection d'une douzaine de professeurs non universitaires, elle aborda cette science si difficile, si capricieuse, si rebutante de la lecture.

La veuve Lardenois se chargea ensuite de l'y perfectionner par des leçons particulières et, au bout d'un an et quelques mois, Juliette lisait à peu près couramment. Son savoir, de ce côté, s'arrêta là jusqu'à nouvel événement, Mme Lardenois s'étant mis en tête de l'initier aux secrets d'une autre science, bien autrement importante : celle de l'enluminure.

La bonne mère Toureau, maintenant en relation intime avec sa voisine, grâce à Juliette, avait recommandé qu'on gardât le silence devant Léonard, sur les nouveaux talents acquis par la jeune fille. Elle préparait une surprise, une explosion pour son *fieu*.

En effet, par une soirée du mois de décembre, au

jour anniversaire de celui qui, huit ans auparavant, avait vu le courageux cocher sauver l'enfant de la Catalane d'une mort certaine, comme Léonard rentre à la maison, il trouve Juliette dans ses plus beaux atours, assise au coin de la cheminée, dans le fauteuil même de la mère Toureau, siége d'honneur, que d'ordinaire elle ne cédait à qui que ce soit. Il sourit d'abord à la toilette de sa *mignote* sans chercher à en deviner la cause; puis, il s'étonne de ne pas la voir accourir au-devant de lui, comme elle en avait l'habitude.

Juliette, dans une pose demi-théâtrale et dont l'effet avait été étudié à l'avance, tenait un livre à la main et semblait absorbée dans sa lecture; mais Léonard croit qu'elle regarde des gravures, et n'y prête qu'une légère attention. Ce qui le frappe le plus, c'est de voir deux chandelles des huit brûlant simultanément vis-à-vis l'une de l'autre, sur la cheminée.

Jamais deux lumières vivantes ne s'étaient rencontrées face à face dans le domicile de la mère Toureau.

Cette illumination insolite, la présence de Mme veuve Lardenois, dont il s'aperçoit, quoique celle-ci se tînt presque blottie dans un angle obscur de la chambre, attendant l'explosion pour se montrer, la toilette de Juliette, celle même de la mère Toureau plus soignée que de coutume et rehaussée par un tour de cheveux blonds, ses cheveux du dimanche! lui donnent enfin l'idée d'une grande solennité qui se prépare.

« Tudieu! plus que ça de luminaire! deux étoiles flambantes et les robes à grand tralala! s'écrie-t-il en se redressant et en portant la main à son front, comme pour le salut militaire; est-ce que le roi vient souper avec nous aujourd'hui. »

Pour toute réponse, Juliette, d'une voix émue, com-

mence la lecture d'un chapitre de la *Morale en action*, où il est question d'un enfant sauvé des flots par un soldat. Sur-le-champ, Léonard se rappelle la date du jour et tressaille à ce souvenir; il croit d'abord qu'elle récite une leçon apprise par cœur à son intention, ce qui suffit déjà à lui remplir l'âme de joie; mais quand il s'approche de la liseuse et que, tout palpitant, il suit de l'œil les lignes, les mots qu'elle suit du doigt, quand il la voit s'arrêter, hésiter, balbutier sur quelques-uns, se tromper, se reprendre sur d'autres, oh! alors les imperfections même de la lecture lui en révèlent la réalité; stupéfait, immobile, n'osant croire encore à ce qu'il voit, à ce qu'il entend, et, la bouche béante, il interroge sa mère d'un regard ébahi; celle-ci, d'un geste, lui désigne la voisine.

Il comprit tout alors. Se précipitant comme un fou vers la veuve Lardenois, il l'étreignit dans ses bras à l'étouffer; il allait remercier sa bonne vieille mère par une accolade du même genre, lorsqu'il s'arrêta de nouveau et de nouveau reprit son ébahissement à la vue de Juliette qui tendait vers lui un long rouleau de papier.

L'idée d'un compliment en règle, d'une pièce de calligraphie avec des adverbes en *ment : incontestablement*, *invariablement*, comme on lui en avait fait faire à lui-même dans son enfance, pour réjouir les yeux de sa mère, qui ne savait pas lire, lui vint d'abord à l'esprit.

« Comment? elle sait écrire aussi!

— Mieux que ça! regarde! lui cria la bonne vieille. »

Léonard, ne sachant trop ce qu'on pouvait mettre de mieux sur du papier que de l'écriture, déplia le rouleau, et ce qui apparut tout à-coup devant lui, ce ne

fut rien moins que l'empereur Napoléon avec des lèvres écarlates, des yeux d'un bleu de porcelaine, et des joues roses à faire envie à une jeune fille de quinze ans.

Au bas de la lithographie enluminée étaient écrits ces mots : *Peint par Juliette Toureau.*

Ce nom de Toureau, son nom de famille, accolé à celui de Juliette et qui semblait consacrer son adoption, fut peut-être encore ce qui remplit d'une émotion plus vive le cœur de Léonard dans cette mémorable soirée, laquelle se termina par des embrassades multipliées, une salade d'oranges et du vin chaud.

Jamais tant de joie n'avait éclaté dans le ménage de la mère et du fils, et tout cela grâce à Juliette. Quelques mois plus tard, une joie plus vive encore, une explosion plus forte, une scène plus saisissante se passait dans cette même chambre et entre ces quatre mêmes personnages. Seulement, elle devait se terminer d'une autre façon.

Jusqu'à ce jour, l'avenir de Juliette, son état futur avait été mis entre les mains et à la discrétion de la bonne vieille, laquelle comptait bien en faire une couturière. De ce côté son apprentissage était déjà en bon train ; mais l'empereur Napoléon était venu contrecarrer ces premières dispositions, bouleverser ces projets primitifs ; il en avait bouleversé bien d'autres !

Depuis que Léonard a sous les yeux, dans un beau cadre de bois, avec baguettes de cuivre, la lithographie du grand homme peinte par Juliette Toureau, il rêve pour elle des destinées plus hautes. La vocation véritable de sa pupille ne s'est-elle pas révélée dans ce tableau ! Il veut qu'elle soit artiste, dessinatrice, peintre ou graveur, peu lui importe sur quelle branche de l'art elle doit percher, mais il lui faut pour elle un état libéral, une position dans le monde. Justement, il a

parmi ses clients habituels des peintres émérites; il les consulte sur la marche à suivre; son parti est pris, pris irrévocablement : Juliette suivra ses cours dans une école de dessin.

La mère Toureau résista d'abord. C'était bien du temps à perdre, bien de l'argent à dépenser avant d'en pouvoir gagner, tandis qu'avec son état de couturière, encore deux années de patience, et le travail de la jeune fille pouvait couvrir sa dépense.

Léonard ne se laissa pas vaincre par ces bonnes raisons; il était devenu ambitieux, vaniteux, non pour lui, mais pour elle. N'allant plus au cabaret, ne gagnait-il pas au delà de ce qu'il leur fallait pour vivre!

« Mais si tu tombais malade!

— Eh bien! vous m'enverriez à l'hôpital et je me dépêcherais de guérir, soyez tranquille!

— L'hôpital! ah! Léonard!

— D'ailleurs, je ne tomberai pas malade, je vous en réponds; je n'aurai garde tant que vous aurez besoin de moi toutes les deux. Puis, écoutez donc, mère, n'ai-je pas déjà un petit pécule placé à l'épargne; des économies, quoi! Tous mes pourboire sont là qui dansent en rond entre eux, en faisant des petits, au lieu de sautiller pêle-mêle avec les autres dans le tiroir du marchand de vin. Soyez calme, vous dis-je; cet argent-là, c'est pour avoir des maîtres à Juliette, qui vous le rendra au centuple et plus tôt que vous ne le croyez; car j'ai consulté, ce matin encore, un *famosus doctor* en peinture, et il m'a dit en confidence, en ami, que même avant de savoir bien dessiner on pouvait déjà être professeur.... Il y a des pensions de demoiselles pour ça. C'est un secret du métier, et Juliette sera d'abord professeur.... pour les jeunes filles; ça lui ira à cette enfant.... et à trois francs le cachet, excusez! tandis que

dans son état de couturière, il lui faudrait rester toute sa journée sur une chaise pour gagner vingt sous et une courbature. Fi donc! Et Juliette ne courra pas la ville à pied comme tant d'autres. Je ne le souffrirais pas! N'aura-t-elle pas un cabriolet à ses ordres? »

La bonne vieille avait fini par céder. Se préparant à ses hautes destinées, chaque matin Juliette fréquentait sa classe de dessin; puis, vers midi, elle se rendait à une petite école pour y acquérir le complément de son éducation littéraire commencée chez la veuve Lardenois. Elle avait de plus, pour hâter ses progrès, dans l'une et l'autre science, un professeur spécial. Ajoutez à ce surcroît de dépense qui vint soudainement peser sur la bourse du pauvre cocher, le papier de toute espèce, les plumes, les crayons, les porte-crayons, les fusains, les canifs, le carton, les exemples, les modèles au trait, les modèles ombrés, pour travailler au logis; ajoutez encore une augmentation pour sa toilette, car la coquetterie naturelle de la jolie enfant devait grandir à raison de la nouvelle position qu'on voulait lui faire, et vous comprendrez comment le désordre dut se mettre bientôt dans les finances de notre ami. Sa caisse d'épargne y passa.

Il ne se découragea pas. Aux dépens de cette précieuse santé qu'il avait promis à sa mère de conserver si religieusement, Léonard, pour augmenter de quelque peu ses gages et ses profits, se soumit, trois fois la semaine, chez son patron à un double service de jour et de nuit. Ce n'est pas tout; il économisa jusque sur sa barbe, sur son linge, sur ses vêtements, au risque de compromettre la réputation de bonne tenue qu'il s'était si justement acquise, et de ressembler à un cocher de fiacre, ce qui était pour lui la plus humiliante des assimilations.

De son côté, la mère Toureau, s'engageant résolûment dans cette voie où elle n'était d'abord entrée qu'à son corps défendant, secondait son fils dans la lutte. Il y avait déjà trop d'argent mis dehors pour reculer! Les nuits que Léonard passait à courir les rues, elle les passait dans son fauteuil, à coudre, à ravauder pour quelques bonnes âmes du voisinage, et quand, vers le petit jour, il rentrait, pâle de sa veille et se disposant à la continuer, il trouvait sa mère, l'aiguille à la main, près de sa lumière consumée jusqu'au bout.

« Mère, lui disait-il, cela n'est pas raisonnable; vous vous tuerez!

— *Fieu*, tu travailles trop; malheur nous en arrivera, lui répondait-elle; » et tous deux portaient à la fois leur regard vers l'enfant qui, de son plus doux sommeil, dormait dans son petit lit, et ils se taisaient; ils lui souriaient du même bon accord. Puis, après avoir mangé un morceau à la hâte, Léonard retournait à sa besogne. La vieille alors assistait au lever de Juliette, à sa toilette, et quand elle avait conduit l'enfant à l'école, elle allait dans le faubourg Saint-Martin, à une demi-lieue de là, faire le ménage d'un commis marchand qui lui donnait cinq francs par mois.

A cette époque, la loterie touchait à sa fin; elle existait encore cependant, quoique décrétée d'accusation par les chambres et menacée d'une mise hors la loi.

Un matin, comme la mère Toureau sort de son logis, elle entend des fanfares et remarque une espèce d'attroupement devant la boutique du rôtisseur qui alors faisait le coin des rues Montmartre et du Cadran. Dans son premier moment de surprise, elle ne voit que des uniformes, des chapeaux militaires, des plumets; elle croit à une rixe, à un malheur :

« Est-ce qu'on vient d'arrêter quelqu'un? demanda-

t-elle à une de ses commères qui se trouvait là et qui poussait des hélas! en levant les yeux au ciel.

— Comment, arrêter quelqu'un! lui répond celle-ci; vous rêvez, maman Toureau! Depuis quand donc arrête-t-on les gens avec de la musique, et de la bonne, et de la meilleure, c'est celle de la loterie? Vous connaissez bien ce petit misérable d'Alexandre, le tournebroche de M. Benoît?

— Si je le connais! c'est lui qui m'a vendu un poulet froid le 6 novembre d'il y a trois ans, pour la fête de mon *fieu*.

— Eh bien! ça fait pitié! il vient de gagner un terne, terne sec; trois mille francs pour dix sous; c'est pas cher, n'est-ce pas?

— Et pourquoi donc avez-vous l'air de vous désoler de ça, madame Grébichon?

— Tiens! c'est que j'aurais voulu que ça m'arrive à moi et non pas à lui; v'là plus de dix-huit mois que j'en poursuis un de terne, et il ne sort pas, c't enragé-là; et on dit que la loterie va fermer bientôt, et je serai prise à court, vous verrez. Est-ce avoir du malheur; il faut que ça tombe sur ce gamin d'Alexandre qu'a dix-neuf ans et pas d'enfants, tandis que j'en ai quatre, moi, et qui va manger ça avec un tas de mauvais sujets et de filles *de mœurs*. Je vous demande si le ciel est juste, maman Toureau. Savez-vous que trois mille francs ça vous tire joliment une famille d'embarras! »

Cette dernière phrase fut celle qui frappa le plus vivement la mère Toureau; elle songea à son fils qui n'aurait plus besoin de passer les nuits au froid et à la pluie; elle songea à Juliette dont le sort serait désormais assuré, et le démon la tenta.

Mais pour réaliser plus sûrement toutes ses espérances, réflexion faite, trois mille francs ne lui paru-

rent pas suffisants; il lui en fallait six mille, et elle mit vingt sous sur un terne sec, portant les numéros 10, 36 et 60.

C'était l'âge de Juliette, celui de Léonard et le sien.

Elle ne voulait d'abord faire qu'un essai, une tentative unique, sur laquelle elle était résolue à garder éternellement le silence en cas de non-réussite. Bientôt elle s'affrianda à la poursuite de son terne, avec d'autant plus d'ardeur que *la loterie allait fermer!* Celle de Paris ne lui apportant pas une chance favorable, elle eut recours à celle de Lille, puis à celle de Lyon, puis à celle de Strasbourg, puis enfin à toutes les quatre ensemble, et ses désirs ambitieux croissant à mesure que le moment fatal approchait, elle doubla ses mises, elle les tripla.

Léonard apprit enfin que, malgré son activité surhumaine et celle de sa mère, il y avait des dettes dans le ménage. Les fournisseurs refusaient un plus long crédit et envoyaient leurs mémoires, ce qui n'était pas encore arrivé chez lui. Il ne pouvait s'expliquer d'où était venue cette progression si rapide dans les dépenses de la maison.

Ces mémoires, il demanda à les voir, et quand la bonne femme les lui présenta, la première chose qui s'offrit à ses yeux, ce fut un billet de loterie, déjà de vieille date, laissé, par mégarde, au milieu des factures non acquittées.

La source du mal lui était révélée.

Il adorait sa mère, il la respectait, il lui ressemblait trop par le cœur pour n'avoir pas du même coup deviné les généreux motifs qui l'avaient entraînée dans cette faute; il ne voulut pas l'humilier par des reproches et se contenta de laisser éclater devant elle la douleur qu'il ressentait de leur position fâcheuse.

Cette simple démonstration suffit.

Deux mois s'étaient écoulés depuis cette explication, restée comme un mystère entre la mère et le fils. Léonard n'y songeait plus. Un emprunt de cinquante écus, fait à son patron, avait comblé le déficit, et, dans la demeure modeste du cocher, tout avait repris son allure accoutumée, lorsqu'un matin, en s'éveillant, Juliette raconta à ses bons amis le rêve qu'elle venait d'achever.

Elle en était encore tout émerveillée.

« J'étais transportée au milieu des bois, dit-elle, dans un endroit sauvage, ayant çà et là, devant moi, des eaux vives, des rochers, et, vers ma gauche, un large sentier sablonneux qui tournait brusquement sur la pente d'une colline. Je dessinais un chêne, un gros chêne, comme qui dirait le roi de la forêt.

— Et tu étais seule ? demanda la mère Toureau.

— Absolument seule ! répondit la rêveuse.

— Quelle imprudence ! murmura Léonard.

— Toute mon attention, reprit Juliette, se portait sur l'arbre, sur ses branches énormes, sur ses larges bouquets de feuilles luisantes, sur son tronc ridé, colorié de jaune et de vert de toutes les nuances, quand deux figures rébarbatives se montrèrent au tournant du sentier : c'étaient deux hommes barbus, très-laids, et qui ne pouvaient avoir que de mauvaises intentions.

— Des voleurs, bien certainement, dit la vieille.

— L'un prit à gauche, l'autre prit à droite, poursuivit Juliette ; mais chacun d'eux, sans avoir l'air de me regarder, se rapprochait de moi par un chemin différent. Tout à coup ils se retournent de mon côté en étendant les bras et en poussant des cris horribles !

— Les gredins ! exclama Léonard.

— J'eus bien peur, allez ; et si peur que je ne me sentais plus la force de remuer ni de crier. Je ne sais pourquoi, cependant, il me semblait que si je pouvais

aller vers le chêne, je serais sauvée. C'était mon idée; je pensais que parce que je venais de faire son portrait, il devait m'aimer et me protéger. C'est une bien drôle d'idée, n'est-ce pas? Mais, vous savez, dans les rêves.... Je fis donc un effort pour m'élancer vers l'arbre.... pas moyen! mes pieds avaient pris racine et tenaient à la terre. J'étais perdue.... les hommes barbus se rapprochaient toujours et allaient me saisir. »

Léonard empoigna convulsivement une chaise qui se trouvait près de lui et la brandit d'un air menaçant.

« Dans ce moment, continua la jeune fille, ô prodige! ce fut le chêne qui vint au-devant de moi. Les deux hommes s'arrêtèrent alors et se mirent à rire en le voyant marcher; mais aussitôt le tronc de l'arbre s'ouvrit à deux battants, comme une armoire, et il en sortit quatre soldats, très-beaux garçons, tout galonnés et traînant de grands sabres. Tous quatre avaient de belles pelisses fourrées par-dessus leurs vestes, et de leur ceinture descendait une espèce de poche de cuir....

— Des sabretaches! c'étaient des hussards! interrompit Léonard.

— Ils se rangèrent en bataille devant moi, et, ce qui m'étonna, c'est que chacun d'eux avait sur cette poche un numéro différent.

— Un numéro! » balbutia la bonne femme.

Elle regarda son fils et n'osa en dire davantage.

« Chacun le sien! reprit Juliette.

— Chacun le sien? répéta la mère Toureau; eh bien?

— Eh bien! à la vue des soldats, les hommes barbus se sont sauvés, et moi, j'étais délivrée du péril quand je me suis réveillée. »

Après le récit de Juliette, la vieille resta pensive.

« Qu'on est donc bête quand on rêve! » s'écrie Léo-

nard, honteux de l'émotion montrée par lui si mal à propos, et en s'asseyant sur la chaise qu'il venait de brandir avec tant de violence.

On déjeuna en famille, on parla d'autre chose, le rêve semblait oublié.

En conduisant Juliette, non plus à l'école, mais à l'atelier, la mère Toureau, après divers préambules, diverses circonlocutions plus ou moins adroites, lui dit :

« Ton premier hussard ne portait-il pas sur sa *sacoche* le numéro 12 ?

— Non, mais bien peu s'en faut : c'était le numéro 11. Pourquoi cela ?

— Rien.... rien.... c'est que je m'imaginais.... Et le second ? 36, peut-être ?

— Non, 22 ; juste le double du premier. Oh ! je me les rappelle parfaitement. Je les vois encore, en beaux chiffres dorés, sur un fond noir de cuir verni. Ça sautait aux yeux.

— 11, 22 ! pensa la vieille ; voilà déjà un ambe tout trouvé. Et le troisième ?

— 31.

— Bien ! oh ! tu as une bonne mémoire, fillette. Tu es sûre de ne pas te tromper ?

— Oh ! ce n'est pas difficile à retenir ; quand on a vu ? »

Et la mère Toureau reprenait en elle-même :

« 11, 22, 31, juste, trois numéros de la loterie : un terne, et qui vaut mieux que le mien, bien sûr. Oh ! que n'a-t-elle rêvé plus tôt. — Ne dis-tu pas qu'il y avait quatre soldats ?

— Oui, même que le quatrième, un très-joli garçon, vraiment, avait le 77. »

La vieille tressaillit. Elle tenait son quaterne.

Après avoir quitté Juliette, Mme Toureau, en re-

montant vers le faubourg Saint-Martin, en faisant le ménage de son commis marchand, en reprenant sa route pour rentrer chez elle, ne fit que marmotter entre ses dents les bienheureux numéros, le quaterne prédestiné, pour se le bien mettre en mémoire ; et durant tout le jour, et durant toute la nuit qui suivit, nuit qu'elle passa sans dormir, dans la crainte de ne plus les retrouver à son réveil, les numéros 11, 22, 31 et 77 furent répétés par elle mille et mille fois de lèvres et de pensée.

Pour mieux s'en incruster la souvenance dans le cerveau, elle les mnémonisa à sa manière, en appliquant à chacun d'eux la phrase additionnelle et invariable dont Léonard avait coutume de les accompagner au noble jeu de loto : — 11, les jambes du voisin ; — 22, les deux cocottes ; — 31, jour sans pain, misère en Prusse ; — 77, les deux potences !

Il n'y avait plus moyen de les oublier.

Cependant elle avait juré, et à son fils, de ne plus remettre à la loterie ! La mère Toureau n'était pas femme à faillir à un serment, l'eût-elle prêté.... même à un roi. Eh bien ! cette fois, ce sera Léonard qui y mettra pour elle.

Le lendemain, non sans de nouveaux préambules, non sans de nouvelles périphrases en spirales et en arabesques, elle s'en expliqua avec lui.

Léonard fit des observations raisonnables. C'était risquer de reprendre de mauvaises habitudes.

« Mais puisque ce n'est pas moi qui y mettrai ! Moi, le puis-je ? Ne t'ai-je pas promis de n'y plus retomber ?

— Mère, c'est du moins de l'argent perdu, et nous n'en avons pas trop.

— Et si c'était de l'argent gagné ! une fortune ! et quelle fortune ! Écoute, *fieu*, un songe, c'est quelque-

fois un avis du ciel, et ceux de Juliette, ça doit en venir tout droit. C'est de l'or en barre, j'en ai l'idée. D'ailleurs, ça ne nous coûtera rien; pas un sou à débourser. J'ai là ma vieille médaille du consulat : c'était ma pièce de bonheur; ce sera une chance de plus. L'orfévre d'en face m'en a offert six francs; la v'là; cours-y bien vite, et de là chez le buraliste. Il n'y a pas un moment à perdre; c'est demain que ça doit sortir à celle de Paris. »

Quand Léonard rentra dans la journée, sa mère, qu'il trouva en grande conversation avec la voisine Lardenois, lui fit signe de ne rien dire devant celle-ci.

Mme veuve Lardenois était un esprit fort, qui ne croyait ni aux songes ni à la loterie; et Mme Toureau craignait de déchoir dans son estime en lui confiant ses espérances, ou encourir ses moqueries en cas de non-réussite.

Elle prit cependant un instant son fils à part :

« Eh bien? lui dit-elle.

— C'est fait, répondit Léonard. J'y ai même ajouté quatre francs de ma poche. Êtes-vous contente? »

A peine fut-il sorti, que la bonne femme, par une de ces mille contradictions naturelles au cœur humain, n'y tenant plus contre les obsessions de la seule idée qui la préoccupât alors, conta tout à sa voisine qui, en effet, rit beaucoup de sa crédulité.

Ce soir-là, Léonard ne rentra pas. Il faisait son service extraordinaire.

Malgré sa précédente nuit blanche, la mère Toureau dormit peu, et durant ses courts instants de sommeil, Juliette, couchée près d'elle, l'entendit s'agiter convulsivement à plusieurs reprises, en criant : 11, 22, les deux cocottes! Les deux potences! A la fin cependant, la nature reprit ses droits et la matinée était déjà

avancée que la vieille, regagnant le temps perdu, restait plongée encore dans une profonde immobilité réparatrice.

Tout à coup, on frappe à la porte à coup redoublés :

« Qui est là? demande Juliette, déjà levée.

— C'est moi! c'est moi! ouvrez vite! dit une voix, celle de la voisine. »

La mère Toureau s'éveille en sursaut, se jette à bas du lit, et tandis qu'elle passe un jupon à la hâte, croyant, dans un premier moment de stupeur, que le feu est à la maison, Juliette va ouvrir à Mme Lardenois qui entre pâle, effarée, toute tremblante.

« N'avez-vous pas dit onze? dit-elle aussitôt en s'adressant brusquement à la veuve Toureau.

— Onze quoi! répond celle-ci, toute bouleversée.... Ah! onze! les jambes du voisin!... onze!... oui; eh bien?

— Sorti!

— Vrai! et le vingt-deux?

— Sorti.

— Et le trente-un? le soixante-dix-sept? demande la vieille d'une voix haletante, entrecoupée.

— Tous sortis! Tenez, voyez! je viens moi-même d'en prendre la liste au bureau de la rue Montmartre.

— Un quaterne! »

La maison sembla crouler sous les pieds des trois heureuses créatures.

« Un million! nous sommes millionnaires! »

Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre en pleurant; puis, après un moment de silence, pendant lequel elles se regardent, se consultent pour bien s'assurer qu'elles sont en possession de leur bon sens, elles se mettent à crier, à danser, les deux veuves surtout;

car la jeune fille s'associe à leur joie sans trop en pénétrer la cause.

« Un quaterne! un million! » répètent-elles.

Et Mme Lardenois fait sauter son bonnet en l'air, sans souci de ses cheveux gris, qui ne s'étaient pas montrés en public depuis bien longtemps; et l'économe Mme Toureau, pour maîtriser ses élans de bonheur trop violents, s'en prend à sa vaisselle, à son mobilier, et brise tout.

Dans ce moment, une fanfare se fait entendre dans la rue; la porte s'ouvre doucement; c'est Léonard, la figure radieuse, et cachant quelque chose sous l'ampleur de son carrick. On se précipite vers lui, on le baise.

« Qu'avez-vous donc toutes? s'écrie-t-il en protégeant de son bras le fardeau qu'il porte si mystérieusement; des cheveux flottants, de la vaisselle décousue!... Est-ce qu'on se bat ici? Holà! oh!

— Ne le sais-tu donc pas encore, *fieu?* n'as-tu pas regardé? et cette musique, l'entends-tu?

— Cette musique? c'est un orgue qui passe.... après?

— Mais ce quaterne.... il est sorti.... un million! nous sommes millionnaires! grâce à Juliette, à son rêve! à ses hussards! grâce à la loterie, enfin! »

Léonard ouvre des yeux démesurés; ses traits se contractent, son front devient blême. Puis arrêtant sur Juliette et sur sa mère un regard hébété:

« Un quaterne! il est sorti? En êtes-vous bien sûres?

— Tiens, voici le bulletin.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie enfin Léonard d'une voix déchirante. Un quaterne! un quaterne!... la loterie!... mais je n'y ai pas mis, ma mère! »

Un triple cri se fit entendre.

« Ne nous fais donc pas des peurs pareilles, garçon! reprit sa mère d'une voix demi-courroucée, demi-caressante; ça fait mal, vois-tu! »

Et avec un rire forcé :

« Oh! tu y as mis, bien sûr; tu me l'as dit. D'ailleurs, que tiens-tu là, caché sous ton manteau? un sac d'argent, sans doute? un gros sac plein.... ou plutôt d'or.... des billets de banque, n'est-ce pas? Voyons, voyons, ne nous fais pas languir plus longtemps. Ne t'ai-je pas vu entrer chez l'orfévre pour changer ma pièce! Tu y as ajouté du tien encore.... C'était pour mettre à la loterie?...

— C'était pour acheter çà! » répondit Léonard, dont le visage venait de passer du blanc au pourpre, et, relevant un pan de son carrick, il jeta sur la table un objet soigneusement enveloppé dans une large feuille de papier.

Ce papier renfermait un bonnet pour Juliette.

Ce bonnet coûtait un million.



TROISIÈME COURSE.

L'ANGLAIS. — LE PÈRE ET L'AMANT. UN LIT DE MORT.

Notre ami fut longtemps à se remettre du coup. Il ne s'en consola que lorsqu'il parvint à offrir à sa mère comme à Juliette, non une compensation de ce qu'il leur avait fait perdre, mais du moins un grand adoucissement à leur gêne.

Pour arriver à ce but, il ne recula pas devant l'idée d'aliéner même sa liberté, sa liberté si chère, sa vie insoucieuse et indépendante à travers les rues de Paris; il renonça à ses lectures durant les stations, à ses causeries durant les courses, il laissa là son cabriolet, son habitation roulante, où les bonnes rencontres ne lui manquaient pas, où les doux rêves, les projets de bonheur lui arrivaient si facilement. Il se sépara de son cheval, de son cheval qu'il aimait comme un Arabe aime le sien, de son cheval qui, depuis huit ans, n'avait pas reçu les soins d'un autre que lui. Il fit à Ju-

liette un sacrifice bien plus grand encore; il consentit à ne plus vivre sous le même toit qu'elle et à ne plus la voir que rarement.

Un riche Anglais, ayant entendu parler du caractère honorable et dévoué de Léonard, de sa sobriété, de son intelligence, lui avait offert de le prendre à son service en qualité de cocher, avec des appointements qui dépassaient de moitié la somme que notre ami pouvait gagner annuellement. Ajoutez à cela les avantages du costume, de la nourriture et du logement.

Après avoir quelque temps hésité, en songeant à Juliette, Léonard accepta enfin, toujours en songeant à Juliette.

Deux ans durant, il se soumit avec assez de résignation à sa nouvelle fortune, qui cependant le ravalait un peu dans sa propre estime : « car, disait-il, je n'ai plus de clients, j'ai un maître; je perche sur un siége; je ne suis plus chez moi ; j'ai deux chevaux, quatre roues, et j'ai beau vouloir m'étourdir sur ma position, je suis terriblement près de ressembler à un cocher de fiacre. Je mène un fiacre bourgeois; voilà toute la différence! »

La troisième année surtout fut rude à passer pour lui. Son milord resta huit mois à la campagne, et ce fut pendant l'hiver seulement que Léonard put voir, de temps à autre, Juliette et sa mère.

Juliette n'était plus une petite fille alors. Elle avait quinze ans. Belle de figure, gracieusement développée dans sa taille, ses yeux noirs et languissants, son air doux et grave à la fois, une sorte d'indolence répandue sur toute sa personne, lui donnaient un charme qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez la pupille d'un cocher de cabriolet.

Léonard, que huit mois d'absence mettaient à même de juger par comparaison des attrayantes métamor-

phoses survenues chez la jolie fille, l'apercevant pour la première fois à son retour, cligna de l'œil malicieusement, fit entendre un petit clappement de langue, familier à tous ses confrères, et, après l'avoir tendrement embrassée :

« Tudieu! mam'zelle Juliette, te voilà bien grande, bien belle! dit-il en la parcourant du regard; tu viens de terminer ton apprentissage de dessin; je prévois que bientôt il t'en faudra recommencer un autre sous les ordres d'un joli garçon de mari; mais ce dernier apprentissage-là ce n'est pas le plus long. En fait de métier, il n'y en a pas de plus vite appris et de moins vite oublié! »

Se tournant alors vers sa mère, qui, vainement, s'efforçait de lui dire par signes de ne point continuer sur ce ton et sur ce sujet :

« Tudieu! tudieu! reprit-il, dans une sorte de contemplation, et en faisant tourner ses pouces l'un sur l'autre, en va-t-il pleuvoir autour de nous des coups de chapeau! Ce sera à nous tenir frais et bien éventés, même durant la canicule.

— Allons, tais-toi! lui dit la bonne femme, voyant, malgré tous ses efforts, sa pantomime rester incomprise; je vous demande s'il y a du sens commun de venir parler mariage à une fille de quinze ans!

— Aussi j'en parle pour dans une paire d'années, dit Léonard, sans prêter plus qu'auparavant attention aux nouveaux signaux télégraphiques que sa mère lui envoyait. A dix-sept ans une fille est une femme; son cœur commence à parler, et même quelquefois à bavarder plus qu'on ne veut.... J'en ai connu, moi, quand j'avais l'âge.... »

Il s'arrêta tout court, non encore à cause des gestes de sa mère, qui se multipliaient de plus en plus, mais

en voyant une légère coloration carminer le front de Juliette.

« Sottises que tout cela ! dit la vieille. Je soutiens, moi, qu'une jeune fille ne doit pas songer au mariage avant l'âge de vingt-deux à vingt-quatre ans !

— Écoutez, ma mère, dit Léonard en se posant d'un air de prédicateur ; depuis la dernière révolution, toutes les opinions sont libres ; je respecte la vôtre, je respecte même celles des jeunes filles de trente ans qui ne sont pas encore mariées, ce que je n'attribue qu'à leurs opinions particulières, mais permis à la *mignote* de ne pas les partager.

— Moi ? dit Juliette, en intervenant timidement dans le débat ; oh ! mon Dieu ! que m'importe ! Je me marierais plus tard encore si cela pouvait vous faire plaisir. Il n'y a qu'une chose à laquelle je tiens.

— Laquelle ? s'écrièrent à la fois la mère et le fils.

— C'est de ne jamais vous quitter, ni l'un ni l'autre ! »

Deux grosses larmes venaient de jaillir des yeux de Léonard. Juliette, avant qu'il eût songé à les essuyer, était dans ses bras, où elle attirait la bonne vieille, et les tenant tous deux embrassés, elle leur disait :

« Où donc trouverai-je des cœurs pareils aux vôtres ! Moi-même, puis-je aimer ailleurs autant que j'aime ici ? A quoi bon parler déjà de séparation ? N'est-ce pas assez que pour moi, pour mon bien, il se soit éloigné de nous si longtemps ? Quand je pourrai gagner de l'argent à mon tour, et qu'il lui sera permis enfin de revenir vivre près de nous, comme autrefois, sera-ce donc alors qu'il me faudra songer à vous quitter ? »

Léonard sanglotait.

Dès que Juliette se fut éloignée :

« Où avais-tu donc l'esprit de chercher à lui mettre de pareilles idées dans la tête ? dit la mère.

— Est-ce que je sais ! répondit Léonard d'un ton moitié bourru, moitié repentant, et en allant s'asseoir sur le lit, car il se sentait fatigué de la douce émotion qu'il venait de ressentir ; c'était pour dire quelque chose !

— Ce n'est pas que je veuille lui laisser accomplir son quart de siècle à la douce créature, avant de lui donner un mari ! reprit la dame Toureau ; bien au contraire ! Mais vois-tu, garçon, il ne faut jamais d'avance jeter de ces pensées-là dans les jeunes têtes ; quelquefois ça bouillonne sourdement ; ça fermente sans qu'on s'en doute ; ça les rend folles, et on ne peut plus les diriger. Tu sais conduire tes chevaux, toi, *fieu*, mais quant aux jeunes filles, crois-moi, tu n'y entends rien de rien.

— Aux jeunes filles honnêtes, c'est possible ; » dit Léonard.

Sa mère poursuivit :

« Juliette nous est nécessaire ; nous l'aimons.... Tu l'aimes, n'est-ce pas !...

— Oh ! fièrement ! dit le brave cocher.

— Qu'elle nous quitte, et ce sera nécessairement un deuil pour toi et pour moi ! Eh bien, laisse-moi faire, et, si mes projets ne sont pas contrecarrés par toi, elle se mariera, et avant peu, d'ici à deux ans, comme tu le disais, sans qu'elle soit forcée de nous quitter pour cela.

— Bah ! fit Léonard ; quel moyen avez-vous donc trouvé, mère ? Quel galant avez-vous en vue ?

— Toi, garçon !

— Comment.... qui moi ?... Moi ?

— C'est toi qui l'épouseras !

— Allons donc ! vous voulez plaisanter ! dit Léonard, se levant tout à coup et parcourant la chambre à grands

pas, en levant les épaules. Moi, que j'aille épouser *Mignote!*... vous rêvez, mère! Est-ce qu'elle voudrait de moi? Est-ce que je ne suis pas trop vieux pour elle!

— Je sais ce que je dis, *fieu*, et je ne rêve pas.... Pendant que tu étais avec ton milord, à la campagne, j'ai étudié le cœur de ta *Mignote*, et j'ai préparé les voies; non que j'aie parlé de mariage; mais je lui ai fait comprendre doucement, et comme en manière de conversation, tout ce qu'elle te doit, tout ce que tu vaux. Elle y était déjà bien disposée, va.... car croirais-tu que, même pour cette malheureuse affaire de la loterie, eh bien, elle te donne raison. Elle dit comme ça qu'il y avait des mille et des cents à parier que le quaterne ne sortirait pas, et que de la façon que tu t'y es pris, tu étais toujours sûr de lui rapporter quelque chose.... Mais ne parlons pas de ça; ça te fait de la peine.... nous, ici, nous n'y pensons plus. Tant il y a, garçon, que depuis que l'enfant a su que c'était pour elle, pour son éducation, pour lui mettre un joli état au bout des doigts que tu t'étais privé, que tu avais pris ton service de nuit, que tu avais ensuite consenti à renoncer à tes habitudes, à quitter ta vieille mère, oh! alors, vois-tu, chez elle ça n'a plus été de la reconnaissance, ç'a été de l'adoration.... Si tu savais comme elle me parle souvent de toi avec des larmes dans ses beaux yeux! comme, soir et matin, elle te nomme en priant le bon Dieu, comme elle te trouve bon, comme elle te trouve beau! Elle ne voulait pas croire que tu avais quarante ans; il est vrai que je lui ai dit que tu n'en avais que trente-sept. Enfin, ce mariage se fera, te dis-je; il se fera, j'y tiens, je le veux, c'est mon idée; après moi, il faut bien que tu aies là quelqu'un pour te consoler, pour t'aimer. »

Jusqu'à ce moment, Léonard n'avait ressenti pour

Juliette que l'affection d'un père pour sa fille, d'un bienfaiteur pour son obligée. Il l'aimait avec excès parce qu'il l'avait sauvée, parce qu'il l'avait élevée, parce qu'il était fier d'elle, fier de la voir, intelligente et belle, croître sous sa protection; parce que lui-même d'une nature énergique et passionnée, il n'avait encore trouvé à épancher la surabondance de sa séve de cœur que sur sa mère et sur Juliette. Jamais il n'avait songé à voir en elle autre chose que son enfant, sa pupille, un but à ses pensées, à ses travaux, une idole qu'il s'était faite pour l'adorer, mais purement, mais saintement.

Après les confidences de sa mère, il persista encore quelque temps à traiter de rêveries les projets formés par celle-ci; mais, malgré lui, chaque fois qu'il revoyait Juliette, cette nouvelle pensée qu'on avait fait bourdonner autour de sa tête, sans y être entrée tout à fait, l'assaillait avec violence, et modifiait, quoi qu'il fit, la nature de ses relations avec la belle jeune fille. Il n'osait plus la regarder avec une expression trop vive et détournait les yeux pour lui parler; il ne recevait plus ses caresses qu'avec embarras, avec contrainte, et ne les lui rendait qu'avec hésitation. Son langage n'était plus le même; il le dépouillait de sa rudesse et même de sa franchise ordinaire, et choisissait les mots en s'adressant à elle. Il ne se présentait plus chez elle, chez lui! qu'après avoir soigneusement inspecté son costume et minutieusement organisé les plus petits détails de sa toilette; le tout pour faire honneur à son maître, disait-il.

Lui qui, autrefois, épiait avec avidité l'occasion de passer quelques minutes de bon temps avec sa pupille, qui se détournait de sa route pour l'entrevoir à sa fenêtre, il ne se dirigeait plus vers cette maison habitée par Juliette et par sa mère qu'avec une sorte d'angoisse;

et si cette occasion offerte, il l'avait laissée échapper, il en ressentait en lui-même comme une joie, comme un triomphe ; mais une joie amère, un triomphe douloureux.

Léonard luttait en vain : celle-là qu'il croyait éviter il la voyait partout; la pensée qu'il avait repoussée était devenue sa pensée incessante, et, lentement, graduellement, malgré ses inutiles efforts de résistance, il subissait, secousse par secousse, pièce à pièce, la bizarre transformation du père en amant.

Cependant, l'hiver passa sans qu'il eût voulu s'avouer à lui-même la nature de ses nouvelles émotions. Il n'attribuait sa contrainte à l'égard de Juliette qu'à la privation de se voir quotidiennement comme autrefois. Les habitudes de famille se perdaient, l'absence avait tué la familiarité ; mais, se disait-il, nous ne nous en aimons pas moins, voilà l'essentiel.

Il avait raison; il ne l'en aimait pas moins, il ne l'en aimait pas plus peut-être.... c'eût été difficile; mais il l'aimait autrement.

« Ah ! monsieur, me disait-il avec une vive expression d'angoisse, qui aurait pu deviner, le jour où je me débattais au milieu de la rivière entre la mère et la fille, sans savoir au secours de qui je m'étais élancé, que j'avais là, à ma gauche, la femme que j'avais le plus aimée jusqu'alors, et, à ma droite, celle que je devais tant aimer par la suite ! Oui, reprit-il d'une voix sourde, ce jour-là, quand l'objet de mes amourettes de jeune homme périssait près de moi, je retirais de l'eau mon amour pour l'âge mûr, ma passion véritable, mon malheur, ma désolation pour toute ma vie. Béatrice se vengeait de moi par sa fille ! »

Le printemps venu, Léonard retourna à la campagne avec son milord. Ce Paris, où il se trouvait si mal à

l'aise et si décontenancé, il le quitta avec plus de regrets mille fois qu'à son départ précédent.

Il attribua la cause de cette bizarrerie à ce qu'il vieillissait et qu'il n'aimait plus le changement. Privé de la vue de Juliette durant la belle saison, il finit par se persuader que le calme des champs, les arbres, les fleurs, le soleil, lui étaient naturellement antipathiques. Il regretta sa grande ville boueuse, les hautes maisons, les neiges et les brouillards, les encombrements de voitures dans les rues.

« A la bonne heure! disait-il, à Paris, il y a quelque mérite à être cocher habile; il faut se faire jour au milieu de la foule, sans écraser quoi que ce soit, pas plus les enfants que les objets des étalagistes du rez-de-chaussée; il faut savoir glisser adroitement entre un tombereau de pierre qui menace de vous broyer et un cabriolet de la régie qui s'obstine à vous disputer le pas; il faut se tirer d'affaire avec les omnibus, les larges voitures de déménagements, celles du gaz portatif, éviter les échafaudages des constructions nouvelles sans entamer les trottoirs, se maintenir, la main haute, durant les temps de gelée et de verglas, au niveau des meilleurs attelages des ducs et pairs! On s'exerce du moins! Il y a lutte, il y a plaisir! On se sent bondir, on s'entend rouler. C'est de la vie! Mais ici, sur leurs routes plates de terre et de sable, aller droit devant soi, sans bruit, sans obstacles, c'est un métier d'aveugle! C'est se rouiller, se dégrader; c'est à en mourir de honte et d'ennui! »

Il regretta alors son cabriolet, son cheval, ses fatigues, ses camarades de la station et jusqu'au petit vin de la barrière, auquel il avait renoncé cependant.... Il devint triste, hargneux, querelleur; puis, un beau jour, n'y pouvant plus tenir, il résolut de recouvrer ce qu'il

appelait sa liberté; de renoncer à l'hôtel, au château, pour regagner sa mansarde; de laisser laisser là les magnifiques mecklembourgeois de milord pour conduire de nouveau une chétive haridelle qu'il aimerait davantage; et, comme il se disposait à signifier son congé au maître, on vint l'avertir que celui-ci le mandait pour affaire importante.

« Léonard, lui dit l'Anglais, je vais aller en Amérique, en Afrique, au bout du monde, je ne sais où!... »

D'après ce préambule, notre ami prévit aussitôt que le congé qu'il venait offrir, on allait le lui donner. Il se revit déjà à Paris, près de Juliette, et, par un de ces brusques revirements de cœur qu'il est plus facile de comprendre que d'expliquer, cette idée le fit tressaillir, non de joie, mais de peur. Dans cet instant décisif, quand il était question de regagner pour toujours la grande ville, une subite révélation lui dévoilait que c'était pour Juliette seule qu'il y retournait.

« Je ne puis emmener avec moi tout mon monde, poursuivit le maître.

— Oui, je l'aime! se disait tout bas Léonard, tandis que milord parlait; mais elle, peut-elle m'aimer autrement que comme un père? Qu'irai-je donc faire à Paris? La tourmenter? la rendre malheureuse et subir mille supplices à la fois.

— Tu comprends, reprenait son interlocuteur, qu'en voyage, et surtout dans un voyage pareil, on n'a guère besoin d'un cocher.

— Quel malheur! pensait Léonard; j'avais de si beaux appointements! Gagnerai-je assez là-bas pour faire vivre Juliette et ma mère dans cette aisance dont elles ont l'habitude à présent, grâce aux générosités de ce bon maître que je voulais quitter! Ah! je suis un ingrat! un égoïste!

— Mais si je n'ai pas besoin d'un cocher, reprit l'Anglais, j'ai besoin d'un serviteur fidèle, courageux, d'un homme de confiance enfin, qui soit plutôt mon compagnon que mon domestique; qui m'épargne les ennuis de la route, qui tienne la bourse et règle les comptes; qui soit là, près de moi, si quelque danger me menace. Je te connais, Léonard; tu es honnête homme et tu es brave : j'ai besoin de ta probité et de ta bravoure; veux-tu venir avec moi? »

Ce dernier mot n'est pas encore prononcé que Léonard s'écrie : « J'irai! » ravi qu'il est de ne pas voir s'exaucer les vœux qu'il formait avec tant d'ardeur quelques minutes auparavant.

Il s'occupa aussitôt de ses préparatifs de voyage.

Au moment de quitter la France, de s'éloigner, de s'exiler pour toujours peut-être, sa principale affaire fut de prendre des arrangements pour faire toucher ses gages par sa mère. Milord s'en chargea. En cas d'accident survenu à Léonard, il assura même une petite pension à la mère Toureau et à sa fille adoptive.

Il ne s'agissait plus pour notre futur voyageur que d'annoncer à celles-ci sa résolution, son départ et les générosités de milord; mais le cœur lui en défaillait à l'avance, car il savait que les pauvres femmes allaient bien pleurer en recevant cette bonne nouvelle. Ne voulant pas les revoir, il fallait leur écrire cependant. Il écrivit donc.

Le même jour, une lettre de Juliette lui arriva. Elle lui annonçait que sa mère était malade et demandait à le voir.

Léonard envoie à tous les diables l'Afrique et l'Amérique. Le soir même, il est en route pour Paris.

Quand il se retrouve dans la rue du Cadran, son émotion devient telle qu'à peine il peut reconnaître l'entrée

de cette petite allée qui lui était si familière ; son regard se voile, ses jambes flageolent sur cet escalier qu'il parcourut tant de fois. Un bourdonnement strident vibre dans ses oreilles. Parvenu au quatrième étage, il écoute ; il croit entendre comme des chuchotements et des rires. Il se rassure alors ; sa mère n'a eu qu'une indisposition, sans doute, et Juliette s'est alarmée trop vite.

La porte est entr'ouverte ; il la pousse, il entre.

L'appartement de la veuve Toureau se composait de deux pièces. Léonard se trouve seul dans la première ; il écoute encore et n'entend plus rien. Bientôt une voix se fait entendre ; mais cette voix lui est étrangère ; il croit s'être trompé d'étage ; il regarde autour de lui. Le principal ornement de cette pièce où il se trouve, son portrait à lui, dessiné par Juliette, n'est plus là. Tandis qu'il reste ainsi ahuri, hésitant, un homme sort de la seconde chambre : c'est un prêtre ! Léonard s'élance. Sa mère se mourait. Et ces rires et ces chuchotements qu'il avait entendus, c'étaient des prières et des sanglots.

A sa vue, la bonne vieille parut se ranimer :

« Ah ! te voilà, garçon ! Dieu soit loué ; c'est lui qui t'envoie pour me récompenser d'avoir pensé à lui tout en pensant à toi. Mais j'ai bien cru que je ne pourrais adresser mes derniers adieux qu'à ton image. »

Léonard vit alors que son portrait, détaché de la muraille de la première chambre, était placé au pied du lit de la malade, en face d'elle. Il fit un effort pour articuler quelques mots :

« Tout ce que tu as à me dire, je le sais, poursuivit-elle en l'interrompant ; laisse-moi parler, tandis que je le peux encore. Puis, un sourire revint pour quelques instants éclairer ses traits pâles et amaigris, et,

du doigt, montrant à son fils Juliette, agenouillée et pleurant dans un coin :

« Amène-la-moi, dit-elle ; j'ai à vous entretenir tous deux. »

Léonard la regarda fixement d'un air de doute et d'inquiétude :

« Fais ce que je te dis, garçon ; les moments sont précieux et je ne veux point vous quitter avant d'avoir assuré votre bonheur.

— Ma mère ! ma mère ! s'écria Léonard, songeons à vous, à vous seule !

— Ah ! fit la pauvre femme, souriant encore, mais péniblement ; puis avec un ton de doux reproche : Tu m'entendras cette fois et sans me démentir. Tu l'aimes, méchant garçon ; je le sais bien, je m'y connais ; je ne m'en suis aperçue que de reste ; mais si je n'arrangeais tout cela avant de partir, tu serais capable de ne jamais lui en dire un mot, et ce n'est pas à elle de commencer.

— Taisez-vous, bonne mère, dit tout bas Léonard en s'agenouillant près de son lit ; — qu'elle ne vous entende pas !

— Elle ne m'entendrait pas, cher enfant, qu'elle comprendrait de même ce que je te dis en ce moment ; car elle sait bien, ta *mignote*, quelle est l'unique pensée qui m'occupe sans cesse depuis un an. — Viens, ma fille, ma chère bru. »

Léonard tressaillit à ce mot, et d'un air suppliant il fit signe à sa mère de ne point insister ; celle-ci n'en tint compte ; et essayant, mais vainement, de se redresser sur son lit :

« Viens, poursuivit-elle, puisqu'il ne veut pas aller te chercher lui-même. »

Juliette, la figure marbrée, les paupières ruisselantes

de larmes, vint doucement se mettre à genoux près de Léonard.

Léonard n'avait pas encore osé la regarder. Il tremblait de tous ses membres, n'attachant toujours ses yeux que sur sa mère seulement. Il eût craint de lire sur la figure de Juliette un démenti donné à la volonté persévérante de la pauvre vieille.

La mourante leur prit les mains à tous deux :

« Enfants, dit-elle, dès que je ne serai plus là, de cœur et de bon vouloir, vous serez femme et mari. Garçon, je sais qu'elle est bien fillette encore pour entrer déjà en ménage ; mais dans un an, dans deux, peut-être, la cérémonie se fera. En attendant tu resteras son père, son ami. Jurez-moi donc que, dès ce jour, vous vous regardez comme unis l'un à l'autre. »

Juliette, la première, leva la main et dit :

« Je le jure. »

Cette main, Léonard la saisit avec un transport de bonheur :

« Oui, ma mère ! s'écria-t-il ; oui, nous le jurons ! Oui ! je jure que Juliette sera ma femme, comme aujourd'hui elle est ma fille, ma fille chérie ! Je jure de la rendre heureuse, de vous remplacer près d'elle, de veiller sur elle comme sur mon enfant, sur mon bien à moi seul, et pour toute ma vie ! »

Se levant alors et osant enfin contempler Juliette, qui attachait sur lui son long regard plein d'attendrissement, il l'attira dans ses bras, il la pressa sur son cœur, et lorsque ensuite il se retourna vers sa mère pour l'associer à son bonheur, il poussa un cri terrible.

Tandis que son fils se livrait à ses élans d'ivresse et de joie, la pauvre vieille était morte.

Nécessairement, durant le cours de ces dernières années où Léonard conduisait son *fiacre bourgeois*, nos

relations habituelles avaient subi une longue interruption. Je l'avais complétement perdu de vue, lorsqu'un de ces derniers jours, je le retrouvai par le plus grand des hasards.

Le hasard alors se mêlait beaucoup de mes affaires. Un tour de la roue municipale venait de me désigner comme faisant partie du jury de la cour d'assises; l'heure me pressait pour me rendre à mon poste, car je m'étais attardé devant l'étalage d'un bouquiniste de l'arcade Colbert; un cabriolet de régie vint à passer de ce côté, à vide; je fis un signe, il s'arrêta.

Qu'on juge de mon étonnement en reconnaissant dans le conducteur de ce véhicule non numéroté mon ancien ami Léonard. Certes, cette reconnaissance eût pu me faire honneur comme physionomiste, à moi qui ne le suis guère. Qu'était devenu cet air de franchise et de belle humeur qui le distinguait autrefois? Triste, morose, le front ridé, les cheveux blanchis aux tempes, les joues creuses, les yeux bistrés et bleuis aux paupières, tout sur cette pauvre figure dévastée accusait le passage de la maladie ou des chagrins, des deux peut-être, tant ces quelques années écoulées semblaient avoir imprimé sur sa physionomie les traces d'un quart de siècle.

Accoudé dans son coin, il détourna à peine la tête lorsque je pris place auprès de lui, et ce fut d'une voix enrouée, éraillée, d'une vraie voix de cocher de fiacre, d'une de ces voix qu'on acquiert d'ordinaire dans les cabarets, qu'il me dit :

« Où monsieur va-t-il?

— Au Palais de justice. »

Je crus le voir frissonner à ce mot.

Mon Dieu! n'était-ce ni le chagrin ni la maladie qui l'avaient changé à ce point? Était-ce donc le remords?...

Je ne voulus point m'arrêter à cette idée, et, l'examinant en silence et à plusieurs reprises, je m'assurai de son identité. C'était bien lui.

De son côté, il arrêta un instant son regard sur moi; mais ni mes traits ni ma voix ne semblaient avoir évoqué dans son esprit le moindre souvenir.

« Léonard ne me reconnaît donc pas ? » lui dis-je.

Il me regarda avec plus d'attention, sourit tristement, et, sans rompre le silence, me montra du doigt le manteau qu'il portait. C'était encore mon vieux carrick, retourné, rajusté, enjolivé de nouveaux collets, de nouvelles manches, que sais-je? mais il me fit l'effet d'être plus neuf que quinze ans auparavant, lorsque je m'en étais débarrassé en sa faveur.

« Eh bien! lui dis-je, Léonard, vous voilà monté en grade; je vous retrouve dans un logement plus confortable que celui où je vous avais laissé. Ce cabriolet est-il à vous? »

Il me répondit par un signe de tête affirmatif.

« Les affaires ont donc bien été? C'est sans doute à la caisse d'épargne que vous devez cet équipage? »

Il fit un mouvement d'épaules dont il me fut difficile de comprendre parfaitement le sens.

Je commençais à croire que, ce jour-là, je ferais à moi seul tous les frais de la conversation, lorsqu'il me suffit d'un mot pour lui délier la langue :

« Et votre pupille? lui dis-je.

— Ma pupille! s'écria-t-il en se redressant comme sous une commotion électrique; et sa pâleur, son air sombre et refrogné, tous les alanguissements, tous les désastres de sa physionomie, même ses rides, semblèrent disparaître tout à coup.

— Oui, Juliette, repris-je; votre petite Juliette.... vous voyez que je n'ai pas oublié son nom. Cultive-t-elle

toujours l'art de l'enluminure? Lui achetez-vous encore des bonnets au prix d'un million?

— Quoi! vous savez?... C'est vrai; je vous ai conté ça autrefois.

— Autrefois, mon brave Léonard, vous m'avez même présenté votre protégée.... dans la rue du Cadran.... une présentation dans les formes.... à distance respectueuse.... quatre étages!

— Hein! qu'elle était gentille alors, dit-il en souriant; mais son sourire s'effaça bientôt; le masque ténébreux reparut sur sa figure, et, avec un soupir qui ressemblait à une malédiction adressée au ciel, il ajouta: Ah! quand je pense à ce temps-là et aux années qui l'ont suivi!... j'étais si heureux!

— Ne l'êtes-vous donc plus, mon pauvre ami?

— Non, monsieur. »

Il se tut, puis, quelques instants après, il en revint de lui-même à Juliette, à la bonne mère Toureau, et c'est ainsi que je fus mis au courant des nouveaux incidents de sa vie renfermés dans ce chapitre.

Lorsqu'il m'eut raconté la mort de sa mère, n'attribuant d'abord qu'à cette perte, sans doute récente, la douleur empreinte sur ses traits, car je savais qu'il avait été bon fils :

« Je vous plains, lui dis-je, par manière de compliment de condoléance; mais est-il raisonnable de vous laisser tout à fait abattre par le chagrin? quelque douloureuse que soit la séparation, la mort de notre mère est toujours au nombre de nos malheurs prévus....

— Oh! ce n'est rien que ça! me répondit-il en hochant la tête avec un air de bravade envers le destin.

— Quoi donc?... Juliette, l'auriez-vous aussi?... »

Mais il venait de tirer la bride de son cheval et d'abattre le tablier de son cabriolet.

« Vous voilà arrivé, mon maître.

— Déjà? »

L'horloge du Palais de justice marquait neuf heures dix minutes. Je n'avais pas un moment à perdre. Cependant, avant de me séparer de Léonard, je lui dis de venir me prendre chez moi le lendemain, à huit heures précises.



QUATRIÈME COURSE.

LOGEMENT A DEUX. — UN AMOUR HÉROÏQUE. DRAME EN CABRIOLET.

Le lendemain, Léonard, exact au rendez-vous, vint me prendre de bon matin pour me transporter de nouveau au Palais de justice, où mon office de juré devait me conduire durant huit jours encore.

Je ne prétends pas attaquer l'institution du jury, pas plus que celle de la garde nationale, le ciel m'en préserve! Mais elles imposent un rude métier à bien des honnêtes gens, devenus, malgré eux, de mauvais soldats et de mauvais juges. Ceux-là, pendant leurs heures de faction, grelottant, frappant du pied, pivotant des épaules et des hanches, portant le bonnet à poil avec la grâce et la résignation toute particulière que les enfants mettent à porter le bonnet d'âne, songent bien plus au temps précieux qu'ils perdent à s'enrhumer qu'à leur consigne militaire.

Ceux-ci, sur leur chaise curule, engourdis par un

repos corporel dont ils n'ont pas l'habitude, narcotisés par l'éloquence vaporeuse de messieurs du barreau, à laquelle ils ne sont pas faits, épuisent toute leur attention à tenir les yeux ouverts, tandis qu'ils dorment en dedans, ou bien ils subissent autant de tortures morales que l'accusé dont ils vont prononcer l'arrêt.

Un de mes compagnons d'infortune à la cour d'assises me disait :

« Monsieur, mon dernier tour de garde m'a valu un refroidissement, lequel m'a retenu trois semaines au lit. En me relevant, j'appris que je venais d'être désigné pour le jury. Encore quinze jours à ajouter à mes trois semaines de temps perdu. J'ignore si c'est ainsi qu'on arrive à la liberté, mais je sais bien que je ne jouis plus de la mienne. Il paraît que le moyen d'en gratifier tout le monde en général, c'est d'en priver chacun en particulier.

— Je partage, de ce côté, vos opinions politiques, lui dis-je.

— Je suis commerçant, reprit-il, et je crains fort que mes affaires ne souffrent grandement de mon tour de garde et de ma quinzaine de judicature.

— Je suis homme de lettres, auteur dramatique, comme tel un peu commerçant aussi, lui répondis-je, et j'éprouve les mêmes craintes que vous.

— J'ai des comptes à régler, des rentrées, des recouvrements à faire, des ouvriers à diriger, des écritures à mettre en ordre, une concurrence redoutable à soutenir. Le moyen d'y suffire? poursuivit mon compagnon de chaîne.

— Et moi des collaborations à continuer, des répétitions à suivre, des épreuves à corriger, des compositeurs, des libraires, des directeurs à satisfaire. Comment s'en tirer à bien !

— Je crois, ajouta mon commerçant, pour clore la

conversation, que la garde nationale et le jury entrent pour beaucoup dans le nombre immense de faillites qui se multiplie de jour en jour. »

Et il poussa un soupir.

« Et dans la quantité non moins grande de livres qui avortent et de pièces qui tombent, » lui répliquai-je.

Et je soupirai plus fort que lui.

Cet honnête commerçant, mon interlocuteur, se nommait Duri-Delporte.

Revenons à Léonard.

Dans le premier trouble douloureux causé par la mort de la veuve Toureau, Juliette et lui n'avaient pas songé d'abord à vivre autrement que par le passé. Léonard occupait la première chambre, Juliette la seconde, celle de la défunte, et il semblait que la pauvre femme fût encore là pour sauver ce que cette situation pouvait avoir de périlleux et d'irrégulier. Disons franchement aussi qu'une raison d'économie contraignait les deux affligés à rester l'un avec l'autre.

Ce qui forçait notre ami et sa pupille à passer, les yeux fermés, sur de graves considérations de convenance, c'est, avant tout, que le terme du loyer étant commencé, il fallait bien l'achever, sous peine de se mettre deux logements sur les bras. Dans la classe dont fait partie Léonard, les questions morales cèdent le pas aux questions positives.

« Je n'ai plus de famille, se disait celui-ci, quand il entrait en accommodement avec sa conscience; à qui confierais-je Juliette? A des étrangers? Fi donc! Puis-je me séparer d'elle! Fi donc! D'ailleurs, ne devons-nous pas être, un jour ou l'autre, mari et femme, et nous considérer quasi comme tels dès ce moment! C'est ma mère qui l'a voulu ainsi. La volonté des mourants c'est sacré! »

Durant le premier mois, cependant, il parut en revenir avec Juliette à son ancien rôle de père. S'il soupirait en la regardant, c'est qu'il songeait à celle qu'ils venaient de perdre tous deux ; s'il la pressait dans ses bras, c'était pour confondre leurs regrets ; s'il lui baisait les yeux, c'était pour essuyer ses larmes.

Le mois passé à peine, Léonard sentit son amour se ranimer sous son deuil comme le feu du foyer sous la cendre qui l'a comprimé sans l'éteindre. Le moment vient où les cendres elles-mêmes se sont échauffées, des jets de flamme les traversent, et bientôt, si le foyer brille de moins d'éclat, il donne plus de chaleur peut-être.

Deux douleurs qui se confondent suffiraient à engendrer une passion. Jugez lorsque cette passion existe déjà, impérieuse, tenace, rendue plus énergique par les efforts qu'on a faits pour la contenir.

Le matin, Léonard se levait au petit jour, donnait ses soins à son cheval, et prenait place à la station ; car il était redevenu simple cocher de cabriolet. Mais, avant de quitter le logis, il allait quotidiennement embrasser Juliette dans son lit et convenir avec elle du moment où ils pourraient se revoir dans la journée. Le plus souvent, il trouvait moyen de venir la prendre vers les dix heures, pour la conduire à la manufacture, où elle était entrée récemment en qualité d'élève peintre sur porcelaine.

C'est à cela seulement qu'ont abouti jusqu'à présent les brillantes espérances conçues pour sa carrière d'artiste. Néanmoins, elle gagne déjà de légers appointements que Léonard lui abandonne généreusement pour ses frais de toilette, tenant à honneur de supporter seul les frais du ménage commun.

Le soir, quand il rentre, il soupe en tête-à-tête avec elle, se donnant parfois le plaisir, en guise de dessert,

de lui lire le roman en vogue ; et quand il y est question d'amour, quand il tombe sur une de ces scènes passionnées, telles qu'on en trouve aujourd'hui dans tous les romans, la voix du lecteur devient tremblante, haletante, entrecoupée ; il regarde Juliette avec des yeux d'où semblent jaillir des étincelles ; mais l'innocente jeune fille ne s'effraye pas pour si peu. N'attribuant l'altération de la voix de Léonard qu'à la fatigue causée par la lecture, elle l'invite à fermer le livre, ou, se rapprochant de lui, s'appuyant nonchalamment du bras sur son épaule, elle veut lire à son tour, et les situations les plus vives, les expressions les plus saillantes, les métaphores les mieux gonflées de pathos, semblent aussitôt s'aplatir, se glacer, disparaître sous sa diction lente et calme. Peut-elle rendre avec force, avec éclat des sentiments qu'elle n'a pas encore éprouvés, des transports qu'elle n'a pas ressentis? Non que le cœur de Juliette soit fermé aux grandes émotions, bien s'en faut! Mais, jusqu'à présent, l'amour n'est pour elle que lettres closes, le volcan dort sous la neige; son cœur n'a d'élans et de saintes palpitations que pour l'amitié, la reconnaissance, le dévouement. Oh ! alors, mais alors seulement, sa voix devient onctueuse et pénétrante, son front se relève et s'élargit, son grand œil noir s'illumine, et sur sa joue, légèrement mordorée, apparaît la pourpre de ce chaleureux sang espagnol qui coule dans ses veines.

Quelquefois Léonard, quand Juliette venait ainsi s'accouder sur son épaule, gardait son rôle de lecteur et le prolongeait outre mesure, heureux qu'il était de sentir sur son front le souffle de la jeune fille et le frôlement de ses cheveux; mais Juliette, aux premières atteintes du sommeil, pour lui faire comprendre que l'heure était venue de regagner chacun son gîte, com-

mençait devant lui, dans toute l'innocence de son âme, et par un reste d'habitude d'enfance, sa toilette de nuit. Elle mettait ses papillotes, se déchaussait, puis, en jupon court, le cou à peine voilé d'un simple fichu, debout et non sans quelques marques d'impatience, la candide fiancée attendait qu'il en eût fini du chapitre et qu'il lui donnât le baiser du soir comme il lui avait donné le baiser du matin.

Qu'il s'en fallait que l'amoureux Léonard jouît comme elle de ce calme placide et de cette insoucieuse tranquillité!

Retiré dans sa chambre, n'y pouvant dormir, il passait parfois des heures entières au milieu des angoisses de la passion. Il essayait de vaincre sa pensée, de la dompter, et sa pensée rebelle, rongeant le mors, brisant les guides, se cabrant sous lui, l'emportait, quoi qu'il fît, à travers des rêves et des projets désordonnés.

Il arriva qu'une fois, afin de mieux secouer les mauvaises idées qui l'obsédaient, il se leva, marcha à grands pas dans sa chambre, pieds nus, sur le carreau; puis il ouvrit sa fenêtre pour demander à l'air froid de la nuit de refréner les élancements de son cerveau. Les yeux tournés vers la porte de Juliette, vers cette faible porte sans verrou, qui seule le séparait d'elle, il s'en éloignait instinctivement, mais avec effort, quand la jeune fille, qui l'entendait marcher, se démener dans sa chambre, inquiète de ce qui pouvait l'agiter ainsi, vint d'elle-même ouvrir cette porte, l'unique barrière qui s'élevât entre eux.

La situation était critique.

A peine vêtue, elle entra, et le cherchant dans l'obscurité :

« Êtes-vous donc indisposé, mon ami? » lui dit-elle.

Il voulut la fuir; elle le suivit.

« Qu'est-ce donc? reprit-elle, et pourquoi ne me répondez-vous pas? Avez-vous quelque chagrin? En suis-je la cause? Me boudez-vous?

— Non! non! Juliette, je n'ai rien; mais va-t'en! » dit Léonard d'une voix entrecoupée.

Et Juliette ne pouvait se décider à le laisser seul dans une pareille agitation.

Leurs mains se rencontrèrent. Celles de Léonard étaient brûlantes.

« Dieu! mais vous avez la fièvre!

— Peut-être! mais va-t'en!

— Oh! je ne vous quitterai pas ainsi, dans l'état où vous êtes! »

Et elle se rapprocha de lui, comme pour le calmer par une caresse; mais l'héroïque honnête homme la retint à distance de toute la longueur de ses bras frissonnants.

L'imminence du péril avait rendu Léonard à la raison. Il respecta celle qui devait bientôt être sa femme; il ne voulut pas qu'elle eût un jour à rougir sous sa blanche couronne de mariée. Il devait passer pour elle par toutes les abnégations, par tous les sacrifices; celui-ci ne fut pas le moins pénible. Ce ne devait pas être le dernier!

Dès ce moment, Léonard comprend qu'il ne peut plus longtemps habiter si près de Juliette, s'exposer au danger, se jouer de la tentation. Le lendemain, il trouve un autre logement rue de la Sourdière, à quelques pas de la manufacture où la *mignote* va travailler. Deux chambres, séparées par un palier, doivent, durant quinze mois encore, offrir à chacun son logement isolé. Durant quinze mois encore ils ne seront que voisins; mais ensuite.... Dame, ensuite, Juliette aura dix-sept ans!

Quelques mois s'écoulèrent, l'hiver avec eux ; le printemps revint, et cette fois Léonard fut heureux de le voir revenir : son milord n'était plus là pour le forcer à s'éloigner de Juliette. Toutefois, dans leur nouvel arrangement d'existence, le temps semblait plus long à notre ami : il la voyait moins souvent, moins à son aise. La manufacture étant proche, il n'avait plus, le matin, de prétexte pour l'y conduire ; parfois, le soir, quand il rentrait pour souper avec elle, il la trouvait couchée, et la porte restait close devant lui. Il était contraint de souper seul, dans sa chambre froide et déserte. Plus de causeries prolongées, plus de lectures au coin du feu ; leur chère existence commune d'autrefois était coupée en deux par le palier. Quoi ! fallait-il donc attendre encore une année, une sempiternelle année avant de recommencer cette douce vie ! L'impatience s'emparait de lui ; il aurait bien voulu abréger son martyre de moitié, gagner six mois ; mais il ne savait comment s'y prendre, ni quelle raison donner pour solliciter une semblable faveur.

Un jour, Juliette, sortant de son atelier, et encore tout émue, dit à Léonard :

« Un homme vient de me suivre.... Il m'a suivie jusqu'à la maison !... Et, la poitrine gonflée, le regard plein d'indignation, avec sa fierté d'Espagnole qui, de temps en temps, venait faire soubresaut au milieu de son indolence habituelle, elle ajouta : Il a osé me parler ! »

En toute autre circonstance, le premier mouvement du brave cocher eût été de demander le signalement de l'individu, de s'élancer à travers les escaliers pour châtier l'insolent ; mais, dans la préoccupation où il se trouve, Léonard ne voit dans la galante poursuite dont Juliette a été l'objet qu'un moyen heureux d'arriver à

ses fins et de la disposer à abréger son noviciat d'amoureux.

« Quel homme était-ce? lui demanda-t-il.

— Je ne sais trop, répondit-elle. Je ne l'ai pas regardé.

— A Paris, *mignote*, les jeunes filles sont parfois exposées à ces rencontres-là! Les femmes mariées, c'est autre chose.... On les respecte.... à cause du mari. Et que te disait-il?

— Oh! ce qu'il me disait, je n'oserai vraiment pas le répéter.

— Comment!... des gros mots?...

— Au contraire!

— Quoi! au contraire?

— Il me faisait des compliments.... il me disait un tas de choses sur ma taille, sur ma figure.

— Si ce n'est que ça, il y a moins de mal. Il paraît que c'est un fin connaisseur! Le fait est que tu es.... bien.... Tu es grande maintenant.... tu as une tournure de duchesse.... Écoute donc, tu n'es plus une enfant.... Tu as l'air d'une femme aujourd'hui; oui, d'une femme! c'est-à-dire.... d'une fille bonne à marier. Et je ne sais vraiment pas, reprit-il, non sans un certain embarras, pourquoi nous avons renvoyé si loin l'époque de notre mariage!

— Comment, si loin! dit la jeune fille d'un air étonné. Mais c'est dans un an, et un an est bientôt passé.

— Oui, répondit le pauvre amoureux, lui prenant la main et hochant la tête d'un air contrit. Un an est bientôt passé quand on demeure ensemble, quand on n'est pas séparé par un maudit palier, qu'on soupe chaque soir face à face, qu'on peut, d'une chambre à l'autre, se dire bonjour et bonne nuit! Mais, vois-tu, *mignote*, depuis que nous sommes ici, dans cette maison

du diable, le temps me dure ; je ne te vois pas assez souvent; les jours me semblent des semaines, les semaines des mois, et une année composée de cinquante-deux mois, c'est trop long, hein?

— Dame!... si nous avons quitté notre bon vieux logis de la rue du Cadran, à qui la faute? Vous étiez si pressé d'en sortir!

— Possible! c'est que, vois-tu, là-bas je t'aimais trop.

— Vous ne m'aimez donc pas ici?

— Allons, bon! voilà que tu me fais dire des bêtises! Là-bas je t'aimais trop pour vivre si près de toi; ici je t'aime trop encore pour vivre si éloignés l'un de l'autre, car ce palier de malheur, il a une lieue de long.

— Il a six pas.

— Six pas pour un palier, ça vaut six kilomètres, une lieue et demie. J'étais encore au-dessous de la vérité.

— Je ne vous comprends vraiment pas, Léonard, dit la jeune fille en souriant; vous faites des années de cinquante-deux mois, des paliers d'une lieue et demie de longueur; vous m'aimez trop pour rester près de moi, vous m'aimez trop pour rester loin de moi!...

— Si tu ne comprends pas, *mignote*, il n'y a pas de mal. Je t'expliquerai tout cela plus tard.... dans six mois.... quand tu seras ma femme.

— Dans six mois je n'aurai que seize ans et demi, et ne faut-il pas que j'aie dix-sept ans accomplis? C'est vous-même qui l'avez décidé ainsi.

— Mais si j'en décidais autrement? dit Léonard en baissant la tête et en regardant Juliette en dessous.

— Dame! fit-elle. Et après un moment de silence : Je vous dois tout, Léonard, je vous appartiens, et vous disposerez de moi comme vous l'entendrez. »

Léonard se redressa subitement avec une expression

de bonheur : six mois de gagnés ! La moitié de son temps de purgatoire ! Tout à coup il s'arrêta court dans ce premier élan ; une idée fâcheuse lui traversa l'esprit ; son front se rembrunit.

« Juliette, reprit-il, regarde-moi bien et réponds-moi avec franchise, le cœur sur la main. Est-ce seulement par obéissance, par soumission que tu consens ainsi à tout ce que je te demande ? Est-ce seulement à cause de ce que tu crois me devoir que tu veux bien me prendre pour mari ? C'est que tu ne me dois rien, vois-tu. Ce que j'ai fait à ton égard, je l'ai fait pour moi, parce que ça m'a plu, parce que j'y ai trouvé du plaisir.

— Mais, mon ami, de quoi vous tourmentez-vous ainsi ? dit Juliette. Avez-vous donc oublié ce que j'ai juré à notre mère mourante ?

— Eh bien ! ce serment-là, je t'en tiens quitte ; je t'en relève, moi ! Il n'y a rien de dit, rien de fait ; parle nettement. Est-ce par ta libre volonté que tu consens à devenir ma femme ? Pèse ta réponse ; car je t'aime bien, Juliette, le bon Dieu seul sait à quel point je t'aime ; mais je me sentirais encore la force de renoncer à toi si ce mariage-là devait te coûter le moindre soupir de regret. »

En parlant ainsi, il frissonnait de tout son corps et la sueur lui tombait du front.

Juliette lui tendit la main :

« Aujourd'hui, c'est à vous, Léonard, que je le jure ; je serai votre femme.... dans six mois.... plus tôt si vous le voulez, et ce serment, je mettrai mon bonheur à le tenir. »

Léonard, sans dire un mot, pressa Juliette sur sa poitrine. Elle fut effrayée en sentant les rapides battements de son cœur ; puis il se mit à pleurer, à rire, à

sauter par la chambre, en frappant ses mains l'une dans l'autre, puis il s'agenouilla devant elle et lui baisa les pieds. Elle le crut fou.

Quand il fut un peu plus calme, ensemble ils parlèrent d'avenir, firent de beaux projets. Léonard voulut sur-le-champ et sans désemparer fixer l'époque du grand jour.

« Dans six mois, dit Juliette, n'est-ce pas convenu?

— C'était convenu d'abord.... mais....

— Mais?

— Ne m'as-tu pas dit toi-même que si je voulais.... »

Juliette baissa les yeux.

« Eh bien! il me semble que je le veux!. »

De sa pleine autorité alors, il réduisit le temps d'épreuves à un trimestre.

« Quatre-vingt-dix jours, c'est déjà bien assez! De mortels jours de vingt-quatre heures! Il faut bien s'arranger de ceux-là, on n'en fait pas d'autres! D'ailleurs, *mignote*, écoute; faut être raisonnable. Ce n'est pas que je sois plus pressé que ne le comporte l'ordonnance; mais ce qu'il faut, il le faut. ».

Il fit valoir alors une foule de considérations majeures; en tête desquelles marchait, comme toujours, celle du loyer. Un terme commençait, il fallait l'achever; mais certainement, il n'en recommencerait pas un autre dans une pareille maison, avec un palier aussi désagréable que celui-là.

Juliette ne voulut pas le troubler dans son bonheur et souscrivit à tout.

Une si belle journée ne devait pas se terminer comme les autres : il fut décidé qu'ils iraient au spectacle, à *la Gaîté*, voir le *Sonneur de Saint-Paul*, et aux premières galeries!

Pendant la représentation, Léonard, malgré l'intérêt du drame, eut de temps à autre des élans de joie grandement intempestifs. Dans les scènes les plus émouvantes, il gesticulait de façon à incommoder ses voisins ; il faisait craquer ses doigts, fredonnait tout bas, riait tout haut, non pas certes par raillerie ni mauvaise intention ; mais il se sentait si heureux ! et le bonheur dont il était plein débordait malgré lui.

Une partie des spectateurs se tournèrent de son côté en murmurant à diverses reprises ; il crut d'abord que tous ces regards se dirigeaient vers Juliette, et que c'était un murmure d'admiration qui s'élevait à sa vue. En qualité de futur époux, il salua pour remercier.

« Tu fais de l'effet, dit-il à l'oreille de la jeune fille, qu'il trouva les yeux baissés et les joues écarlates, ce qui l'affermit d'autant plus dans son opinion.

— Mais c'est vous qu'on regarde ! lui répondit Juliette, avec un léger ton de reproche.

— Moi ?... Eh bien ! à leur aise.... Je dois être beau à voir : je suis si heureux ! »

Il faut se rappeler que notre ami, quoique assez bien au courant de la littérature dramatique contemporaine, comme tous les cochers de sa même catégorie, fréquentait peu les théâtres.

A l'entrée de l'orchestre, debout, appuyé contre une loge de pourtour, se tenait un jeune homme qui, même lorsque Léonard eut mis un terme à ses rires et à ses exclamations, ne cessa d'avoir sa lorgnette braquée vers l'endroit de la première galerie occupé par nos deux fiancés.

« Celui-là me lorgne trop longtemps, grommela Léonard ; ça me gêne et c'est malhonnête. Durant l'entr'acte j'irai lui dire un mot.

— Ne faites pas cela! lui dit Juliette. D'abord, ce n'est pas vous qu'il regarde.

— Comment! ce n'est pas moi?

— Non; j'en suis sûre.

— Qui donc, alors?

— Moi!

— Toi! Ah!... Il paraît décidément que je ne m'y connais plus. Quand on se tourne de mon côté, je crois que c'est à toi qu'on s'adresse; quand on te lorgne, je prends ça pour moi.... Excusez!... Mais, en effet, c'est bien toi qu'il couche en joue avec sa lunette.... Parbleu! c'est encore pis! Je n'attendrai pas l'entr'acte. »

Il fit un mouvement pour se lever. Les murmures recommencèrent plus bruyants dans la salle, et force lui fut de se rasseoir.

Le jeune homme avait disparu.

Le reste de la représentation se passa tranquillement pour notre ami. Les yeux tournés vers la scène, mais l'esprit ailleurs, il rentra dans son état de joie et de bien être, pensa à sa *mignote*, à son prochain mariage, ne comprit rien à la pièce et la trouva charmante, et, de retour chez lui, son bonheur se prolongea. A peine s'il eut le temps de s'apercevoir de sa solitude et de maugréer contre le palier maudit. C'était comme si Juliette ne l'avait pas quitté; il rêva d'elle toute la nuit.

Le lendemain et les jours suivants, ses camarades et ses clients le virent radieux. Il fredonnait, il causait, il interrogeait comme autrefois, dans son bon temps, alors qu'il entamait la longue histoire de ses amourettes et de ses duels durant la guerre d'Espagne. Il n'avait plus que vingt-cinq ans.

Un soir, Juliette rentra de nouveau de sa manufacture tout émotionnée, et, après quelques hésitations, elle lui déclara avoir encore été suivie par l'inconnu.

« Oh! murmura Léonard, ça finira mal. Qu'est-ce que c'est que ce particulier-là? Quelque vieux fou qui rabâche aujourd'hui les compliments qu'il adressait aux fillettes de l'Empire.

— Mais il est jeune! interrompit-elle.

— Ah! tu l'as donc regardé cette fois! et il est jeune, dis-tu!

— Vous le savez bien.

— Comment?

— Celui de l'orchestre.... il y a huit jours....

— Tu fais confusion, chère enfant. Celui-là s'est contenté de te lorgner, le soir; c'était déjà bien assez! mais celui qui t'avait suivie le matin?

— C'est le même! »

Léonard bondit comme une hyène :

« Ah! soir et matin!... Et il est jeune! Écoute, je ne suis pas méchant et je sais bien ce que c'est que la jeunesse; mais je ne lui donne plus qu'un jour de grâce. S'il te tracasse encore une fois, une seule! entends-tu? avertis-moi; je me mets en embuscade, et vrai comme Dieu est mon maître, s'il s'avise d'emboîter de nouveau le pas avec toi, fût-ce deux secondes, je le broie et le laisse sur la place. Voilà! »

Juliette ne lui en parla plus.

A quelque temps de là, Léonard alla voir sa fiancée à son atelier de peinture. Il n'avait eu que rarement l'occasion d'admirer ses ouvrages, sinon quelques objets sans importance, auxquels elle travaillait chez elle, le dimanche. Cette fois, il s'agissait de son chef-d'œuvre.

C'était une pendule en porcelaine dont elle avait fait, outre les ornements et les cartouches, chargés d'attributs de chasse, le sujet principal, représentant un sanglier forcé dans sa bauge.

Quand Léonard arriva, Juliette, triomphante, venait de recevoir les compliments du maître, ceux même de l'acheteur, qui, après avoir fourni les dessins, en avait lui-même surveillé l'exécution.

Notre ami ne s'y connaissait que médiocrement; il ne s'en alla pas moins le plus heureux des hommes, bien persuadé qu'il allait devenir l'époux d'une des premières artistes peintres en porcelaine. Il avait entendu parler de Mme Jacotot, et il se disait à lui-même, avec fierté, qu'avant peu on dirait Mme Léonard comme on disait Mme Jacotot.

« Eh bien! ton particulier ne te suit donc plus? dit-il un soir à Juliette.

— Non.... répondit-elle; il ne me suit plus. »

Le confiant Léonard ne vit pas quelle pénible contraction venait de crisper les lèvres qui avaient prononcé ces paroles.

Un mois était passé, un autre s'achevait. Léonard comptait les jours, les heures, les minutes, impatient d'arriver à la fin du trimestre. Il n'avait plus d'autre pensée que celle-là; elle lui bouillonnait dans la tête, à tous les instants, et sous toutes les formes; elle le suivait dans ses courses à travers Paris, se modifiant de rue en rue, de maison en maison, de boutique en boutique.

D'abord, il songeait au nouveau logement qu'il devait occuper; il le voulait gai, sain, agréable, donnant sur une place, afin d'avoir le plus d'air possible. Il comprenait instinctivement que la clarté, que le soleil sont nécessaires à l'amour.

S'il passait devant un orfévre, devant un marchand de nouveautés ou une marchande de modes, il avançait la tête hors de son cabriolet, pour inventorier rapidement tous les objets, toutes les richesses offertes à ses

yeux. Il lui semblait qu'il allait pouvoir tout donner à Juliette.

« Je veux qu'elle mange dans de l'argenterie! se disait-il; plus de maillechort, plus de métal d'Alger! Nous aurons deux couverts en véritable argent, ou du moins en plaqué : c'est de l'argent tout de même. Ne puis-je pas aussi lui donner un châle.... cachemire.... français, en cadeau de noces?... Ça convient aux femmes qui portent des chapeaux, et pourquoi n'en porterait-elle pas? Elle n'est point ouvrière, elle; elle est artiste, artiste bientôt célèbre, comme Mme Jacotot! »

En rentrant, il faisait part à sa fiancée de tous ses beaux projets, auxquels succédaient chaque jour des projets nouveaux plus brillants encore.

Juliette l'écoutait, en lui souriant d'un sourire doux et pensif; mais elle se taisait.

Que prouvaient ce sourire et ce silence? D'un côté, assentiment d'un cœur épris; de l'autre, pudeur de jeune fille. C'était là l'interprétation que Léonard leur donnait, et, par avance, il s'enivrait de son bonheur prochain et s'endormait au milieu de ses songes dorés.

Le réveil devait être terrible.

Un soir, que, seul dans son cabriolet, il longeait les boulevards, pensant à la publication de ses bans, à son mariage, dont déjà il avait entretenu son patron et ses camarades, l'une de ses roues donna rudement dans une excavation de la chaussée, et du heurt qui en résulta l'un des ressorts du cabriolet fut brisé.

Léonard retourna comme il put au local de son administration, tirant son cheval par la bride, et se consolant de sa mésaventure par l'espoir d'être libre de meilleure heure et de trouver Juliette encore éveillée. Mais un cabriolet dont le conducteur s'était trouvé subitement indisposé venait de rentrer. On chargea Léo-

nard de remplacer le malade; il ne fit que changer de voiture et de numéro.

Peut-être eût-il pu s'en exempter aussi, pour cause d'indisposition, car dans le choc de son cabriolet il s'était blessé à la figure; sa joue était contusionnée et saignante. Dur pour lui-même et ne sachant pas s'affranchir d'un devoir, il se contenta de s'envelopper la tête d'un mouchoir mis en mentonnière, et, sans dire mot, se rendit à son poste.

Il était en route; la nuit était venue, la pluie commençait à tomber, lorsqu'une voix lui cria :

« Cocher, êtes-vous libre? »

Il s'arrête, ouvre son cabriolet et une jeune femme, qu'un jeune homme soutenait pour l'aider à monter, escalade rapidement le marchepied et se blottit dans le coin opposé à celui qu'il occupe. Le jeune homme monte à son tour et prend place au milieu.

« Au boulevard du Temple, et vivement! » dit le jeune homme.

Léonard lâcha la bride à son cheval et se remit à la chasse de ses doux rêves.

Le couple, resté d'abord silencieux, commença bientôt à causer à voix basse, et l'attention du cocher, éveillée par ce chuchotement confus, lui fit prêter l'oreille malgré lui.

« Pourquoi pas à la *Gaîté?*... quel enfantillage! que craignez-vous? disait le jeune homme; ceux qui vous reconnaîtraient n'iraient pas le lui dire, à lui. Votre société habituelle n'est pas la sienne, comme son monde n'est pas le vôtre. D'ailleurs, j'ai loué une baignoire grillée où nul ne pourra nous voir. »

Le roulement des voitures qui croisaient la sienne empêcha Léonard d'entendre la réponse de la jeune femme dont la voix était faible et troublée.

« Si c'est à cause de cette soirée que vous avez passée là, près de lui.... soit! reprit son compagnon, je respecte vos scrupules ; mais à quoi bon vous inquiéter de l'heure? S'il rentre avant vous, il vous croira couchée, endormie, et voilà tout. Un autre théâtre vous convient-il?... Eh mon Dieu! il ne s'agit pas de la pièce! mais il faut absolument que nous puissions parler seuls, à notre aise et prendre un parti.... Cocher, vous nous arrêterez à l'*Ambigu-Comique.* »

Tandis que le jeune homme se tournait de son côté pour lui adresser cette injonction, Léonard eut le temps de l'examiner rapidement à la lueur d'un réverbère; il lui sembla que sa figure ne lui était pas inconnue tout à fait; mais il ne put se rappeler où il l'avait vu. Cependant un malaise instinctif l'oppressa et il ralentit le trot de son cheval pour mieux entendre.

« Non, répondait la jeune dame, je n'aurai jamais le courage de lui dire que je ne l'aime pas, que j'en aime un autre! »

Une sueur froide inonda le front de Léonard, un voile s'abattit sur ses yeux, ses mains se crispèrent : le cheval, mal dirigé, gagna les bas côtés du boulevard et faillit se fendre la tête contre un arbre.

« Faites donc attention, cocher! s'écria le jeune homme.

— Je fais attention! » répondit Léonard, d'une voix sourde et étouffée.

Dans la jeune dame il venait de reconnaître Juliette, sa Juliette, sa pupille, sa fiancée!

Le cabriolet d'emprunt, le changement du numéro, la figure du cocher à moitié cachée sous un mouchoir, avaient donné aux jeunes gens une fatale sécurité.

Pendant dix minutes encore, Léonard eut la force de se contenir; pendant dix minutes de torture, il put se

convaincre pleinement que le cœur de Juliette ne lui appartenait plus ; que ce mariage, qu'elle n'avait pas eu la force de rompre ouvertement, lui faisait horreur. Sa vie, son passé, son avenir, tout était brisé ; ses rêves de bonheur avaient été des rêves d'insensé ; les sourires de Juliette, écoutant les si doux projets qu'il déroulait devant elle, n'avaient été que des sourires de pitié, de mépris peut-être, des faussetés, des mensonges ! Ne venait-elle pas de le déclarer elle-même ! Elle en aimait un autre !... sans doute d'un amour violent, comme celui que Léonard ressentait pour elle ! Et cet autre, Léonard le sentait là, à son côté, pressé contre lui sur l'étroite banquette ; cet autre, il avait en ce moment un bras passé autour de la taille de la jeune fille, et sa main reposait dans la sienne, tandis qu'il lui parlait.

Si violent d'ordinaire, Léonard se sent écrasé, abattu, anéanti sous ce coup qui vient de le frapper. Il n'a même plus la force de chercher à se venger ; sa pensée est éteinte, et machinalement, comme s'il n'eût été qu'un cocher qui, pour gagner son salaire, dût exactement et fidèlement conduire les gens à l'endroit indiqué par eux, il s'arrête devant le théâtre.

Mais quand il voit le jeune homme tirer sa bourse tranquillement et s'apprêter à descendre pour entraîner Juliette après lui, oh ! alors, la pensée lui revient ; un accès de fureur le prend tout à coup, et le saisissant à la gorge :

« Misérable ! lui crie-t-il, crois-tu donc me payer assez pour que je te livre ma fille, ma maîtresse, ma femme ! pour que je l'amène, sur ton ordre, jusqu'ici ? Elle est à moi, je la garde ! »

Et, d'un bras vigoureux, le précipitant à bas, sur le pavé, Léonard referme vivement le cabriolet sur Juliette et sur lui, et part à bride abattue.

Léonard achevait de me conter cette scène comme nous arrivions au Palais de justice. Cette fois, je lui dis de venir me prendre, non le jour suivant, non chez moi, mais le soir même, à ma sortie du tribunal.



CINQUIÈME COURSE.

LE RÉVEIL. — UNE PROMENADE A BELLEVILLE. L'ÉLYSÉE. — DÉNOUMENT.

Le lendemain de cette terrible rencontre en cabriolet, quand le soleil se leva, Juliette était sur son lit, tout habillée. Ses cheveux en désordre, ses joues pâles, ses paupières rouges et gonflées, disaient quelle nuit elle avait passée.

Léonard, assis sur une chaise au pied du lit, pâle aussi, les bras croisés, la contemplait avec des yeux fixes et secs, pendant le faible espace de temps où la jeune fille, cédant à la fatigue, était plongée dans un assoupissement plein de cris et de rêves.

Cependant le calme semblait revenir sur ses traits endormis. Un sourire effleurait ses lèvres et faisait vibrer ses longs cils noirs et soyeux.

« Elle pense à lui! murmura Léonard; oh! si je le tenais, celui-là!... Mais elle a refusé.... »

Dans ce moment, Juliette ouvrit les yeux, les pro-

mena d'abord autour d'elle, puis les arrêta un instant sur son sinistre compagnon. Alors, se couvrant la figure de ses mains, elle retomba sur son oreiller, et ses sanglots étouffés, ses larmes qui se faisaient jour à travers ses doigts, révélèrent assez que la pensée et la mémoire lui étaient revenues

Léonard se détourna lentement; mais sur ses traits, dans ses mouvements, rien ne trahit en lui la moindre émotion de pitié; et, sans sa pâleur et l'effrayante fixité de son regard, on l'eût cru atteint subitement d'une complète insensibilité.

« Maintenant, veux-tu me dire son nom? » demanda-t-il à la jeune fille.

Elle ferma les yeux et crut avoir répondu négativement.

« Tu t'obstines à me le taire, Juliette; mais je le connaîtrai.

— A quoi peut vous servir son nom, quand vous savez tout.

— Tu mens! reprit Léonard, en se tournant vers elle, le visage enflammé : je ne sais pas tout, mais je veux tout savoir! Et, soulevant la main que Juliette tenait étendue hors du lit, enlaçant ses doigts dans les siens avec une sorte de frénésie, prenant un point d'appui sur la couchette où leurs deux coudes se trouvaient rapprochés : Oui.... c'est ça.... je veux tout savoir; conte-moi vos amours, lui dit-il avec une expression de gaieté sauvage; ça me réjouira. »

Juliette tressaillit, et attachant sur lui un regard plein de douceur :

« Mon Dieu! mon ami, que vous devez souffrir!

— Pourquoi?

— Vous êtes devenu cruel!

— Et toi, tu ne l'as pas été cruelle, à ce qu'il pa-

raît.... C'est un joli mot que je fais là. Tu vois bien que je suis gai.... Allons, allons, conte-moi ça.... nous allons rire.

— Eh bien! oui, je vais tout vous dire, Léonard, afin que vous ne puissiez pas croire que ce jeune homme je l'ai aimé seulement pour l'avoir rencontré dans la rue, ce qui serait affreux. Vous verrez alors qu'il n'y a pas de ma faute.

— Il y a de la mienne, n'est-ce pas ! interrompit Léonard.

— Peut-être, dit Juliette en relevant la tête. La première fois qu'il m'a suivie, je vous ai averti ; vous vous le rappelez.... J'étais toute troublée, et ce jour-là vous n'avez eu pour mon effroi et pour son audace que des paroles de raillerie. D'après cela, n'étais-je pas en droit de penser que son action n'avait rien de bien blâmable et que j'avais eu tort de m'alarmer si mal à propos? Chaque jour il recommença sa poursuite, et je gardai le silence avec vous, dans la crainte de paraître à vos yeux une fille sans courage. Cependant, outrée de la persistance qu'il y mettait, je vous prévins de nouveau. Cette fois, de votre part ce ne fut plus de la raillerie, mais de l'emportement, de la fureur. Cette fois, vous vouliez vous mettre en embuscade pour l'assaillir, le tuer peut-être.

— Oh ! que j'aurais bien fait, dit Léonard. — Continue.

— Je dus donc me taire encore. Vous le dénoncer de nouveau, c'était risquer de vous faire commettre une mauvaise action, attirer sur vous un grand malheur sans doute, et je vous aimais tant !

— Elle m'aimait tant !... elle ose !... — Allons, allons, je vois que tu es gaie aussi ; ça me fait plaisir. Va toujours. »

Juliette perdit tout à coup l'animation qui l'avait soutenue dans son récit ; elle retira brusquement sa main, que Léonard tenait encore, et sembla chercher vainement dans sa tête à relier le fil de ses idées, rompu par les railleuses et farouches interruptions de celui-ci.

« Ah! oui.... c'est cela.... reprit-elle ensuite ; — un jour, à la manufacture.... Mais, s'arrêtant brusquement : — Non, s'écria-t-elle, je ne dois pas achever.... je ne le puis pas ! »

Un long silence s'ensuivit entre les deux personnages de cette scène.

Ce que Juliette refusait de dire, c'est que l'inconnu avait trouvé moyen de s'introduire dans l'atelier, sous le double titre de peintre et d'acheteur. C'était lui qui avait commandé cette pendule de porcelaine dont il avait si bien et si longtemps surveillé l'exécution. Rassurée par son air de respect et de retenue, flattée par lui dans sa vanité de femme et d'artiste, lui devant à lui cette faveur qu'elle convoitait depuis si longtemps de s'essayer enfin dans un ouvrage d'importance, elle avait bientôt senti succéder à ses sentiments de reconnaissance envers ce nouveau bienfaiteur, d'autres sentiments plus puissants et plus doux ; car il était jeune, il était beau.

Faire cette confidence à Léonard, n'eût-ce pas été le mettre volontairement sur la piste de celui qu'il avait tant raison de détester aujourd'hui ? Pour combattre cette hydre d'amour qui naissait en elle, Juliette en avait appelé de son cœur à son cœur ; elle avait opposé le souvenir de Léonard au souvenir du nouvel aimé ; mais la comparaison qui s'établit alors forcément entre l'âge, les habitudes, le langage de ces deux soupirants, n'avait pas toujours été à l'avantage du premier.

Et voilà encore ce qu'elle ne pouvait pas dire à Léonard.

Aussi se taisait-elle, et, la tête renversée, le visage à moitié couvert par son bras replié, elle pleurait de nouveau, et à la fois sur son ami, sur son amant et sur elle-même, car elle se trouvait bien coupable et elle était bien malheureuse.

De son côté Léonard avait senti redoubler ses angoisses, déjà si violentes. Donnant une fausse interprétation aux paroles de Juliette, il y avait cherché, il y avait trouvé le complet aveu de son déshonneur.

« Elle ne doit point achever !... Elle ne le peut pas!... Oui, je comprends. Ainsi, se disait-il, cette vie que je lui ai conservée, cet amour qui m'était dû, tout ce qu'avec des transports d'admiration j'ai vu se développer en elle, tout ce qu'en elle j'ai respecté, tout m'a donc été surpris, volé ! tout est devenu la proie de cet autre! » Il se leva.

« Pour la dernière fois, veux-tu me dire son nom, sa demeure! »

Juliette ne répondit pas.

« Car tu dois la connaître, sa demeure. Tu as été chez lui, sans doute?

— Oh! Léonard! fit-elle avec un accent de profonde humiliation.

— Tu allais bien au spectacle seule avec lui ?

— C'était la première fois!

— Il n'y a pas une coquine qui ne se serve de cette excuse! murmura-t-il les dents serrées, les poings crispés : — C'est toujours la première fois!... — Je veux le connaître, te dis-je ! »

Même silence, même immobilité de la part de Juliette.

« Mais j'y pense! reprit Léonard, il ne peut tarder à

rôder par ici, ou du côté de la manufacture.... Je sais son visage, à présent.... »

Il fit un mouvement vers la porte; puis, s'arrêtant brusquement :

« Au fait, je suis bien bête! que je le rencontre, que je l'assomme comme un chien qu'il est, il en peut revenir, et ils me mettront en prison ; que je me batte avec lui, il peut me tuer, et alors.... »

Il n'acheva pas sa phrase, regarda Juliette avec son même regard fixe et terrible, et une voix impitoyable s'éleva dans son cœur qui lui cria : C'est elle qui doit mourir!

« Allons, lève-toi! lui dit-il, nous allons sortir; on étouffe ici.

— Où donc voulez-vous aller? demanda Juliette.

— Eh bien! nous promener, donc! Je ne crois pas que toi ni moi nous soyons bien en train de travailler aujourd'hui. Ne peux-tu plus m'accompagner à présent?»

Juliette descendit de son lit, rajusta ses cheveux, se composa rapidement une toilette à peu près convenable; puis, comme par une réflexion subite, elle alla prendre la cage où se tenait une fauvette à tête noire, élevée par elle, toute petite, et avec de grands soins. Ensuite elle souleva le châssis de sa croisée à coulisse, plaça l'oiseau devant la fenêtre et, par un mouvement que Léonard ne put voir, elle laissa ouverte la porte de la cage.

La matinée avait été triste et sombre, mais en ce moment le soleil se dégageait des nuages qui l'avaient obscurci. A la fraîcheur de l'air, au rayon lumineux qui pénétrait dans sa chambre, l'oiseau se mit à chanter, sans songer encore à devenir libre. En entendant ces accords si purs et si mélodieux, à la vue de ce soleil qui semblait tout revivifier, Juliette poussa un sou-

pir étouffé et une dernière larme vint humecter sa paupière sèche et brûlante.

« Je suis prête, dit-elle alors en se tournant vers Léonard, qui durant toutes ces dispositions, avait donné quelques marques d'impatience. Et quand il eut tiré les verrous et fait jouer le double tour de la porte, — car pendant toute cette nuit, il s'était tenu barricadé près d'elle. — Oh ! pardon ! reprit-elle.... j'oubliais ma prière ; ma prière du matin.

— Dis-la, répondit Léonard ; oui, prie Dieu.... pour toi.... et pour moi. »

Celui qui eût pu en ce moment pénétrer, sans être vu, dans cette fraîche mansarde, éclairée d'un reflet si doux du ciel, contemplant cette belle jeune fille gracieusement agenouillée devant son lit, écoutant le murmure de sa prière qui se mêlait au chant de l'oiseau, se trompant au regard maintenant détendu que Léonard jetait sur elle à la dérobée, celui-là aurait pu croire assister à une scène naïve et avoir sous les yeux le tableau du bonheur. Cette mansarde ne renfermait-elle pas les seuls biens réels de ce monde, les seuls qu'on ne puisse acheter, les seuls qui viennent de Dieu et qui retournent à lui, la mélodie, un rayon de soleil, la beauté, la croyance, la jeunesse, l'amour ! Mais s'il avait plongé plus avant dans les entrailles de ces gens heureux, il y eût vu deux cœurs qui se débattaient saignants sous une pensée de mort.

Ils sortirent de la mansarde et Léonard offrit son bras à Juliette.

En tournant la rue de la Sourdière, il appela un fiacre qui se tenait sur la place du Marché-Saint-Honoré.

« Tiens, c'est toi ! dit, en le reconnaissant, le cocher du fiacre, qui avait été autrefois cocher de cabriolet ; tu n'es donc plus chez ton Anglais?

— Que ne l'ai-je suivi au bout du monde! » pensa Léonard.

Et le cocher, apercevant alors au bras de son ancien camarade une jeune et jolie fille, cligna de l'œil, fit un geste d'intelligence, et s'approchant de l'oreille de Léonard!

« Fichtre! dit-il, c'est de la verte primeur! poulette de bourriche! »

Léonard le repoussa rudement.

« Compris? dit l'autre, en reprenant son équilibre. *Motus!* Où allons-nous, bourgeois?

— Barrière de Belleville.

— Bon! compris!.... la journée sera belle; vous faites bien d'en profiter. Il n'y a plus de fleurs aux lilas, par exemple; mais les feuilles y sont encore.

— Dépêchons! dit Léonard d'un ton de menace.

— Ah! ah! reprit le cocher entre ses dents, toujours caressant, le ci-devant *Belhomme!* Et, refermant la portière sur le couple qu'il croyait en fête : — Bien du plaisir, mes enfants, dit-il.

— C'est donc à Belleville que nous allons? demanda Juliette.

— Pourquoi pas! » répondit Léonard.

Puis tous deux gardèrent le silence jusqu'à la barrière.

Arrivés là, et après avoir essuyé de nouveau quelques quolibets du cocher, qui leur proposa de les conduire jusqu'à *l'Ile-d'Amour*, ils se mirent en route, à pied, toujours silencieux, longeant la chaussée de la Courtille et cette longue rue qui traverse l'immense village.

Une autre connaissance de Léonard se croisa avec eux. C'était Jolivet, son vieil ami Jolivet, qui rentrait à Paris, seul dans son cabriolet.

« Eh bien! dit-il à Léonard, je te croyais malade de

ta secousse d'hier ! Ça va bien?... tant mieux. » Après avoir salué Juliette d'un air grave et respectueux, se penchant à l'oreille de son ami : « C'est là elle? reprit-il dans son jargon de cocher. Je t'en fais mon compliment. A quand le mariage?

— Bientôt ; dit Léonard.

— Alors, à revoir bientôt, mam'zelle ; car je dois être pour quelque chose dans la noce. Léonard m'en a dit deux mots. Faut pas rougir pour ça. Vous aurez là un crâne mari et qui vous aime joliment, allez !

— Adieu ; » interrompit brusquement Léonard.

Il voulait presser le pas, mais Juliette, vivement impressionnée des dernières paroles de Jolivet, pouvait à peine se soutenir.

Celui-ci se retourna vers eux, en passant la tête hors de son cabriolet, et leur cria :

« Ne vous aventurez pas trop. V'là le temps qui se gâte. Voulez-vous que je vous ramène à Paris? »

Juliette regarda Léonard, Léonard continua de marcher.

La prédiction de Jolivet ne tarda pas à se réaliser. Le soleil, tout à l'heure vainqueur des nuages, était vaincu par eux à son tour. Ils avançaient en foule du sud. Le jour s'assombrissait ; l'air devenait étouffant.

Les deux taciturnes promeneurs n'étaient pas à l'extrémité de la grande rue de Belleville, que de larges gouttes d'eau, commençant à tomber, annoncèrent l'orage. Ils tournèrent à droite et prirent par le parc Saint-Fargeau, dont le sol presque nu et les habitations rares et disséminées ne pouvaient guère leur offrir d'abri.

« Marcherons-nous encore longtemps? demanda Juliette.

— Non ; répondit son compagnon.

— C'est que je suis bien fatiguée. »

Il ralentit sa marche, mais sans l'interrompre.

En passant devant le cimetière de la commune, situé dans le parc, Léonard ressentit comme une commotion électrique. Juliette fit le signe de la croix.

Enfin, au bout de cette lande sablonneuse, ancienne propriété des comtes de Saint-Fargeau, ils arrivèrent à des massifs de bois jetés sur la droite, en avant de ceux de Romainville, et se reliant de l'autre côté aux campagnes de Charonne.

Cette partie, isolée, entourée de haies et de fossés, avait toujours été peu fréquentée par les habitants de Paris. Dans ce moment, la pluie qui tombait avec force la rendait plus que jamais déserte. On la nommait l'Élysée.

Il était dit qu'il y aurait dans la vie de Léonard une journée où l'énergie naturelle de son caractère, s'unissant à la violence de sa passion, ferait de lui un homme féroce.

Sans pitié pour la fatigue de Juliette, sans pitié pour son âge, qui emportait avec lui l'excuse de sa faute, malgré l'averse qui tombait alors par torrents, il la contraignit de franchir avec lui un fossé boueux et de pénétrer dans cet Élysée à travers les déchirures de la haie.

Alors il lui reprit le bras, et, toujours silencieux, ils poursuivirent leur marche à travers des sentiers humides et glissants, entendant bruire sur leur tête les arbres qui, loin de les garantir de la pluie, déversaient sur eux toute l'eau qu'ils avaient amassée.

De temps en temps, Léonard regardait autour de lui :

« Je ne le vois pas, murmurait-il ; l'ont-ils abattu? le vent l'a-t-il renversé? Au bout de huit ans, on peut bien se désorienter. »

Puis, poussant une sourde exclamation, il se dirigea droit vers un arbre distancé des autres, implanté sur un léger monticule, et dont l'écorce portait un nom profondément gravé en intaille.

Il s'arrêta :

« C'est ici ! » dit-il.

Juliette sembla respirer. Elle s'assit au pied de l'arbre, épuisée de fatigue, engourdie, presque inerte. Ses vêtements ruisselaient, ses cheveux, collés à ses tempes, lui donnaient un air maladif, amaigri, qui faisait ressortir plus grands encore ses yeux noirs, animés seulement d'un éclat fiévreux.

Son cœur aurait dû battre sous une violente émotion de terreur ; mais sa pensée, durant cette longue route, s'était si bien usée en se fixant tour à tour sur Léonard, sur l'*autre*, sur elle-même, que maintenant son esprit errait ailleurs, au hasard, et dans la situation terrible où elle se trouvait, la pauvre enfant songeait surtout à son oiseau inexpérimenté, sans abri maintenant, et que l'orage allait noyer peut-être.

« Sais-tu, Juliette, lui dit alors Léonard, pourquoi je t'ai amenée ici, dans ce lieu?

— Oui, répondit-elle ; pour me tuer ! »

Léonard recula de saisissement.

« Tu le savais !...

— Vous m'avez trop aimée, Léonard, pour me pardonner !

— Tu le savais ! répéta-t-il, et tu es venue !

— Je vous ai suivi.... Que m'importe ! je suis si malheureuse !... Est-ce que je tiens à la vie ? »

Il la contempla un instant dans cette position qu'elle avait prise au pied de l'arbre, les coudes sur ses genoux, les mains dans ses cheveux, frissonnante de froid et de fièvre. En la voyant si souffrante, si abattue, si

résignée, un éclair de pitié se fit jour dans son cœur, mais il s'éteignit bientôt au souvenir de l'*autre*.

« Écoute, reprit-il, tu as compris toi-même qu'après ce qui s'est passé je ne puis te laisser vivre; ce serait consentir à ma honte, à ton déshonneur; car cet homme, il ne t'épousera pas. Il est riche sans doute, fier, vaniteux; crois-tu donc qu'il ira prendre pour femme la bâtarde de la Catalane, la pupille d'un cocher! Non, non, tu ne le crois pas! A-t-il parlé de mariage seulement? »

Juliette fit un signe négatif.

« Tu le vois bien! Il t'en aurait parlé qu'il aurait menti! Ces gens-là nous enlèvent nos enfants, nos fiancées, mais c'est pour en faire leurs maîtresses! Que deviendrais-tu maintenant? Tu ne peux plus rester avec moi; tu irais donc vivre avec lui, dans l'infamie, dans la fange! jusqu'à ce qu'un beau jour, comme ta pauvre mère, un enfant dans les bras, tu prennes le chemin de la rivière! Non! il vaut mieux en finir tout de suite! Mais, Juliette, c'est pour une autre raison aussi que je t'ai fait venir dans cet endroit, car partout ailleurs, je pouvais.... »

Il essuya de son front les gouttes de sueur mêlées à celles de la pluie, puis il reprit: « Regarde cet arbre. »

Juliette détourna lentement la tête et vit son nom inscrit sur l'écorce. « C'est mon épitaphe! » dit-elle en fermant les yeux.

« C'était ma devise de bonheur autrefois! murmura Léonard. Un jour.... il y a longtemps de cela.... tu étais un enfant alors.... nous sommes venus ici tous les trois, avec ma mère; moi, qui ne savais jamais que penser à toi, avec la pointe de ce couteau, j'ai gravé ton nom. »

En parlant, il avait tiré de sa poche un long couteau. Il en fit jouer la lame à ressort.

A ce bruit, Juliette tressaillit.

« Je ne sais pourquoi, aujourd'hui, poursuivit-il, j'ai voulu revoir cet arbre, ce nom ! »

La voix de Léonard prit tout à coup une accentuation plus forte, plus saccadée.

« Il me semblait qu'ici j'aurais plus de force!.... oui.... plus de force.... plus de raisons de te haïr.... en songeant depuis combien de temps je t'aime.... en songeant que cet amour, ce dévouement qui t'ont entourée pendant toute ta vie, tu les as sacrifiés en un jour, en un instant, non à un homme, mais à un lorgnon, à une barbe en pointe, à une paire de gants jaunes!... Oh! non! non! ce n'est pas un homme celui qui dès hier au soir n'a pas osé venir te disputer à moi, t'arracher de mes serres ! Il a pensé, le misérable, le lâche, que de ton propre élan, tu saurais bien retourner vers lui ! Mais tu n'y retourneras pas! il ne te reverra plus; non, il ne te reverra plus ! Tu as dit vrai, Juliette, voici ton épitaphe, car tu vas mourir.... Oui.... je le jure, et moi je ne sais pas trahir mon serment ! »

Je tenais donc le couteau, me dit Léonard, en poursuivant son récit, je le brandissais, et pour mieux me monter, m'exciter, pour me soûler de toutes mes douleurs et de toutes mes colères, je continuai à apostropher Juliette, qui, la tête baissée, ne faisait pas un mouvement. Je la saisis par le bras et j'allais frapper.... foi d'homme.... ou plutôt foi de bête féroce que j'étais en ce moment, car il me montait au cerveau des vertiges de sang; oui, j'allais frapper.... le couteau était levé, quand j'entendis, non loin de nous, un bruit de feuillage et des pas....

C'était un particulier qui sans doute s'était abrité tant

bien que mal pendant l'averse, et qui, la pluie cessant de tomber, reprenait sa route.... Il se dirigeait vers nous. Je m'arrêtai.... Je cachai le couteau sous ma redingote. Juliette releva la tête. Elle pouvait chercher à m'échapper, appeler l'individu à son secours; elle n'en fit rien. Le particulier passa, nous regarda à peine du coin de l'œil et se mit à chanter :

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
Tranquille,
A Romainville;
Ce bois charmant, etc.

Vous savez la chanson. Quand il se fut éloigné.... je ne sais.... mais il n'est pas facile de se remettre à semblable besogne.... Je n'osais plus regarder Juliette.... Le tremblement me prenait. Pour me remonter de nouveau, je me mis à songer à l'*autre*, à me dire que c'était lui qui était là, que c'était lui qui allait mourir, que c'était lui que j'allais frapper. Ça me réussit assez bien; mais au premier mouvement que je fis, Juliette se suspendit à mon bras, en criant :

« Au nom de notre mère !... pas encore !... pas encore ! »

Vous comprenez, entendant le son de sa voix, je vis bien que ce n'était plus l'*autre*.

« Qu'y a-t-il, lui dis-je, le courage te manque donc à ton tour? »

Je lâchai cette parole-là sans y penser.

« Non, me répondit-elle. J'ai mérité la mort, je le sais; je ne veux pas m'y soustraire. Je vous ai trahi, trompé, vous, mon ami, mon père, mon bienfaiteur!... Mais au nom de toute cette tendresse que vous avez eue pour moi, je vous demande grâce encore pour un

jour, un jour seulement. Demain, je serai prête, comme je l'étais aujourd'hui. »

Dans la situation de cœur où je me trouvais alors, cet arrangement m'allait.

« D'ici là, lui dis-je, tu n'essayeras pas de me fuir?

— Vous ne me quitterez pas, me répondit-elle ; vous m'enfermerez, vous me garderez. Je ne vous demande comme faveur qu'une heure de solitude, où je puisse prier Dieu à mon aise. »

Nous rentrâmes donc à la maison. Quelle soirée, quel tête-à-tête ç'a été pour nous! La nuit venue, pour qu'elle pût dormir plus à l'aise, car elle devait en avoir besoin, je me retirai dans ma chambre, après l'avoir mise sous le double tour; mais je gardai ma porte ouverte, afin de veiller sur elle. Il était une heure du matin quand j'aperçus un reflet de lumière à travers le trou de sa serrure; et je l'avais laissée dans l'obscurité!

« Il se passe quelque chose, » me dis-je ; et, les pieds déchaussés, traversant le palier maudit à pas étouffés, car c'est ce chien de palier, monsieur, qui est cause de tout! s'il n'avait pas été là, entre nous deux, si je n'avais pas eu cette malheureuse idée de séparation, Juliette n'aurait point pensé à un autre, bien sûr! Si près de moi, elle n'aurait pas pu m'oublier!

Enfin, je m'approchai donc tout doucement de sa porte; je regardai à travers la serrure et je la vis qui écrivait une longue lettre, et elle pleurait en l'écrivant.

Bon! fis-je : c'est à lui sans doute qu'elle écrit. Tant mieux! La lettre aura nécessairement une adresse; ne disons rien ; demain j'en saurai plus long qu'aujourd'hui. Je rentrai dans ma chambre, et malgré moi, le sommeil me prit. Il était jour quand je me réveillai. Vous sentez bien que je n'avais pas tout à fait les

mêmes idées que la veille. Il faudrait avoir le cœur dur, sec et noir comme une vieille pipe pour vivre en bon camarade plus de vingt-quatre heures avec des idées pareilles. Mais ma haine tenait toujours pour l'*autre !* C'est à lui que j'en revenais.

Quand j'entrai dans la chambre de Juliette, je la trouvai prête ; elle m'attendait.

« Avant tout, lui dis-je, je veux savoir à qui tu as écrit cette nuit? » Elle devint toute tremblante. Voyez, et elle n'avait pas tremblé à l'*Élysée!*

« Laissez-moi mon secret, s'écria-t-elle ; je consens maintenant à vous suivre quand vous voudrez, à mourir où vous voudrez?... Que demandez-vous de plus!

— Je demande la lettre ! Et ma fureur me reprenait, j'écumais, je grinçais des dents. Pour la trouver cette lettre, je bouleversai ses meubles, ses chiffons, jusqu'à ses cartons de dessin, et ne la trouvant pas, je m'imaginai tout à coup qu'elle devait l'avoir dans une de ses poches. Alors je marchai vers elle. Épouvantée de mon regard, de mon attitude, elle se réfugia dans un coin ; la saisissant brutalement par les deux bras, je les lui pliai derrière le dos. Tandis que je la maintenais d'une main, de l'autre je la fouillai, et je trouvai un petit papier sur lequel elle avait écrit ces mots.

N'inquiétez personne à cause de moi; c'est moi qui me suis tuée.

Hein? monsieur, quelle femme j'ai perdue là ! me dit Léonard, dont l'œil s'humecta à ce souvenir.

Il resta un moment pensif, puis il reprit :

Quand elle vit son intention découverte, elle ne craignit plus de me faire connaître le reste. Cette lettre que j'avais tant cherchée, elle était sous son oreiller ; cette lettre, c'était à moi qu'elle était adressée, monsieur.

« Ne la décachetez pas maintenant, me dit Juliette

avec sa voix d'ange. Il faut qu'on la trouve ici, intacte. Pour détourner les soupçons, je vous y fais mes adieux et je vous y instruis de ma résolution d'en finir avec la vie.

— Comprenez-vous, monsieur !

« Voilà pourquoi je n'ai pas voulu mourir hier, qu'elle ajouta ; hier, tout se réunissait pour compromettre votre sûreté ; ce fiacre qui nous avait conduits jusqu'à la barrière et qui vous connaissait ; votre ami Jolivet qui nous avait rencontrés à Belleville ; cet homme qui avait passé près de nous dans le bois, tout pouvait devenir pour vous un danger, une dénonciation. Par bonheur j'y ai pensé à temps. Aujourd'hui prenons mieux nos précautions. Maintenant, mon ami, je suis prête à vous suivre. »

Tandis qu'elle me parlait ainsi, monsieur, j'étais resté la bouche béante, l'air stupide, comme une oie qui regarde tomber la pluie. Elle vit bien ce qui se passait en moi, aussi elle ne craignit pas de me prendre la main et de la baiser, et moi je me mis à fondre en larmes comme un enfant. Ça me soulagea. Je beuglais encore, lorsqu'on frappa à la porte. C'était un jeune garçon en livrée, le groom du lorgnon. Ça aurait été le lorgnon lui-même, je ne lui aurais rien fait, soyez tranquille. Je n'étais plus en train de ce côté-là. Ce petit bout de livrée avait été à la manufacture, où il n'avait pas trouvé Juliette, et, bêtement, il venait s'acquitter de la commission devant moi. Ensuite, vous me direz qu'il ne savait pas.... Il commença par annoncer à Juliette que son maître avait été malade d'une chute.... Je le crois bien, j'y avais aidé.

Je ne lui en laissai pas dire plus.

« Comment s'appelle ton maître? que je m'écriai d'une voix qui le fit sauter en l'air.

— Alfred Delporte, répondit le groom.

— Delporte ! Est-ce qu'il est de la famille de M. Duri-Delporte ?

— C'est son fils.

— Dieu du ciel ! Et où demeure-t-il ?

— Le père ?

— Eh non ! imbécile ! le fils. »

Et je m'étais élancé comme un fou à travers l'escalier, emportant cette réponse : « Quai Malaquai, 15. »

Que vous dirai-je, monsieur ; je vis le jeune homme, je vis le père ; je rappelai à celui-ci qu'autrefois je lui avais peut-être sauvé l'honneur, en lui rapportant trente-cinq billets de mille francs. Mais vous connaissez l'histoire ; je racontai franchement à celui-là tout ce que Juliette avait bravé pour ne pas l'exposer à ma fureur. Le jeune homme avait hérité d'un vieil oncle avare ; il était riche, il ne se souciait pas de se marier trop vite. Cependant, il se décida le premier, et à la fin des fins, à force de si, de mais, de menaces, de caresses, en répétant au fils que j'avais failli tuer Juliette à cause de lui, en répétant au père que je tuerais son fils si Juliette ne devenait pas sa bru, je réussis, non sans peine, à voir enfin conclure ce mariage.... qui fera le désespoir de toute ma vie !

Son récit achevé, Léonard se rencogna dans son cabriolet et reprit son air boudeur et taciturne.

Seulement, quand il m'eut déposé chez moi :

« Mon bourgeois, me dit-il, vous êtes pour le moment *jury*, n'est-ce pas ? Eh bien, si vous avez à décider du sort de quelque pauvre diable devenu criminel par trop d'amour, souvenez-vous de Léonard le cocher. »

HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE DE BERCHTOLSGADEN

EN AUTRICHE

ET DE L'ALBINOS QUI Y FUT PRÉSENTÉ
PAR UN CÉLÈBRE VOYAGEUR

HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE DE BERCHTOLSGADEN

EN AUTRICHE

ET DE L'ALBINOS QUI Y FUT PRÉSENTÉ
PAR UN CÉLÈBRE VOYAGEUR.

Tous les soirs, dans une hôtellerie placée sous la protection de saint Paphnuce, se rassemblaient les plus notables habitants de la petite ville de Berchtolsgaden, en Autriche. Depuis longtemps ils se contentaient d'y fumer et d'y boire, lorsque les idées du siècle étant, on ne sait comment, parvenues jusqu'à eux, malgré les douaniers du Rhin, et les commissions et sous-commissions de Vienne, ils se mirent un beau jour en tête de donner à la société un but à la fois artistique et philanthropique.

L'hôtellerie de Saint-Paphnuce comptait quelques virtuoses, qui parfois, dans les jours fériés, sur le violon ou sur la petite flûte, accompagnaient, tant bien que mal, en qualité d'orchestre, les danses de leurs filles

et de leurs voisines. Il ne manquait pas non plus parmi ses habitués de ces voix fortes et puissantes, capables de faire tour à tour, dans un *confiteor* et dans un air à boire, trembler les vitraux d'une église ou ceux d'un cabaret. On résolut de former une société chantante.

En moins de trois mois, l'heureuse cité vit éclore dans ses murs plus de chansons qu'il ne s'y en fabriquait autrefois en trois siècles! Ce beau feu se calma bientôt; les idées s'épuisaient; des critiques malveillants troublaient le triomphe de nos poëtes improvisés. Les musiciens à leur tour entrèrent en lice, et, pour soutenir les essais lyriques de leurs confrères, résolurent de les étayer d'airs de leur composition.

L'hôte, l'hôtesse et les servantes de Saint-Paphnuce se pâmèrent d'aise à l'audition des nouveaux chefs-d'œuvre. L'émulation s'en ressentit, on s'évertua; enfin, dans un mouvement d'enthousiasme, il fut décidé que, pour inoculer à tous les habitants de la ville le goût des beaux-arts, chaque année une séance publique serait tenue, et qu'un concert y serait exécuté à grand orchestre. Le concert eut lieu; mais le charivari fut tel, qu'au milieu même de l'exécution les instruments s'arrêtèrent tout à coup. On se regarda stupéfait, on hésita, puis, chansonniers, musiciens et spectateurs, s'unirent en chorus dans un éclat de rire bruyant et universel, qui termina la séance.

Un coup terrible venait d'être porté à la société lyrique; le découragement était grand : cependant, pour des gens longtemps bercés de si hautes espérances, il semblait cruel et humiliant de n'être rien. Après de longues délibérations, ils se décidèrent à ne former tout simplement qu'une société savante.

L'idée était bonne, le projet était sage. On peut être savant de tant de façons et sur tant de matières diffé-

rentes; il est si commode et si facile d'en savoir beaucoup sur de petites choses, d'explorer doucement les traditions, les antiquités de sa bourgade, la pousse de ses bois, la culture de ses champs; et tout cela est science, science humanitaire et utilitaire.

La nouvelle société couvait d'autres vues. Ses membres n'ont d'abord songé qu'à se rehausser à leurs propres yeux, puis ensuite aux yeux de leurs parents, amis et voisins; maintenant ils visent plus haut. Il est temps que la ville de Berchtolsgaden se fasse connaître à l'Europe autrement que par ses jouets d'enfants, dont l'honneur de la fabrique ne rejaillissait même encore que sur Nuremberg et Augsbourg! On médite de beaux règlements, on cherche un local convenable, on prend un titre fastueux, après quoi on nomme des membres correspondants dans toutes les capitales du monde! Pas un nom illustre ne fut oublié! Cuvier, La Place, Alexandre de Humboldt, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., etc., furent élus associés libres de l'académie de Berchtolsgaden! Par trop de précipitation, et faute d'annuaires nécrologiques, d'honnêtes grands hommes, morts depuis longues années, n'y purent ainsi échapper! Ils furent inscrits parmi les non-résidents, et notés d'impolitesse pour n'avoir pas accusé réception du diplôme.

Certains d'avoir fait parler d'eux à Paris, à Londres, à Mexico, nos savants pensaient que leur ville allait enfin sortir de son obscurité, et deviendrait avec le temps l'Athènes, le Bénarès de l'Allemagne!

Ils se maintinrent à l'hôtellerie de Saint-Paphnuce pour ne pas renoncer entièrement à leurs habitudes; il est si doux de fumer sa pipe et de boire la bière et le faro entre deux graves dissertations! Mais ils choisirent la salle la plus vaste et la firent arranger de la façon la mieux entendue.

Un fauteuil de cuir de Bohême, à clous dorés, pour le président; des banquettes à dossiers, devant lesquelles chaque membre avait son verre et sa topette; une petite armoire treillagée où chacun mettait sa pipe sous un numéro, rien n'y manqua. Je dois ajouter qu'un crocodile empaillé, de moyenne grandeur, qui par malheur laissait échapper de sa queue tronquée et de ses flancs décousus quelques houppes de paille et de filasse, fut suspendu à la poutre du plafond, comme pour annoncer qu'on s'occuperait d'histoire naturelle! Quelques fioles rangées sur la haute cheminée, et deux cornues posées aux extrémités, ne laissèrent pas aussi que de donner au local l'apparence d'un cabinet de chimie.

Un corps de bibliothèque avait même été construit dans l'emplacement d'une fausse porte; quelques brochures y obliquaient déjà sur les rayons, et chaque membre avait été invité à l'enrichir des ouvrages de science qu'il pouvait posséder par hasard; mais, comme les fumeurs ne se faisaient aucun scrupule d'en extraire d'abord les couvertures et les titres, ensuite des têtes de chapitres, pour allumer leur pipe, on ne répondit que lentement à l'appel.

Cependant, tout pouvait marcher ainsi, et pour que la ville de Berchtolsgaden pût, aussi bien qu'une autre, se glorifier de posséder dans son sein une société savante, il ne manquait plus que.... des savants. Mais on discutait encore sur le règlement, ce qui dura tout l'hiver, et donna le temps aux plus zélés de repasser un peu leur latin et de se préparer à soutenir brillamment devant leurs confrères quelque thèse inattendue.

Puisque j'ai entrepris de faire connaître au monde les travaux de l'académie de Berchtolsgaden, j'indiquerai ici succinctement vers quels objets se tournèrent leurs premières investigations. Un bouquiniste ambu-

lant, qui traversait la ville un beau matin, avait été aperçu par quelques-uns de nos académiciens. En ouvrages d'érudition, il ne possédait que certains voyages entrepris vers la seconde moitié du dernier siècle : c'était déjà une bonne fortune. Quelques volumes dépareillés des *Pères de l'Église* complétèrent la collection, source précieuse dans laquelle nos savants allaient puiser leurs sujets d'argumentation.

Grâce au bouquiniste, dès les premières séances, les membres de l'académie de Berchtolsgaden enchérirent l'un sur l'autre à qui révèlerait à ses confrères le plus de choses merveilleuses touchant les usages et les mœurs des contrées lointaines; puis on s'occupa des différentes formes physiques qui touchent de près à la race humaine ; puis encore on résolut de composer une espèce de monographie de l'homme, en ayant soin de se défendre de toute erreur, de toute exagération ; et, grâce à cette sublime résolution, en moins d'une année on parvint à prouver complétement :

L'existence des géants que le commodore Byron a vus sur les côtes magellaniques ;

Celle des pygmées de la Nubie;

Celle des hermaphrodites de la Floride et du Mogolistan ;

Celle des hommes des bois, ou orangs-outangs, doués de la parole. La chose paraissait d'abord incroyable ; mais on sut qu'autrefois les habitants d'Apollonie en avaient présenté un pareil à Sylla. Le fait fut vérifié et admis.

Après l'homme des bois, l'homme marin eut son tour. Les *Transactions philosophiques* et le *Journal des Savants* de 1776 en parlent longuement. Un procès-verbal fait à la Martinique avait constaté l'apparition d'un de ces êtres singuliers dans les parages de l'île du Diamant.

Les attestations, les affirmations, les preuves par témoignage n'y avaient pas plus manqué que pour les miracles du bienheureux Pâris. Son existence fut donc reconnue sans difficulté.

A l'homme marin succéda la femme marine, présentant tous les attributs de son sexe, jusqu'à la moitié du corps, qui se termine en queue de poisson. C'est le *pecemuger* des Espagnols. Tant d'estimables voyageurs l'ont vue, qu'il n'y avait que des esprits endurcis dans le doute qui pussent en nier la réalité. Bien plus, une femme marine vivante avait été exposée à la foire Saint-Germain, à Paris, en 1758.

Après avoir ressuscité les sirènes et les tritons, on remonta dans l'antiquité ; on s'occupa des cyclopes et des satyres.

Saint Augustin affirme avoir prêché l'Évangile à une peuplade de cyclopes, dans la Basse-Éthiopie.

Saint Jérôme composa un dialogue entre un ermite de la Thébaïde et un satyre.

Il n'était plus permis à nos savants académiciens, remplis de respect pour tout ce qui touche à la religion, d'oser mettre en doute ce que deux grands saints, les lumières de l'Église, avaient suffisamment prouvé. Les hommes acéphales et cynocéphales de Pline furent rejetés, comme des êtres fabuleux.

C'est ainsi que l'académie naissante travaillait à rétablir, à mettre au jour de grandes vérités. Une question non moins importante surgit encore au milieu de ces vives et curieuses discussions. Un volume de Linnée, on ne sait comment, se trouvait parmi ceux exposés sur les rayons de la bibliothèque. Un des membres de la société, ancien étudiant de l'université d'Ingolstadt, s'apercevant qu'il était écrit en latin, crut la plupart de ses confrères peu disposés à le consulter, et, sans crainte

d'être compromis, il en détacha fortuitement un feuillet pour allumer sa pipe. Le livre était déjà entamé jusqu'à la page 33, que notre savant enleva, croyant ne toucher encore qu'au faux titre.

Étonné, il en parcourut machinalement le texte, l'emporta chez lui, passa la nuit à en traduire un fragment; et le lendemain, abordant ses confrères avec ce ton de supériorité et de satisfaction qui perce toujours malgré nous lorsque nous nous sentons porteurs d'une nouvelle inattendue :

« Messieurs, leur dit-il, jusqu'à ce jour nos travaux sur l'anthropomorphisme (il appuya sur ce mot) furent sans doute couronnés de succès. Je crois cependant que nous avons négligé la division principale, celle qui devait nous servir de point de départ et former la première base de notre important travail. »

A ces mots les académiciens ouvrirent de grands yeux, se tournèrent vers l'orateur, et se versèrent à boire pour se disposer à l'écouter patiemment.

« Nous avons déjà distingué, continua celui-ci, l'homme terrestre de l'homme marin, l'homme complet de l'homme incomplet; mais la première de toutes les sections, lorsqu'il s'agit des individus d'une même espèce, ne nous est-elle pas indiquée par la nature elle-même, par le cours des astres, par la nuit et le jour? C'était donc de l'homme diurne et de l'homme nocturne qu'il fallait avant tout nous occuper. »

Il y eut alors dans l'assemblée une telle confusion d'exclamations, d'interjections, de rires, d'apostrophes véhémentes contre l'orateur, que les cloches sonnèrent à l'église voisine sans que les académiciens songeassent, contre leur usage, à faire le signe de la croix. Tous les doctes, se croyant intéressés à soutenir leurs premières idées, pérorèrent ensemble et avec une telle force de

poumons, qu'en vain le malheureux discoureur répéta dix fois de suite d'une voix haute et menaçante : « Messieurs, je parle au nom du célèbre M. Linnée, d'Upsal en Suède ; » on ne l'entendit pas. Le vacarme ne cessa que lorsque l'hôte, l'hôtesse et les servantes accourant tout en émoi, s'informèrent de la cause de tant de tapage. On se calma alors. Chacun ralluma sa pipe, éteinte pendant la discussion, et l'orateur, qui obtint la permission de développer son idée, reprit au milieu du plus profond silence :

« Messieurs, c'est au nom du célèbre M. Linnée, d'Upsal en Suède, que je parle. « L'homme, dit-il dans « un ouvrage dont je ne me rappelle pas le titre[1], et qui « est en latin, doit être divisé en deux espèces distinc« tes : l'homme de jour, qui est raisonnable et prudent, « *homo diurnus, sapiens*, et l'homme de nuit, qui est « troglodyte et sauvage, *homo nocturnus, troglodytes* « *sylvestris*. Ce dernier a le corps blafard, les yeux « ronds et de couleur de safran. Il est aveugle pen« dant le jour et se cache, mais la nuit il voit, il mar« che, il parle, il raisonne : *Die cœcutit, latet; noctu* « *videt, exit, furatur, loquitur, cogitat, ratiocina*« *tur*, etc., etc. » — Donc, messieurs, de deux choses l'une : ou cet homme nocturne existe, ou le célèbre M. Linnée est un ignorant. Or, nous ne pouvons admettre ce dernier cas, ne fût-ce que par égard pour notre sœur l'académie d'Upsal, qui, comme la nôtre, a déjà rendu de grands services à la science. »

L'orateur signala alors ces nègres blancs dont parlent plusieurs voyageurs.

« Mais, dit-il, il est difficile d'admettre comme race distincte des individus isolés, amenés à l'état que décrit

1. *Systema naturæ*, t. I, p. 33, édition de 1766.

le célèbre M. Linnée par des causes accidentelles. Il nous appartient, messieurs, de décider cette grande question, et de compléter par là nos immenses découvertes sur l'homme. »

Cette fois l'assemblée avait adopté en partie les idées de l'orateur, et la fin de son discours ne fut accueillie que par un murmure d'approbation.

Les recherches furent longues et laborieuses; le temps s'écoulait, et, malgré son vif désir de célébrité, l'académie de Berchtolsgaden ne faisait encore de bruit que dans l'hôtellerie de Saint-Paphnuce, lorsqu'on apprit qu'un célèbre voyageur venait d'arriver à Saltzbourg avec l'homme nocturne de Linnée, un albinos, un véritable albinos, de pure race, tel qu'on disait n'en avoir point vu depuis longtemps en Europe.

L'occasion était telle qu'ils ne pouvaient la laisser échapper sans en avoir tiré tout le parti académique possible. La grande question allait se décider par un examen consciencieux sur la nature vivante. Il y avait là sujet à dissertation, à rapport, à mémoire, à séance publique même! Le souvenir du concert les retint sur ce dernier point; mais on arrêta que, sans regarder aux frais, il serait envoyé une députation au célèbre voyageur et à son albinos, pour les prier d'honorer d'une visite la docte académique de Berchtolsgaden, et la députation se mit en route.

Le savant voyageur allégua d'abord qu'il était attendu à la cour de plusieurs souverains; de plus, son banquier n'ayant pas été exact à lui envoyer des fonds, il se trouvait momentanément gêné, et ne pouvait séjourner dans le pays. On aplanit toutes ces difficultés.

Enfin le grand jour arriva. (C'est la belle nuit que j'aurais dû dire; car, pour faire honneur à l'albinos, on s'installa, alors que, seul dans toute la ville, il y

pouvait voir sans lumières.) Tout avait été préparé pour l'accueillir dignement. La salle était ornée, et par un excès de délicatesse, des abat-jour avaient été placés devant les bougies pour ne pas blesser la vue de l'hôte singulier qu'on se disposait à recevoir. Contre les usages de l'académie, un repas somptueux devait même clore la séance.

Déjà le président avait pris place sur son fauteuil de cuir de Bohême, tous les membres étaient présents, lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant l'hôtellerie de Saint-Paphnuce annonça l'arrivée du célèbre voyageur et le retour de la députation.

L'albinos fit son entrée au milieu d'un murmure d'étonnement. Il était jeune, de taille moyenne, d'une complexion assez délicate; ses yeux étaient d'un brun orangé et de longs cheveux blancs lui pendaient sur les épaules. Son costume bizarre se composait, d'après l'explication qu'en donna le savant voyageur, d'un large pantalon et d'une espèce de tunique à capuchon, tissée avec les fibres soyeuses d'un palmier américain. (Un des membres de la société, drapier pour le moins autant qu'académicien, fit observer que l'étoffe se rapprochait beaucoup de la serge lustrée d'Angleterre.) Le jeune étranger portait de plus des colliers et des bracelets d'un or fin et d'un travail qui attestait l'industrie de l'ouvrier. Tout venait de son pays. (Un autre membre de l'académie, orfévre de son métier, leur trouva quelque ressemblance avec les bijoux de cuivre sortis des fabriques de Schwatz en Tyrol.)

Après que nos docteurs eurent examiné l'albinos à loisir, vérifié tous les caractères étranges qu'il présentait, que le secrétaire en eut dressé procès-verbal, le président, agitant sa sonnette, annonça qu'il allait faire un discours sur les albinos, discours qui devait résumer

toutes les découvertes de l'académie sur ce second ordre de l'espèce humaine.

Chacun prit place; l'homme nocturne sur une estrade élevée au milieu de la salle, afin qu'il fût vu de tout le monde; le célèbre voyageur à la droite du président, après quoi celui-ci commença en ces termes :

« Messieurs et très-illustres confrères,

« L'existence de l'homme nocturne, appelé :

« *Albinos* par les Portugais,

« *Blafard* par les naturels du Darien,

« *Dondos* par les Africains,

« *Kackerlake* par les Indiens orientaux,

n'a jamais pu être l'objet d'un doute pour des esprits aussi éclairés que les vôtres. M. Linnée, connu par quelques travaux estimables sur l'histoire naturelle, a cru faire une découverte importante en signalant la race noctambule et troglodyte qui touche de si près à la nôtre. Outre que sa définition est d'une inexactitude choquante, il est étonnant que M. Linnée, qui est membre d'une académie, ait oublié ou totalement ignoré que cette race a été connue de temps immémorial. En effet, messieurs et très-illustres confrères, vous savez tous qu'elle existait en Albanie, entre le quarante-cinquième et le cinquantième degré de latitude nord. Fernand Cortez n'a-t-il pas fait une description détaillée de ceux qu'il a rencontrés en Amérique! Je dirai plus, sans aller les chercher si loin, tout tend à prouver que les albinos, ou blafards, ou dondos, ou kackerlakes, étaient nombreux autrefois en Europe, et qu'ils y étaient connus,

« En France, sous le nom de *Gobelins* ou *Drusions;*

« En Suède, sous celui de *Trools;*

« En Hollande, sous celui de *Klabauters;*

« En Italie, sous celui de *Gobalis;*

« Dans notre Allemagne enfin, sous la dénomination de *Keilkraefs !*

« Ainsi donc, messieurs, la race des albinos était autrefois puissante et nombreuse ; on la croyait éteinte ; mais il appartenait à notre académie de lui faire reprendre son rang dans la hiérarchie humaine, de redresser les erreurs des faux savants, et de fermer, sur ce sujet, la discussion par un argument sans réplique ! Maintenant, messieurs, notre hôte illustre va nous donner des détails sur le pays, les mœurs et les usages de l'homme nocturne. Nous le prions humblement de modérer son débit, afin, que M. le secrétaire puisse prendre des notes. »

Le célèbre voyageur se leva.

« Messieurs, dit-il, vous n'ignorez pas que, dans le fond de l'Amérique, nous avons deux grandes îles, dont l'une était peuplée de nègres et l'autre d'albinos. »

Un membre de l'académie demanda au célèbre voyageur si, pour plus d'exactitude, il ne pourrait point indiquer dans quelle partie du nouveau monde se trouvaient ces deux grandes îles, et donner leurs degrés de longitude et de latitude. Le célèbre voyageur déclara qu'il lui était impossible de parler lorsqu'on l'interrompait, et continua :

« Or, messieurs, vous savez qu'un bon voisinage est chose assez rare ; et les negros et les albinos, comme on les appelait dans le pays, vivaient peu d'accord. De grandes guerres éclatèrent entre ces deux peuples. Chacun eut recours pour triompher aux moyens en son pouvoir, et plus d'une fois les negros surprirent leurs adversaires en plein midi, et ravagèrent leurs champs et leurs cabanes. Les albinos attendaient la nuit pour s'en venger. C'était des deux côtés embuscades et ruses

continuelles. Le peuple souffrait dans une île comme dans l'autre; les dégâts ne profitaient à personne; on négocia. Les nègres sont de bonnes gens. On leur dit que, pour prévenir tout sujet de discorde, il fallait réunir les deux peuples en un; ils y consentirent.

« Les albinos, d'une nature gourmande, avide, mais indolente, habitaient un pays stérile; ils le quittèrent sans trop de regrets et vinrent s'établir parmi les negros, dont le sol bien travaillé pouvait suffire à la subsistance de tous. Bientôt le noir et le blanc s'amalgamèrent tellement, que la population rassemblée présentait parfaitement à l'œil l'aspect des cases d'un échiquier. Les albinos, vivant aux dépens de leurs nouveaux compatriotes, s'habituaient à ne les regarder que comme des ennemis vaincus, et s'indignaient déjà de ne pas tout voir marcher par eux et pour eux. Comme ils étaient peu propres à travailler la terre et à faire valoir une industrie, on leur avait adjugé tous les emplois et les hautes places de l'armée; mais les soldats negros s'entendaient mal avec leurs officiers, même sur les heures de service, car le minuit des uns était le midi des autres. Il en était de même à la ville. Les albinos ne pouvaient voir, agir, vivre enfin que la nuit, et les cultivateurs et les marchands, presque tous de race noire, n'ouvraient leurs boutiques et ne tenaient leurs marchés que durant le jour.

« Il fallait trancher la difficulté cependant. Dans ces circonstances critiques, on assembla un grand conseil, composé d'hommes nocturnes; et, après avoir discuté pour la forme, une loi fut décrétée contre le soleil!

« Oui, messieurs, on sonna comme qui dirait le couvre-feu, et l'on battit la retraite dès sept heures du matin. Mais, afin d'adoucir ce que la loi pouvait avoir de

rigoureux pour la plus importante partie de la population, on institua les réverbères pour la nuit.

« Hommes de nuit, hommes de jour, tout le monde fut mécontent. Les negros redemandèrent le soleil, les albinos jurèrent l'extermination des réverbères ! Toute espèce de lumière leur blesse la vue ; dans tout ce qui brille ils pensent voir le diable, même sous l'apparence d'un ver luisant, tant leur rétine est irritable, ainsi que vous pouvez le vérifier d'après la contenance de mon jeune ami, ici présent.

« Dans le doute, le conseil suprême chargea les prêtres d'interroger les dieux, et de décider la question. Que firent les prêtres ? Par leurs ordres, on construisit un énorme cerf-volant. Le fait vous semble bizarre ; mais vous ne pouvez point ignorer, messieurs, que dans ces contrées les actes religieux sont essentiellement emblématiques. Ce cerf-volant, dont toute la partie gauche était peinte en noir, et la partie droite en blanc, représentait les deux peuplades dont se composait la nation, ou plutôt la confédération. La tête, qui les dominait toutes deux, et se rapprochait le plus du ciel, c'était le clergé ; la queue, qui réglait, modérait les mouvements de la machine, qui, trop pesante ou trop légère, l'empêchait de s'enlever ou la faisait s'égarer, c'était le gouvernement. Quant aux deux oreilles, servant à maintenir son équilibre, les prêtres avaient imaginé d'y figurer les impôts, sans lesquels rien ne marche. Comme impôt, elles devaient être fournies par le peuple ; et si dans son essor le cerf-volant penchait du côté droit, la victoire restait aux albinos ; si, au contraire, il inclinait du côté gauche, les negros triomphaient ; et le soleil recouvrait ses prérogatives ordinaires.

« Les negros, dans leur simplicité native, se hâtèrent d'envoyer aux prêtres une quantité plus que suffisante

de lingots de fer, de cuivre et de plomb, pour donner du poids à leur oreille; leurs adversaires, mieux avisés, fournirent de l'or, des colliers de perles et de topazes.

« Quand le cerf-volant s'éleva devant le peuple et les grands assemblés, la foule ne fut pas médiocrement surprise de le voir, à peine eut-il quitté la terre, pencher tout à coup vers la droite, et battre l'air de son aile gauche, entièrement dégarnie. Messieurs, c'est que les oreilles du cerf-volant appartenaient de droit aux prêtres, et que les matières viles et grossières ne sont point reçues dans le temple. Par conséquent, le fer, le cuivre et le plomb avaient été mis au rebut.

« Telle est, messieurs, l'histoire de ce grand coup d'État. Le même soir, tous les luminaires furent éteints et brisés par les albinos. Les negros indignés coururent aux armes, sans succès d'abord; ils visaient mal dans les ténèbres. Le jour rendit l'avantage au bon droit; les albinos, vaincus, retournèrent dans leur île, et la loi contre le soleil fut rapportée. Ainsi s'accomplit cette célèbre révolution des réverbères, dont vous avez sans doute entendu parler. »

Tous les académiciens répondirent par un signe affirmatif. Le voyageur reprit:

« Quoique étranger à toute espèce de factions, ce jeune homme, messieurs, se trouvait victime de la proscription décrétée contre sa race. Je le pris sous ma protection; il consentit à me suivre jusqu'en Europe, et il ne saurait trop s'en féliciter aujourd'hui, puisqu'il doit à ce voyage l'honneur qu'il a de hâter la décision d'une grande question scientifique, et de comparaître en personne devant les illustres membres de la docte et célèbre académie de Berchtolsgaden. »

De nombreux applaudissements accueillirent la fin de ce récit, dont l'effet fut si vif, que, sur-le-champ, le

président proposa à l'assemblée d'admettre au nombre de ses membres l'homme extraordinaire qui venait de leur communiquer des documents historiques et scientifiques aussi précieux sur la race des albinos. La proposition passa à l'unanimité. L'illustre voyageur remercia avec une modestie parfaite, et, pour en témoigner toute sa gratitude aux membres de la docte compagnie, après avoir levé les yeux vers le crocodile empaillé suspendu au plafond de la salle, il s'engagea, afin d'augmenter leur cabinet d'histoire naturelle, à leur faire don de différents objets fort rares, recueillis par lui dans ses longues traversées, tels que :

Le squelette d'une lamproie;

Une de ces escarboucles qui se trouvent communément dans la tête d'un oiseau des Indes;

L'opercule du petit poisson qui arrêta le vaisseau de Caligula, malgré les efforts des vents et des rameurs;

Un rubis formé des gouttes sanguines de la rosée;

Une couple de pyrales et de salamandres, qui vivent dans le feu et meurent noyées dans l'air;

Un canard engendré de lui-même sur les côtes d'Écosse, dans cette espèce de coquillage multivalve appelé anatife ou pouce-pied;

Une branche du sycomore dont le roi Xerxès fut amoureux;

L'aigrette d'un phénix;

Les ailes d'un dragon;

La tête d'un sphinx.

Pour terminer dignement cette soirée mémorable, *cœna apponitur*, on se mit à table. Rien ne fut épargné par nos savants pour fêter leur nouveau collègue et son jeune albinos. Les mets les plus recherchés, la bière forte de Bamberg et le vin du Rheingau, tout fut livré avec profusion. L'hôte, l'hôtesse et les servantes de Saint-

Paphnuce firent merveille pour le service, la morgue académique avait fait place aux joyeux propos ; les yeux brillaient, les têtes étaient montées, lorsque arriva l'heure de la séparation.

Le célèbre voyageur, après avoir exprimé les regrets du départ, réclama pour son jeune ami la faveur de pouvoir un instant contempler à loisir les traits des hommes distingués qui l'avaient accueilli avec une si touchante hospitalité.

« Vous le savez, dit-il, le moindre éclat de lumière nuit à la netteté de sa vision. Qu'il puisse, en vous quittant, emporter au moins un souvenir de votre image! »

Chacun se fit une joie d'obtempérer à cette demande si naturelle. Toutes les lumières disparurent, et l'obscurité devenue complète, l'intéressant albinos, guidant par la main l'illustre voyageur, fit le tour de la table en témoignant à ses hôtes sa reconnaissance par des gestes expressifs et les caresses les plus franches et les plus naïves. Chacun attendait son tour avec impatience, allant des mains et de la voix au-devant du visiteur, et cette scène nocturne, ces adieux à l'*aveuglette*, ajoutaient à leurs dispositions joviales par leur singularité, lorsque tout à coup on entendit dans la rue le roulement d'une voiture.

Alors les voitures étaient rares dans la ville ; le bruit de celle-ci ne laissa pas que d'étonner. Les lumières revenues, on s'aperçut, à la surprise générale, que l'illustre voyageur et son *jeune ami* étaient déjà en route, et avec eux toute l'argenterie de l'hôtellerie de Saint-Paphnuce !

L'albinos venait de donner une preuve convaincante de sa nocturnéité. Pour des savants ce pouvait être une compensation, mais l'hôte réclamait son argenterie, le carrossier sa voiture, et nos doctes reniaient

leur responsabilité. Il s'ensuivit un procès dont la perte entraîna celle de la société. C'est dans les dossiers de cette longue procédure que j'ai retrouvé, non sans peine, les traces de l'académie de Berchtolsgaden et de son albinos.



LES CONTRADICTIONS

LES CONTRADICTIONS.

> Les actions humaines se contredisent de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique.
>
> MONTAIGNE, *Essais*, liv. II, chap. I.

« Tout est contradiction dans le monde, vous dis-je ; les passions, la morale, les lois, l'honneur, tout se heurte, tout se croise, et la science de la vie est de savoir, pilote habile, diriger sa barque au milieu de tant de courants contraires. Je suis marin depuis quarante ans ; j'ai abordé bien des côtes, des îles, des continents, partout je n'ai vu que contradictions.

— Mais la nature a du moins ses lois éternelles et invariables.

— Je l'ignore. Je ne sais quel savant a dit : « Si « l'habitude est une seconde nature, la nature pourrait « bien n'être qu'une première habitude ; » ce savant-là, contre l'ordinaire de ses pareils, ne me semble point avoir déraisonné. Est-il dans la nature, pour un homme honnête, de faire labourer son champ par sa femme,

de préparer, pendant ce temps, le couscoussou et le maïs, ou, couché tout à l'aise, de se faire soigner par elle aussitôt que la pauvre créature, debout et encore à l'ouvrage, sent les douleurs de l'enfantement? J'ai cependant vu tout cela chez mes bons amis les Cafres, qui, sauf leur vilaine manie de manger des hommes, et autres premières habitudes, sont les meilleures gens que je connaisse, car ils nous donnaient un bœuf pour un clou, et nous vendaient leurs enfants pour une pinte d'eau-de-vie.

— Ce sont là des choses horribles! répliqua l'autre interlocuteur, mais, dans l'état de civilisation, l'homme, plus sage, plus éclairé, d'après ce que j'appris de mon père, suit des lois pleines d'harmonie, qui impriment aux nations une marche franche et régulière, exempte de semblables contradictions.

— C'est possible! Pour ce qui est de la civilisation, je n'ai pas été, je l'avoue, à même de l'étudier bien profondément, n'ayant vécu jusqu'à présent qu'avec des Turcs, des Japonais, des Indiens, des Africains et des matelots! »

Cette conversation avait lieu, vers la fin de l'année 1815, entre le jeune passager Saint-Charles et Philippe Van-Break, capitaine du brick de commerce *l'Amarante*, alors en traversée de l'île de Ceylan aux côtes de France.

Saint-Charles était né aux Indes, à Ceylan, de parents français; son père, émigré politique, après avoir, à l'époque de la Révolution, été colporteur à Londres, en dépit de sa noblesse, avait fini par prendre goût au commerce qui le faisait vivre. Riche d'une petite pacotille, il s'était embarqué, avait trafiqué le long de la côte de Coromandel, et s'était enfin fixé dans l'île de Ceylan, qu'une jolie fille mordorée avait transformée

pour le pauvre proscrit en une seconde patrie, en faisant de lui un chef de famille.

Époux et père, devenu même dans la suite l'un des conseillers favoris du roi de Candy, le comte Saint-Charles de P..., jouissant de nombreux revenus et d'une grande considération, trouvait qu'à tout prendre Ceylan valait bien la France. Espérant que son fils succéderait à ses dignités, à sa fortune, il l'avait élevé moins comme un Français que comme un Indien, dont il avait en partie les idées et même la couleur; il n'avait pas même hésité à le faire initier au boudhisme, religion des naturels de Ceylan, fort peu connue dans les salons de Paris.

Blessé à mort dans un combat contre ses anciens hôtes, les Anglais, qui allaient devenir les maîtres du pays, le comte de P.... pensa que la révolution de Candy pouvait devenir aussi fatale à son fils que celle de France l'avait été à lui-même. A tout prendre, en fait de révolution, mieux vaut celle qui finit que celle qui commence. Après avoir déposé entre les mains de son fils une petite cassette pleine de lingots d'or et de pierres précieuses :

« Saint-Charles, lui dit-il, quittez les Indes, oubliez désormais Ceylan et les Cingulais, et, s'il vous paraît doux d'aller vivre où votre père est né, partez pour la France, réclamez-y votre titre de citoyen, conformez-vous-y aux lois et à la religion du pays, ne manquez jamais aux principes les plus stricts de l'honneur et de la morale, et vous serez heureux. »

Puis il mourut en l'embrassant.

Saint-Charles, ses derniers devoirs accomplis, avait été rejoindre le capitaine Van-Break, ami de son père, et qui faisait voile pour France.

Ce capitaine, doué de hautes idées de justice et de

morale, qu'il n'avait jamais mises en pratique, prêchait volontiers la patience, la modération, voire même la politesse, quoiqu'il eût les nerfs facilement irritables, le geste vif et la langue aventureuse.

Saint-Charles lui avait été confié par son ami mourant; et, non sans quelque raison, il se regardait comme le tuteur de l'intéressant orphelin. A leur arrivée à Bordeaux, il céda son brick, vendit sa cargaison, résolu de ne point quitter son jeune pupille demi-olivâtre, et de le piloter dans ce monde inconnu qui s'ouvrait devant lui.

« France! France! » s'était écrié Saint-Charles, transporté de bonheur en touchant terre, vu que le balancement de la vague lui avait été on ne peut plus insupportable.

Les agréments et la solidité de la terre ferme, la vivacité des habitants de Bordeaux, y compris les gentilles *grisettes*, avec leur petit bonnet de travers, tout éveillait dans son cœur un sentiment de joie et d'ivresse qu'il prit pour l'amour de la patrie. Aussi se présenta-t-il bien vite aux magistrats pour se faire délivrer son diplôme de citoyen français, comme son père le lui avait prescrit.

Lorsqu'il déclara avoir suivi jusqu'alors le culte de Bouddha, l'officier municipal recula de trois pas, saisi d'horreur, et lui demanda ensuite ce qu'était ce Bouddha qui avait un culte.

« Bouddha est la sagesse incarnée, répondit le jeune homme; c'est un dieu révéré aux Indes, en Chine, au Japon et dans la Tartarie; il a de nouveau visité la terre il y a peu de temps, et son pied se trouve encore imprimé sur le pic d'Adam, l'une des plus hautes montagnes de Ceylan.

— Je connais fort bien Adam, et ne connais point

Bouddha, répliqua le municipal; et, malgré vos papiers, très-réguliers du reste, j'ai peine à croire qu'on puisse faire un Français d'un bouddhiste. Allez voir Mgr l'archevêque. »

Le capitaine Van-Break soutint que cette réponse impliquait contradiction; que le pape lui-même ne pouvait nous donner qu'une religion, et non une patrie; qu'un bouddhiste pouvait être Français aussi bien qu'un juif, etc., etc.; et la grande discussion sur les choses contradictoires, commencée à bord de *l'Amarante,* recommença de plus belle.

Saint-Charles toutefois se présenta chez l'archevêque, lequel, sans le voir, le renvoya à son grand aumônier, lequel le renvoya au curé, lequel le renvoya au vicaire, qui le reçut fort bien, et lui fit expliquer, comme avait fait l'officier municipal, ce qu'était un bouddhiste.

Comprenant qu'il s'agissait d'une conversion, le bon vicaire ne se crut pas digne d'un tel honneur, et, par humilité, le renvoya au curé, qui le renvoya au grand aumônier, qui le renvoya à l'archevêque.

Cette fois, le prélat fut visible; il accueillit Saint-Charles avec bienveillance, lui dit que, pour rentrer dignement dans le sein de la mère patrie, il devait, comme saint Jérôme, secouer la poussière idolâtre dont il était couvert. C'était un conseil, non un ordre.

Saint-Charles se fit instruire, trouva la religion de Jésus-Christ préférable à celle qu'il avait professée jusqu'alors : il reçut le baptême, qui, lui dit-on, devait, le lavant de ses souillures, ouvrir les portes du ciel à son âme. Van-Break fut son parrain et pleura de joie en pensant que son jeune ami devait désormais se nommer Philippe comme lui. Il croyait voir un fils dans celui qui allait porter son nom.

Le lendemain, le nouveau chrétien parut chez Van-Break suivi d'un dogue superbe, son compagnon fidèle, qui lui avait sauvé la vie à Ceylan, et l'avait accompagné dans son émigration.

« Je vais retourner auprès de l'archevêque, dit-il, pour le prier de verser aussi sur mon bon Stanog cette eau sainte qui ouvre les portes du ciel.

— Que vas-tu faire, cher filleul? répondit le capitaine avec un long éclat de rire : tu viens mêler tes idées malabares à tes sentiments chrétiens : nous ne sommes plus aux Indes; les bêtes ici n'ont point d'âme à sauver; administrer un tel sacrement à tout autre qu'à un homme serait commettre un sacrilége. Pour le coup, la contradiction est dans ton esprit, à toi, demi-Indien, demi-Français; mais voilà à quoi l'on s'expose avec ces conversions subites! Ceci me rappelle une contradiction de ce genre dont j'ai été témoin chez mes bons amis les Cafres.

« Les Pères de la Propagande croyaient avoir frayé la route du christianisme à un grand nombre d'entre eux; ainsi que toi, ils avaient été baptisés et se regardaient comme de parfaits néophytes, bien qu'ils eussent à peu de chose près, conservé toutes leurs *premières habitudes*; j'allai un jour les visiter non loin de la côte, avec une espèce de philosophe voltairien, un fort bel homme, qui voulait aussi les convertir à sa manière.

« Nous les trouvâmes assis en cercle sur le sable au bord de la mer, et mangeant des patates et du poisson, vu le jour qui, ainsi qu'ils eurent soin de nous le faire observer eux-mêmes, était un vendredi. Mon philosophe, tranchant du missionnaire, leur reprocha leurs cruautés, leur polygamie, leurs vices de nature et contre nature. Ils l'écoutèrent avec assez de calme; mais il leur dit imprudemment que c'est par des vertus qu'on plaît à

l'Éternel, et non par de prétendues abstinences, ne consistant qu'en un changement de nourriture. A l'audition de pareils blasphèmes, se levant remplis de rage : « Nous conseiller de faire gras un vendredi ! s'écrièrent-ils dans leur langue baroque : le scélérat ! l'impie ! » Et pour venger leur culte outragé, les yeux étincelants de fureur ou de ferveur, comme on voudra l'entendre, ils se jetèrent sur lui, le mirent en pièces et le dévorèrent sur-le-champ.

« Je dois cependant leur rendre justice : ils ne tardèrent pas à se repentir, non de l'avoir mangé, car il était blanc et délicat ; mais d'avoir fait gras un vendredi en le mangeant, ce qui devenait contradictoire avec leurs principes. Tu le vois, ainsi que tu es resté Cingulais, ils étaient restés Cafres malgré le baptême. Heureusement, Philippe, mon filleul, tu as un parrain qui connaît sa religion ; laissons ton Stanog pour ce qu'il est et ne pensons plus à son salut ! »

Saint-Charles avait l'esprit trop élevé pour ne point concevoir le but sublime d'une doctrine qui ennoblissait l'homme en posant une barrière céleste entre lui et les autres animaux. Il se résigna, regrettant toutefois que son compagnon fidèle ne pût le suivre dans le ciel.

Comme il se dirigeait vers les saints autels, afin d'offrir à Dieu ses actions de grâces, il vit l'église environnée d'un peuple immense, ornée et décorée comme aux jours de fête, et les gens qui l'entouraient lui apprirent qu'on allait procéder au baptême d'une cloche. Stupéfait :

« Quoi, dit-il à Van-Break, on administre ce sacrement à une cloche ? à une matière brute et insensible ?... Une cloche aura un parrain et une marraine, et mon fidèle Stanog n'en pourra avoir ! Une cloche a-t-elle donc une âme à sauver ?

— C'est une contradiction, dit le marin; en France, dans le pays le plus civilisé de la partie du monde la plus civilisée, en trouverons-nous donc autant que chez les Cafres et les Cingulais ! »

Quittant le midi de la France, ils dirigèrent leur course vers la capitale, le centre commun des arts, des sciences, des talents, des lumières, par conséquent de la raison, de la justice et de la vérité; car à quoi serviraient la science et le génie s'ils ne nous conduisaient pas au bien?

A Paris, mille nouveaux sujets d'étonnement frappèrent nos deux voyageurs. Saint-Charles y vit partout l'oisiveté en honneur et l'industrie active presque méprisée. On y devenait académicien par des opinions politiques, homme d'État par des sentiments religieux; les jeunes gens s'y montraient prodigues de leur fortune, comme s'ils ne devaient vivre qu'un jour; les vieillards, économes, comme s'ils espéraient encore un siècle d'existence, et un mari trompé oubliait assez la logique pour croire que c'était sur lui que retombait le déshonneur. Tout cela devait sembler autant de contradictions à un jeune homme simple, naïf, et qui ne connaissait pas le monde. Il le connut enfin; admis dans quelques salons, il y devint bientôt en butte à toutes les railleries, à toutes les impertinences de ces petits messieurs si prodigues de bons mots et de mauvaises raisons, et qui dans un Cingulais ne voulaient voir qu'un provincial.

Doué d'un caractère facile et heureux, Saint-Charles crut cette petite guerre de railleries et d'épigrammes sans importance. Il riposta de son mieux, mais peu au courant des finesses de la langue, il employa un mot pour un autre et son interlocuteur se croyant gravement insulté, ne se possédant plus de colère, lui donna un

soufflet. Saint-Charles avec sang-froid lui reprocha sa vivacité, son manque de savoir-vivre et s'occupa d'autre chose.

Des amis charitables lui firent entendre qu'il était perdu d'honneur s'il ne demandait raison d'un pareil outrage. Le bon jeune homme ne pouvait concevoir comment les torts n'étant pas de son côté, la honte y était.

« Mais les lois de l'honneur, lui cria-t-on de tous côtés. — Malheureux? vous êtes perdu si vous n'y satisfaites !

— J'y satisferai donc, dit-il, car mon père m'a surtout recommandé de leur rester fidèle. »

Il alla trouver Van-Break, et lui demanda comment on se vengeait d'une injure et comment se terminait une affaire d'honneur.

Notre philosophe marin prit son grand air d'importance, et, après avoir réfléchi quelque temps :

« Philippe, mon filleul, l'honneur est un fantôme qui change de formes en changeant de pays. Moi aussi, en Pensylvanie, j'eus autrefois le tort d'appliquer un fort rude soufflet à un brave quaker, qui se contenta de me tendre son autre joue, et fut à ce sujet loué par tous les autres quakers. Un Corse, avec lequel j'étais en rivalité dans ma jeunesse, crut de son devoir de m'assassiner, et mourut de honte de n'avoir pu réussir. Un Anglais m'offrit un jour de boxer pour terminer une discussion un peu vive, et me méprise encore aujourd'hui sans doute, parce que j'éludai la proposition. Me trouvant au Japon, je coudoyai par mégarde un noble hobereau du pays, qui, sans me dire un mot, tira aussitôt son poignard de sa gaîne, je crus qu'il allait s'en servir contre moi; point du tout! il s'en ouvrit incontinent le ventre et tomba à mes pieds en ren-

dant tous ses viscères. Ému de pitié, d'horreur, d'étonnement, je m'apprêtais à lui porter secours « Eh bien! monsieur? me dit-il tranquillement, à votre tour! ». Je ne le comprenais pas, je ne voulus jamais le comprendre, et je fus honni par tous les Japonais pour n'avoir pas imité un si bel exemple. Je passai chez les Tartares du Tangut, où m'attendait une autre affaire d'honneur. Un honnête mari du pays m'appela en duel pour avoir osé lever les yeux sur sa femme. On m'arma d'une forte massue, et il me fut enjoint de lui en administrer un coup sur le dos; il devait opérer après moi; mais je m'y pris si bien, qu'il ne s'en releva pas, et je fus reconduit avec beaucoup de civilité par ses compatriotes, enchantés de ma force et de ma courtoisie. Philippe, mon filleul, voilà comme partout le code pénal de l'honneur est interprété diversement. En France, on emploie l'épée ou le pistolet; mais crois-moi, si tu fus insulté, celui qui t'a fait l'insulte se sent les moyens de survivre à la réparation; tu n'es point forcé de te sacrifier à des conventions que tu connais à peine; crois-moi, Philippe, mon filleul, j'ai besoin que tu vives; abandonnons la France à ses éternelles contradictions, et passons en Pensylvanie! »

Cette explication ne satisfaisait pas le jeune Philippe. Il avait vu plusieurs fois dans le monde un petit homme noir, à bons conseils, à figure respectable; il l'alla trouver et lui soumit les doutes qui le tourmentaient.

« Jeune homme, lui dit celui-ci, votre inexpérience, votre teint bistré et votre air de candeur m'ont fait votre ami; je crois donc devoir vous parler franchement et dans votre intérêt. Le tribunal de l'honneur est sans appel chez nous; si vous ne vous battez point, vous êtes déshonoré à jamais; et je pense (toujours dans votre intérêt) qu'il vaut mieux courir les chances dou-

teuses d'un combat que d'être indubitablement exposé pour la vie au mépris général. »

Saint-Charles comprit ces raisons ; tout en déplorant cette contradiction du point d'honneur qui met sans cesse la mauvaise part du bon côté, il appela son donneur de soufflets sur le terrain, et fut, hélas ! assez malheureux et assez maladroit pour le tuer.

L'innocent meurtrier, déjà tout étonné de se voir citer devant des juges, le fut bien plus encore, en reconnaissant parmi eux son petit homme noir, le donneur de bons avis, qui, assis à la droite du tribunal, en qualité de procureur du roi, fit son métier et prononça un discours véhément où il appela la vindicte publique et les rigueurs de la justice contre ceux qui, — au mépris de la morale et de l'humanité, tigres altérés de sang, — allaient assouvir leur soif sur leurs concitoyens, sur leurs frères !

« Que ne parlait-il ainsi auparavant ? se disait Saint-Charles ; je ne me serais certes point battu, et ce pauvre jeune homme, qui m'a donné un soufflet, serait encore de ce monde. Quoi ! les lois de la justice ne sont pas les mêmes que celles de l'honneur ! et l'homme qui, chez lui, dans mon intérêt propre, et se disant mon ami, me conseilla d'avoir recours aux armes, aujourd'hui, devant cette assemblée, cherche à me faire punir d'avoir suivi ses conseils ! »

Le cri de sa conscience lui faisait redouter l'arrêt des juges ; mais le prononcé du jugement fut remis à huitaine, et l'on n'en parla plus.

Comme notre Cingulais faisait part à Van-Break de la contradiction du petit homme noir :

« Cela t'étonne ? lui dit le capitaine : chez lui, il t'a parlé en homme du monde ; en frac, en chapeau, il avait les préjugés de son habit ; couvert d'une robe et d'un

bonnet carré, il a parlé en procureur du roi : voilà toute l'histoire. »

Regrettant d'avoir satisfait aux prétendues lois de l'honneur, Saint-Charles se promit de ne plus observer que celles du gouvernement et de l'Église qu'il avait violées pour obéir aux autres. Mais de nouveaux doutes vinrent l'agiter encore. Il crut s'apercevoir que les lois ecclésiastiques et les lois politiques n'étaient pas plus d'accord entre elles que le reste. La religion de l'État semblait souvent en opposition avec les lois de l'État. Celles-ci encourageaient le mariage et les théâtres, que le trésor public soutenait de ses propres fonds; celle-là prêchait le célibat, défendait les spectacles et frappait d'anathème les comédiens du roi.

« Mon père, je le vois bien, se disait Saint-Charles, exigea de moi l'impossible en me recommandant d'observer exactement les lois de l'honneur, du gouvernement et de la religion du pays que j'allais habiter. Ne puis-je donc être à la fois bon citoyen et bon chrétien? »

Ses idées fermentaient dans sa tête; il sentait le besoin de les répandre. La charte, qu'il relut très-attentivement, lui donnait le droit de publier ses opinions; il les publia et fut mis à Sainte-Pélagie pour trois mois.

« Arborez donc le drapeau devant lequel vous voulez qu'on s'incline! s'écriait-il avec exaspération : pourquoi abuser ma crédulité par de faux signaux? pourquoi me punir de marcher vers le but que vous m'indiquez? La loi est-elle donc en contradiction avec elle-même?

— Oui, dit Van-Break qui venait lui rendre visite à la prison, la loi punit le voleur et le meurtrier et n'interdit point les maisons de jeu, les salles d'escrime, les tirs de pistolet, où l'on se forme au vol et au meurtre. Philippe, mon filleul, ne seras-tu jamais sage? Pour-

quoi te diriger sans mes avis? Grâce au système que je viens de bâtir sur les contradictions, je suis sûr maintenant de ne plus errer; le moyen est simple : c'est d'agir et de croire en sens inverse de ce que nous conseillent les apparences. Le contraire de ce qu'on fait est presque toujours justement ce qu'il conviendrait de faire. Tu verras ici des prisonniers pour dettes; comme ils ne peuvent s'acquitter envers leurs créanciers qu'en redoublant de travail et d'activité, on les force à une inaction de cinq années, qui le plus souvent les condamne à la misère pour le reste de leurs jours! »

Quelques prisonniers s'étaient rassemblés pour dîner ensemble; le parrain et le filleul se joignirent à eux. Le capitaine, plein de son nouveau système, eut bientôt mis la conversation sur le sujet qui l'occupait; chacun dit son mot, chacun apporta des preuves à l'appui; les têtes s'échauffèrent sur cette idée; enfin on résolut, séance tenante, de composer, *tutti quanti*, un dictionnaire des contradictions, dont les matériaux étaient déjà immenses au bout de huit jours. J'en crois devoir citer ici deux articles pour donner une idée de l'ouvrage. Je prendrai d'abord le mot :

« EMPLOYÉ. L'employé simple est un homme qui travaille depuis la huitième heure du jour jusqu'à la quatrième de relevée; parfois même son bureau le rappelle le soir à l'ouvrage : *aussi* ses appointements sont-ils fort médiocres. Le chef de bureau est soumis à moins d'exactitude; il peut s'affranchir des corvées du soir, et allier agréablement les affaires et les plaisirs : *aussi* cette place est-elle fort bien payée. Devenu chef de division, il jouit d'un traitement considérable : *aussi* ne fait-il plus rien. »

« NOBLESSE. Un homme fait une action d'éclat, sauve

son pays, verse son sang pour lui, ou s'illustre par ses ouvrages ; il lui est concédé, sur parchemin, le droit de procréer des gentishommes. L'est-il lui-même? Non ! Il ne peut le devenir ; il n'est simplement qu'un intrus, qu'un parvenu, métis de la roture et de la noblesse. Mais ses fils seront gentilshommes, il leur donnera ce qu'il n'a pas; le gland produira un cèdre ; le fleuve se purifiera en s'éloignant de sa source. Tout cela n'est pas clair : *aussi* tout cela est-il universellement adopté. »

Un philosophe endetté, nommé, comme doyen d'âge, président de la commission du dictionnaire, se chargea d'en composer l'introduction. Elle fut lue en séance générale. N'admettant point d'effets sans causes, il chercha à y dévoiler la source de tant de contradictions dans l'état actuel de la société.

« Notre civilisation, dit-il en terminant, est un vieux monument blanchi et réparé, dont les parties nouvellement reconstruites ont cessé d'être en harmonie avec les anciennes. Sur de vastes fondations posées par nos barbares ancêtres, les Romains ont jeté quelques portiques élégants, encore debout. Le monstre féodal y planta ses tourelles et ses donjons; les siècles se succédèrent en élevant alentour des masses plus uniformes et moins solides. On renversa pour reconstruire avec les mêmes matériaux. Au dehors, à force de replâtrage, on donna au monument un aspect de régularité; mais au dedans il n'en présente pas moins un labyrinthe inextricable, où l'obscurité succède à la lumière, des sentiers tortueux à de larges galeries. Nos lois sont un mélange bizarre de celles des Romains, des Francs et des peuples modernes; notre code de morale un composé de rodomontades chevaleresques et de raisonnements philosophiques. Jamais chez nous la pensée du

législateur ne fut comprise. François Ier pour mettre l'expression de la loi à la portée du peuple, bannit la langue latine des tribunaux, et nos légistes aujourd'hui conservent encore le jargon marotique de ce siècle, presque aussi inintelligible pour bien des gens que le latin lui-même! C'est ainsi que les institutions et les usages sont toujours en arrière des idées et des besoins du moment. Telle est la cause de tant de contradictions, détestables sans doute ; mais comparons les temps qui nous ont précédés aux temps où nous vivons, et, en attendant mieux, montrons-nous satisfaits de notre sort.

— Ainsi soit-il, dit Van-Break en interrompant la lecture ; comme je le disais à Philippe, mon filleul, à bord de *l'Amarante :* « La science de la vie est de savoir diriger sa barque au milieu de tous ces courants contraires ! »



L'ATHÉNÉE AU LYCABETTE

L'ATHÉNÉE AU LYCABETTE.

I

Une lettre de recommandation.

Une occasion favorable, que je saisis avec empressement, s'était présentée pour moi d'aller visiter Athènes. Débarqué au Pirée, je songe à une lettre de recommandation qu'un de mes amis m'avait à la hâte procurée par une tierce personne, un membre d'une académie quelconque, et que j'avais entrevu une fois ou deux à peine. Cette lettre était à l'adresse de M. Ulysse Rosli, et de M. Ulysse Rosli, je le confesse en toute honte, je n'en savais guère plus que ce que m'en apprenait la suscription de ma lettre. Je m'informe du personnage auprès d'un des habitués de l'hôtel où j'étais descendu à Athènes, rue d'Hermès. « Oh ! oh ! Rosli, me répondil, un poëte, un grand poëte ! »

Et il se mit à me déclamer, en langue grecque mo-

derne, des vers, auxquels je ne compris pas un mot, bien entendu.

Avoir affaire à un poëte me parut une circonstance peu rassurante pour les services que j'attendais de celui-ci. En effet, j'avais besoin d'un guide instruit, doué de calme et d'un sens droit, d'un cicerone exact dans ses appréciations, car je comptais bien prendre des notes; et qu'espérer d'un poëte, chez qui, généralement, l'imagination joue le grand rôle aux dépens du vrai savoir et de la raison?

Je renouvelai ma question, en m'adressant cette fois au maître de l'hôtel lui-même, qui, seul, dans la maison, avec l'habitué, déjà parti, pouvait articuler quelques mots de mauvais français :

« Oh! oh! Ulysse Rosli, le vieux Klephte?... le vieil Arvanite?...

— Il est donc vieux? dis-je en l'interrompant.

— Quatre-vingts ans, au moins! »

Et mon homme disparut à son tour pour courir au-devant d'une famille anglaise, qui faisait invasion chez lui, au nombre de douze ou quatorze personnes.... au moins!

Cette nouvelle révélation m'avait atterré. C'est pour le coup que je n'avais rien à attendre de mon cicerone en espoir. Quatre-vingts ans! par conséquent absence de jambes et de mémoire. Il fallait chercher ailleurs, me résigner à prendre simplement un guide de place, qui me répéterait, dans la même forme, dans les mêmes termes, ce que depuis dix ans il disait au commun des voyageurs; mes notes ne seraient donc que la reproduction littérale, officielle, des notes de tous les autres touristes qui depuis dix ans ont mis le pied sur le sol athénien? C'était fort triste.

Pour me rasséréner l'esprit, j'ouvris mon porte-ciga-

res, j'en tirai un panatélas. Mon premier mouvement fut de l'allumer avec ma lettre de recommandation, je n'en fis rien, et je fis bien.

Tout en fumant, je m'étais dirigé vers la demeure du poëte octogénaire. Si par lui-même il ne pouvait rien pour moi, il avait peut-être un fils, un petit-fils pour le remplacer. J'arrive, je frappe à sa porte : « Dès la pointe du jour, le maître est parti pour la chasse » me dit-on, mais il ne peut tarder à rentrer, devant venir prendre son repas de midi avant d'aller siéger au sénat, où il doit combattre ce jour même une proposition du ministère. »

Quoique hésitant d'abord à croire que ce chasseur matinal, cet orateur militant, fût bien le Rosli que j'étais venu chercher, je l'attendis, et, tout en l'attendant, j'eus occasion de compléter mes renseignements sur lui.

D'une ancienne famille archontique, Rosli s'était signalé dans sa jeunesse en combattant l'oppression musulmane *de la lyre et de l'épée* ; ses premiers vers, il les avait décochés contre les Turcs, comme ces flèches que les peuples primitifs lançaient autrefois sur le territoire ennemi en signe de déclaration de guerre. Il était alors le hardi continuateur du poëte thessalien Rhigas, qui, vers la fin du siècle dernier, livré par l'Autriche au sultan Selim III, avait péri, noyé dans le Danube.

Quelques années plus tard, Rosli, toujours continuant de lancer ses flèches, dont son carquois de poëte patriote était loin d'être épuisé, proscrit à son tour, s'enfuit d'Athènes pour aller rejoindre Lambros, l'intrépide instigateur de la première insurrection grecque. Pendant quinze ans, dans les vallées de la Thessalie et du Péloponèse, dans les montagnes de l'Albanie et de l'Acrocéraune, il ne cessa pas de combattre comme poëte et comme soldat, suivant jusqu'à la fin Lambros dans

sa bonne comme dans sa mauvaise fortune, se ralliant à tous les mécontents, à quelque parti, à quelque religion qu'ils appartinssent, pourvu qu'ils lui fissent espérer la résurrection de la Grèce. Il servit ainsi avec Passavan-Oglou, avec Ali de Janina, jusqu'à ce que, à tant d'appels répétés, la patrie entière répondit par une clameur unanime. Puis, il avait traversé la grande guerre de l'Indépendance, toujours les armes à la main, se créant des soldats par ses chants enthousiastes, et les maintenant dans la discipline par son exemple. Comme il parlait avec facilité presque toutes les langues de l'Europe, on lui avait donné le commandement d'une légion de Philhellènes, et, dès la formation du royaume de Grèce, le roi Othon l'avait appelé dans ses conseils. Aujourd'hui, s'occupant à la fois de science et de politique, un des membres les plus influents du sénat, dévoué au roi, mais avant tout à son pays, toujours indépendant, toujours militant, notre poëte octogénaire passait pour le plus fougueux orateur du parlement d'Athènes.

Tel était l'homme que, sur la recommandation d'un de ses correspondants de France, duquel il n'était guère connu sans doute, sinon comme archéologue, j'étais venu naïvement chercher pour qu'il me servît de cicerone.

A midi, lorsqu'il rentra, je fus témoin d'un des plus beaux spectacles qu'il m'ait jamais été permis de contempler face à face, celui d'un jeune octogénaire, dans toute la verdeur, dans toute la virilité de l'âge moyen, et portant ses quatre-vingts ans la tête haute et le corps droit. M. Rosli, membré vigoureusement, était de grande taille; les quelques rides de son front olympien semblaient ne se creuser que sous le jeu de sa physionomie mobile et animée, dont l'expression familière

(l'aurait-on cru !) paraissait être une gaieté douce et attractive. Toutefois, dans le bleu de son œil profond l'éclair passait de temps en temps, révélant le poëte inspiré et l'intrépide soldat. Au milieu de ses poses naturellement nobles, presque sculpturales, il souriait avec l'ingénuité d'un enfant, comme devaient sourire Hercule et Samson. Son costume du moment ajoutait le pittoresque à ce mélange singulier de noblesse et de bonhomie ; encore armé de sa carabine de chasse, il portait la veste de drap brodé d'or, la petite cotte blanche des Grecs, appelée fustanelle, et n'avait pour toute coiffure qu'une simple toque rouge d'où s'échappaient, abondants et bouclés, ses longs cheveux blancs, plutôt un ornement à sa force qu'un témoignage de son âge.

Je crus avoir devant les yeux un des grands vieillards d'Homère. Il devait descendre de l'un d'eux, à coup sûr.

On a dit méchamment des Grecs modernes qu'à l'instar de leurs illustres ancêtres, l'étranger était toujours le bienvenu chez eux ; mais excepté à l'heure des repas. M. Rosli donnait un démenti formel à cette médisance. Il n'avait pas encore ouvert ma lettre de recommandation qu'il me contraignait presque de force à partager son déjeuner. Au dessert, nous étions amis. Comme ami, tout grand seigneur, tout octogénaire qu'il était, il me déclara ne vouloir laisser à nul autre le soin de me piloter dans Athènes et ses environs. Un mois entier je vécus près de lui, à sa table, sous son toit, au grand mécontentement de mon hôtelier de la rue d'Hermès, qui trouvait que le vieux Klephte lui faisait une concurrence déloyale.

Soit avant, soit après les séances du sénat, il devint le compagnon de toutes mes courses. Sans lui, peut-être

aurais-je cherché la vieille Athènes au milieu des ruines récentes de la cité moderne. Il me la montra dans une plaine aride, inculte, à peine bossuée de quelques éminences pierreuses, un sépulcre de ville, non une ville.

Mais, doué d'une mémoire prodigieuse, Rosli m'en recomposait la topographie; il redressait devant moi ces temples, ces palais, qui jadis avaient témoigné de la perfection, de la splendeur de l'art grec et dont je ne retrouvais des vestiges qu'en soulevant quelques touffes d'herbe fanée du bout de ma canne. Tout n'en était pas anéanti cependant. Le consul de France, M. Fauriel, et d'autres collectionneurs éclairés, grâce à des fouilles récentes, avaient forcé la terre avare à leur livrer une partie de ses trésors. Rosli en connaissait d'autres, au moins aussi précieux, et dont la plupart, au lieu d'être enfouis dans de froids musées ou de sombres cabinets d'archéologie, rayonnaient encore au soleil.

Nous parcourûmes ensemble les campagnes environnantes, à six lieues à la ronde; nous visitâmes des villas, des chaumières écartées de la grande route, et où jamais le pied d'un touriste ou d'un collectionneur n'avait laissé sa trace. Dans ces constructions d'ordre bien différent, nous découvrions parfois, même dans les plus humbles demeures des paysans, d'admirables bas-reliefs, des fragments de marbre et de jaspe, finement travaillés, confondus avec la brique et le torchis. Dans plus d'un village misérable les riches colonnes enlevées au temple de Thésée ou de Jupiter servaient d'étais à des masures. Sous un hangar encombré de paille et d'instruments de labourage nous avons retrouvé une Cérès décapitée, portant encore en main la gerbe de blé, qu'elle semblait avoir apportée au réservoir commun; dans la cour d'une petite ferme, des canards barbotaient dans une piscine de marbre antique, dont les fines cise-

lures, quoique en partie effacées, témoignaient de la main d'un maître.

Un jour, Rosli me conduisit devant une grande maison de plaisance, entourée d'un bois de sycomores qui l'avait sans doute dérobée aux recherches spoliatrices de lord Elgin. « Voyez, me dit-il, toutes les époques de l'art, toutes ses misères et ses splendeurs, sont confondues ici pêle-mêle et charment l'imagination, même en l'attristant. Le principal corps du logis a été posé sur les fondations d'une tour romaine ; ces ailes pesantes dont on l'a flanqué dénoncent évidemment le goût dégénéré du bas empire, enlaidi encore par le replâtrage moderne des Turcs ; mais la vieille cité de Périclès en a fourni les ornements ; Damophon fit ces architraves, ces pilastres élégants ont été tracés par Dinocrate, et ce fronton, enlevé au temple de Diane, est de Phidias. On l'a retrouvé naguère encastré dans un mur des écuries de l'ancien Aga des janissaires. Les faucons du même Aga se désaltéraient dans cette belle coupe de porphire que vous avez tant admirée chez votre consul Fauriel. »

C'est ainsi que mon illustre et savant cicerone ressuscitait pour moi les richesses monumentales d'Athènes dans les coins les plus inconnus de sa banlieue.

Grâce à lui, largement approvisionné de notes, je me disposais à rentrer en France, lorsque, au milieu d'une de nos excursions, je me rappelai que tout savant, tout antiquaire, tout octogénaire qu'il était, Ulysse Rosli, parmi ses compatriotes, jouissait surtout de la double réputation de soldat et de poëte. Ses campagnes, sans que je me fusse donné la peine de l'interroger à ce sujet, il m'en avait conté les incidents les plus curieux durant nos causeries du soir; mais de ses vers je n'en connaissais pas un, ne pouvant tenir compte de ceux que l'habitué

de l'hôtel d'Hermès m'avait débités en grec moderne le jour de mon arrivée. A cet égard, Rosli avait été vis-à-vis de moi d'une discrétion invraisemblable, motivée sans doute par ma parfaite ignorance de la langue hellénique. Néanmoins, il parlait si couramment le français que je crus devoir, ne fût-ce que par politesse et par reconnaissance, le prier de me faire connaître, en la traduisant, bien entendu, une de ses compositions poétiques.

« Volontiers, me répondit-il; mais j'y mets une condition. »

J'ai parlé de la mémoire prodigieuse de cet étonnant vieillard. Qu'on en juge! J'avais été quelque peu poëte autrefois, et Rosli se rappelait que mon nom avait figuré parmi ceux de ces philhellènes inoffensifs qui avaient combattu pour la Grèce, de la lyre, faute de mieux. C'est à ce bon souvenir que j'avais dû son accueil si cordial avant même qu'il eût pris connaissance de ma lettre de recommandation. La condition imposée par lui c'est que, son engagement acquitté, à mon tour je lui dirais quelques-uns de mes vers. Nous devions consacrer les restes de cette journée non plus à des recherches archéologiques, mais à des ressouvenirs littéraires qui, pour lui, remontaient presque aux premières années du siècle, pour moi à vingt ans au moins. Néanmoins, je promis tout ce qu'il voulut, bien décidé, si je ne satisfaisais pas à ma promesse, à en rejeter la faute sur mon ingrate mémoire, moins vigoureuse que la sienne.

Nous parcourions alors une des pentes du mont Lycabette ; nous en achevâmes la montée pour nous asseoir sous des berceaux de chèvrefeuilles qui en couronnent les hauteurs. Devant nous les campagnes de l'Attique déployaient la beauté de leurs sites; au levant l'Hymette

se montrait couvert de chaudes vapeurs; à ses pieds, moins un fleuve qu'un ruisseau, serpentait doucement l'Ilissus, déchu de sa force et de son éclat comme les murs qu'il arrosait jadis; derrière nous, sur cette même colline ou l'Œdipe de Sophocle avait achevé sa longue expiation, s'élevaient les clochers de Sainte-Euphémie et les jardins qui rappelaient Académus et surtout Platon.

Comme Rosli, préoccupé de son sujet, promenait un regard vague sur ce tableau, les cloches de Sainte-Euphémie vinrent à sonner. Il tressaillit.

« Elles ne sonnaient point alors, dit-il en se parlant à lui-même; la mosquée seule jouissait de tous ses privilèges; un pacha nous tenait à tous son pied sur le front, et le drapeau rouge de l'islamisme flottait sur l'acropole d'Athènes! »

Sa figure, d'ordinaire souriante, s'était contractée tout à coup; dans son œil agrandi l'inspiration semblait monter comme s'il se fût agi de la création d'un poëme nouveau, et se tournant vers moi :

« Je vous dirai les malheurs et les fautes de ce jeune Oswali Nicétas, de cet enthousiaste d'un jour qui faillit compromettre l'avenir de son pays; faible enfant, digne de pitié, quoique bien coupable, et dont le cœur égara la raison. »

J'étais tout attention, il commença.



II

Oswali Nicétas.

Réveillez-vous, filles de la Grèce, réveillez-vous pour m'écouter; aidez-moi vous-mêmes à préserver vos amants des dangers de l'amour. Réveillez-vous, femmes d'Athènes, et réveillez vos époux endormis; répétez-leur mes vers; qu'ils apprennent par vous que ce n'est qu'à force de persévérance qu'on devient glorieux et libre!



Infortuné Nicétas, dernier descendant de Thrasybule, fatal aux tyrans, le soleil d'Athènes avait éclairé ton berceau, et tes pas, jeunes encore, s'étaient imprimés dans les neiges de la Germanie. Tu allais lui demander cette nourriture de l'âme, l'instruction, noble piédestal qui, pour le bien de tous, nous élève au-dessus des autres. Tu savais que la science et la vertu sont les nourrices de la liberté, et que l'antique Mytilène, pour

prolonger l'esclavage de ses vaincus, ne leur imposait que l'ignorance.



Tu revins parmi nous, trop jeune sans doute; cependant le feu sacré de la patrie brûlait déjà dans ton cœur. Tu revis la Grèce, non plus telle que l'ont faite les musulmans, mais telle qu'elle fut jadis, telle que tu voulais la voir renaître; la cendre de ses héros frissonna sous tes pas. Exalté par de nobles souvenirs, dans tes rêves de gloire, devant toi, comme par enchantement, le Pirée recouvrait son enceinte formidable, le Parthénon se relevait majestueusement sur ses colonnes à demi brisées, et les anciens dieux de l'Hellénie accouraient en foule pour repeupler leurs temples déserts.



Pour toi, l'île de Cérigo était toujours Cythère; Castri, Japora s'enorgueillissaient encore des noms de Delphes et de Parnasse; les montagnes de Télo-Vouni et de Vulcano, les rivières de Keuzler et de Sart conservaient leurs noms antiques et harmonieux de l'Hymette et de l'Ithome, du Scamandre et du Pactole.



Nicétas trouva ses compagnons d'enfance accoutumés au joug, et le subissant presque avec résignation. A l'aspect du croissant, ils courbaient leur front humilié;

et, sans honte, sans fureur, s'arrêtaient dans l'attitude du respect ou descendaient de leur monture à la vue d'un janissaire. Indigné : « Lâches ! leur criait Nicétas, infidèles à vos pères, jetterez-vous sans cesse votre liberté aux pieds de vos tyrans ? » Et ils répondaient : « Qu'est-ce qu'un tyran ? qu'est-ce que la liberté ? »



Au milieu des danses et des panégyries d'Athènes, lorsque la rose et le bluet couronnaient leurs fronts pour en chasser les ennuis et le souvenir de l'oppresion, la parole de Nicétas tombait sur eux comme la foudre : « Enfants joyeux d'une mère expirante, ne la vengerez-vous jamais? Ne pouvez-vous du moins cacher sous vos fleurs le poignard d'Harmodius? Vous rampez, vils Hellènes, vous rampez en oubliant que Dieu a donné au reptile un dard pour se venger du superbe qui l'écrase. »



Le jeune Lambros seul comprit Oswali. Issu, ainsi que lui, d'une illustre famille de la Livadie, il ne put supporter plus longtemps les reproches de son ami, de son parent. « Silence, lui dit-il un jour en le prenant à l'écart : Achmet, qui gouverne Athènes, inquiet pour sa puissance et craignant la révolte, n'a point encore osé être assez cruel pour qu'on puisse nous seconder en ces lieux. Adressons-nous à des Grecs plus malheureux. Je sais où les trouver. L'eau la plus pure

croupit en séjournant. Je vais partir : bientôt tu verras le torrent descendre des montagnes de l'Épire. »



Oswali le serra dans ses bras. « Les îles de l'Archipel, lui dit Lambros, n'attendent depuis longtemps qu'un chef déterminé ; parcours-les : la mer et les montagnes sont les derniers refuges de la liberté. Avant que la fête d'Athanase ait succédé à celle de saint Dimitri, le cri libérateur, parti des monts Chimariotes, aura retenti sur les rivages de Smyrne. »



Il dit ; et tel que ces étoiles rapides qui sillonnent la nue, et que le musulman stupide croit être des flèches flamboyantes lancées par la main des anges, Lambros a franchi les plaines de Thèbes et le golfe de Lépante ; les échos du Pinde se sont réveillés à sa voix ; les peuplades chrétiennes de l'Albanie et de la Chaonie ont été visitées par lui, malgré les périls sans nombre dont l'entouraient une nature marâtre et les vices produits par l'esclavage.



Buthrinto, que chanta la lyre d'Ovide et de Virgile, où dorment encore les cendres d'Hector et de l'infortunée Médée, calomniée par Euripide à prix d'argent, apparut à Lambros dans toute la splendeur de ses débris. C'est au milieu des acropoles écroulés bâtis par les

Romains, des temples renversés de l'antique Grèce, que Lambros s'écria : « Compagnons ! cette voix inconnue qui, jadis, sortie des rochers de Paxos, apporta jusqu'à vous la nouvelle de la mort du Sauveur, retentit aujourd'hui de nouveau dans les bois de Zara et dans les gorges du Cormovo, pour annoncer l'aurore prochaine de notre délivrance ! »



Tout respirait la joie à Delvinaki, car les bergers de la Thesprotie ont su rester libres au milieu de l'asservissement général. Les vierges de l'Épire, vêtues de blanc, la tête et le sein couronnés d'une écharpe de la couleur du safran, se livraient aux longues évolutions de la danse romaïque, lorsque, portant à la main une croix brisée et sanglante, Lambros s'élança au milieu des danseurs : « Aux armes ! fils de l'Épire ; aux armes ! L'indépendance de tous peut seule consolider la vôtre. Le chêne qui s'élève solitaire sur la crête des monts est bientôt renversé par la foudre ou l'ouragan. »



Il parcourut ainsi les cantons de la Livadie et de l'Épire, échappant sous mille déguisements aux émissaires des Turcs. Les habitants de Zagori, de Parga, de Souli, les républicains de l'Acrocéraune, les montagnards toxides et les valeureux Mirdites, si distingués parmi les Albanais par leur courage et leur dévouement à la cause du Christ, lui promirent aide et secours. Les brigands même de Caulonias accoururent

au-devant de lui. « Nourris nos familles, lui dirent-ils, et sers-toi de nos bras; ta cause est la nôtre. Nos mœurs sont en horreur, dit-on; malheur à ceux qui nous les ont données! Chez nous le vol et le meurtre ne sont que des représailles; rends-nous meilleurs; l'esclavage n'enfante que des crimes: la vertu c'est la liberté. »



Il dédaigna ces timides mécontents, dignes de leur sort, qui ne savent que gémir sous le bâton du maître, semblables au volcan du Chamoussi, qui depuis longtemps trouble les airs de ses longs gémissements, les obscurcit de sa fumée noirâtre, et dont on attend encore la première éruption. Ses glorieux compagnons furent distribués par bandes, et tous prenant des chemins divers se dirigèrent vers Livadia, lieu du rendez-vous, après que les Cauloniates eurent pronostiqué le succès de l'entreprise, en consultant les ombres que jetaient des ossements de bélier présentés aux flammes du foyer.



Près d'une année s'était écoulée pendant la sainte mission de Lambros. Il se hâta d'envoyer un émissaire dans l'Archipel, au-devant de celui qu'il regardait comme le chef véritable de cette noble entreprise. Lambros mettait tout son espoir en toi! où étais-tu, que faisais-tu, Oswali Nicétas? toi qui, par tes grâces, ton courage et ton éloquence, t'élevais au-dessus de tes rivaux, comme le pic neigeux du Kamila s'élève au-dessus

des autres sommets du Pinde, où étais-tu, que faisais-tu, Oswali Nicétas?



Malédiction sur lui! malédiction sur sa race! la torche qui alluma l'incendie s'est éteinte tandis qu'il déployait ses ailes de flamme! Belle Hellénie, pleure encore, pleure toujours; ton fils bien-aimé t'a trahie; il a désespéré de toi, il a oublié ses serments! Malédiction sur toi, Oswali Nicétas!



Les rivages de Scio l'avaient reçu, digne émule de Lambros. Le cœur plein encore de ses grands projets, il visita les premières familles de cette île populeuse et florissante. Le luxe, le commerce, l'amour du gain y couvraient l'oppression d'un manteau brillant, et semblaient en alléger le poids. Il tonna de nouveau et ne fut point écouté; à ses cris de gloire on répondit par de froids raisonnements: les obstacles glacèrent son enthousiasme; les plaisirs l'environnaient; il abaissa ses regards sur eux. Dans cette crise de faiblesse et d'hésitation l'amour parut armé, et la patrie fut oubliée.



Aglaé était la plus belle des filles de Scio, et cependant, quoique chrétienne et Grecque, un Grec chrétien eût rougi de lui donner le titre d'épouse; car sa mère

avait été séduite par un ennemi du Christ, et le sang d'un musulman coulait dans ses veines. Son œil noir et voluptueux respirait la mollesse asiatique; ses formes légères et sa chevelure blonde rappelaient la beauté des vierges de la Morée; ses talents et même sa parure attestaient encore sa double origine. L'or de Venise, les perles de l'Orient décoraient tour à tour sur son front gracieux le turban ou le flamméum; ses doigts, comme ceux des femmes du sérail, après avoir emprunté un léger vermillon aux feuilles de l'henné, erraient sur le zel harmonieux, ou faisaient résonner le kanoun sous une touche d'ivoire. Fille bizarre et charmante, malheur à celui qui t'aimera ! hélas! malheur à toi-même, car c'est Nicétas!



Il errait un jour dans la campagne, cherchant pour sa cause des soldats jusqu'au fond des chaumières délabrées. Un cri perçant se fait entendre; Nicétas vole au secours d'une jeune femme qui se débattait dans les bras d'un janissaire. A la vue d'un Grec : « Esclave, s'écria celui-ci, retire-toi; » et il levait son bâton pour le frapper : un coup de poignard fut la réponse de Nicétas. Mais ce sang ennemi, versé au nom de la liberté, n'assura que le triomphe de l'amour. Semblable à ce lac de Dgérovina dont les ondes engloutissent tout ce qui flotte à leur surface, l'amour éteint et absorbe tout sentiment qui n'est pas lui. L'ami de Lambros ne tarda pas à l'éprouver.



Ce meurtre vulgaire mettait ses jours en danger; Aglaé offrit à son libérateur un asile sous le toit de sa

mère. D'abord ce fut la mère qui le cacha, qui le garda, qui lui porta sa nourriture dans un endroit écarté de la maison. La mère malade, la jeune fille dut la remplacer près de lui. Tous deux ne tardèrent pas à s'enivrer des poisons puisés dans un regard ou dans un sourire. Passant tout le jour à ses genoux, il répétait avec elle les scolies amoureuses de l'Hellénie, ou apprenait d'elle cette science emblématique des femmes de l'Orient qui donne un langage à chaque fleur. Bientôt, dans un silence expressif, il n'eut qu'à lui présenter une branche de lotos pour lui parler de sa beauté, une tige de persicaire pour lui dire : « je t'aime. » C'est ainsi que cette âme républicaine se détendait sous le souffle de l'amour, comme la lyre du poëte sous les vapeurs enflammées du simoun.



Le bruit trompeur de la mort de Lambros parvint alors aux oreilles de Nicétas, et ses derniers élans de patriotisme s'éteignirent avec l'espérance de revoir son ami. Cependant l'orage grondait encore autour de lui ; la vengeance du pacha de Scio menaçait le raïa meurtrier ; sa retraite était sur le point d'être découverte, lorsque la mère d'Aglaé sentit que sa dernière goutte de vie s'échappait de la clepsydre éternelle. « Mes enfants, leur dit-elle, vous vous aimez, et Dieu ne peut repousser votre amour, car votre religion est la même. Entre les mains d'une mère expirante, jurez d'être unis l'un à l'autre, et je meurs satisfaite. Mais tous deux vous avez encore besoin d'un protecteur. Prenez cet anneau ; allez trouver Achmet, aujourd'hui pacha d'Athènes ; dites-lui que celle.... » Elle voulait poursuivre, la mort l'en empêcha.

❀

Aglaé était fille d'Achmet; celui-ci l'accueillit avec tendresse; mais il vit dans Oswali moins le libérateur de sa fille qu'un rejeton glorieux de la Grèce, qu'une passion fatale livrait tout entier à sa politique perfide. Illustre famille de Canzianès et de Nicétas, allez-vous devenir l'alliée d'un fils d'Othman? O mes vers, élancez-vous avec la rapidité des flèches de l'Arnaute! ne laissez qu'une trace légère sur le but que vous allez atteindre! Me faudra-t-il éterniser la honte d'un Grec?

Dans l'oppresseur de son pays, Nicétas ne vit bientôt plus que le père d'Aglaé; il crut par son lâche dévouement assurer leur hymen. Insensé, qui pensait arriver au bonheur par le parjure. Non! jamais la couronne nuptiale ne sera suspendue à leurs lambris entre les images révérées des saints.



Nicétas n'aspirait donc plus qu'aux bonnes grâces du maître, lorsqu'un cavalier, couvert de sueur et de poussière, s'arrête devant le palais d'Achmet. Introduit près du pacha : « A cheval, Achmet! une troupe de brigands, d'incendiaires, après avoir ravagé Livadia, se dirige vers nos murs! Au bruit de la simandre et du siankos[1], ils appellent au meurtre et au pillage la misère et la révolte! A cheval! à cheval! »



1. La simandre est une plaque de fer sur laquelle les Grecs chrétiens frappaient avec un marteau pour remplacer l'usage des cloches qui leur était interdit par les. Turcs. Le siankos est un très-gros coquillage, commun dans la Méditerranée, et dont on tire des sons semblables à ceux de la trompe.

Achmet s'arme, et ses janissaires l'entourent. Oswali lui-même, Oswali Nicétas, l'ami de Lambros, à la tête d'une légion chrétienne d'Armatolis, court à des périls où il croit trouver la gloire. Derrière les rochers de Sandli, dans les vallons d'Aspa, les rebelles osent présenter la bataille aux troupes d'Achmet. Trois fois les soldats du pacha sont vaincus et dispersés; trois fois Oswali les ramène au combat, et enfin à la victoire. Mais, lorsqu'en furieux il s'enfonçait au milieu des bataillons ennemis, un objet étrange frappe ses regards : c'est la croix du Sauveur; un cri retentit à ses oreilles : c'est celui de liberté; un guerrier s'avance pour le combattre : c'est Lambros!



Son crime lui est révélé! Il vient de briser l'arbre sacré planté par lui-même : ses yeux s'obscurcissent, son front fléchit, le fer échappe de ses mains ; il tombe au milieu de ses Armatolis victorieux en murmurant : liberté.



Les généreux enfants de l'Albanie se montrèrent dignes de la cause qu'ils avaient embrassée; nul d'entre eux ne déposa ses armes; tous moururent sur la place qu'ils avaient choisie pour combattre, semblables, après leur chute, à une forêt de pins déracinés par l'ouragan. On montre encore, au milieu des rocs de Sandli, le précipice où, plutôt que de se soumettre, s'élancèrent les Cauloniates. Les Osmanlis l'ont surnommé la *tombe des Brigands;* aujourd'hui des vallons d'Aspa et de Zé-

narul, le voyageur, en élevant les yeux vers ces rochers, y trouve ces mots inscrits : *Tombe des héros.*



Lambros désarmé, captif, était tombé au pouvoir d'Achmet : Nicétas implora sa grâce ; et son espérance, ses prières, ses larmes n'excitèrent que le sourire du maître. Il tomba à ses genoux, résolu de sauver son ami ; il se releva, résolu de le venger. Un nouveau complot s'ourdit dans Athènes ; mais le désespoir seul y présidait ; quelques montagnards toxides, échappés au carnage d'Aspa, plusieurs Armatolis, enthousiastes de la valeur de leur chef, jurèrent de le seconder. Nicétas ne parla que de vengeance, n'osant parler de liberté.



Au milieu de la nuit, ses compagnons doivent surprendre les gardes d'Achmet. Quand les tambours du sérail ont annoncé la dixième heure, lui-même, profitant de la sécurité qu'inspire sa présence, se dirige vers les appartements du pacha ; la délivrance de Lambros dépend du coup qu'il va porter.

Le signal convenu entre les conjurés ne peut tarder à se faire entendre, et Nicétas, au milieu des ténèbres, erre encore dans les longs vestibules du palais. Il craint d'avoir égaré ses pas dans l'obscurité, lorsqu'une faible lumière apparaît au fond des corridors ; une femme la porte. C'est Aglaé.

A la vue de l'ombre de Nicétas vacillante entre les colonnes, elle pousse un cri d'effroi.

« Silence! lui dit celui-ci; où est ton père?

— Dieu! quelle fureur est empreinte dans tes regards!

— Où est ton père?

— Pourquoi ce poignard? Mon père courrait-il un danger?... Viens-tu pour le défendre?... Non!... »

Et le signal des conjurés s'est fait entendre, et déjà Oswali croit ouïr les cris de mort des janissaires.

« Retire-toi, fille d'Achmet, retire-toi!

— Quel est ce bruit? quelles sont ces clameurs! Nicétas! je ne te quitte point.

— Fuis-moi, te dis-je; fuis-moi, puisqu'il y a du sang d'Achmet dans tes veines! »



Et les cris redoublent dans le palais, et les pas nombreux d'hommes armés semblent se diriger en tumulte vers la prison de Lambros; mais Aglaé, muette, immobile, les yeux ruisselants, reste placée entre son père et son amant. Oswali la repousse, et les bras de la fille de Scio s'ouvrent encore pour l'enlacer.

« Fille d'Achmet! s'écrie-t-il enfin, saisi d'une fureur convulsive, cause de ma honte éternelle, seul lien qui m'unit à la tyrannie, seule barrière qui me sépare de la liberté, tombe, et que Lambros soit libre! »

Son poignard s'est plongé tout entier dans le cœur de la jeune Grecque; elle pousse un gémissement, pâlit, succombe, et ses bras que roidit la mort entourent encore son meurtrier. Telle une colombe de Smyrne, blessée par un maître cruel, expirante, dirige

encore son vol vers lui pour chercher son dernier asile dans son sein.



La mort d'Aglaé fut un crime inutile; les compagnons de Nicétas avaient été vaincus. Lui-même fut surpris auprès de sa victime, encore tout sanglant et poussant des cris lamentables. Le lendemain, sa tête, séparée du tronc, ses mains mutilées, furent suspendues aux portes du palais, objets d'horreur pour les Grecs et pour les musulmans qui répétèrent ensemble :

« Malédiction sur toi, Oswali Nicétas ! »

Liberté, semblable à cet arbre persan dont les fleurs de pourpre ne tombent que pour renaître sans cesse, tu vois tes défenseurs abattus, remplacés par d'autres, envieux, comme leurs devanciers, de mourir pour toi. Notre sang n'a-t-il point encore assez coulé sur tes autels? Ne luira-t-il pas bientôt ce grand jour où nous te verrons redescendre parmi nous? Ma lyre te fut consacrée; puisse-t-elle apprendre à la Grèce à mériter tes faveurs à force de vertus!



Fils de l'Hellénie, honneur à ceux qui combattent de la lyre comme l'immortel Rhigas; honneur surtout à ceux qui font luire leur épée au soleil, sans songer à la remettre lâchement au fourreau comme a fait Oswali Nicétas. Cependant, paix et pardon à Nicétas, nous lui avons dû Lambros; Grecs, bientôt je vous dirai l'intrépide Lambros, délivré des fers d'Achmet, et révélant

son existence par les victoires de Tchesmé et de Coronée; mais, parmi vous, qui marchera sur ses traces? Où sont-ils nos futurs libérateurs?...



Réveillez-vous, filles de la Grèce, réveillez-vous pour m'écouter; songez à Nicétas; aidez-moi vous-mêmes à préserver vos amants des dangers de l'amour. Réveillez-vous, femmes d'Athènes, et réveillez vos époux endormis pour leur rappeler Lambros. Qu'ils apprennent par vous que ce n'est qu'à force de persévérance qu'on devient glorieux et libre!

Rosli se tut. Quand il se leva, rayonnant encore d'enthousiasme, un feston de chèvrefeuille, détaché des cintres du bosquet, couronnait ses beaux cheveux blancs.

Des brises embaumées agitaient autour de nous les bois de mélèzes et d'oliviers, les buissons de lauriers roses; et dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ce murmure, qui croissait de plus en plus, me semblait un assemblage de voix confuses, qui, sortant des ruines et des tombeaux d'Athènes, nous entretenaient de gloire, d'amour et de liberté.

Dans ce moment, le soleil penchait vers l'horizon, et ses rayons obliques, atteignant les sommets du Lycabette, vinrent se réfléchir sur la figure inspirée de Rosli. Ému de ce que je venais d'entendre, entouré de ruines éloquentes et d'antiques souvenirs, il me sembla voir le dieu du jour, le dieu des vers, Apollon, sur ses

temples détruits, communiquer encore le génie poétique au dernier prêtre des Muses.

Par malheur, tout ne devait pas se terminer là. Sommé de tenir ma promesse, je m'en défendis quelque temps par un sentiment de modestie bien calculé. Mais la modestie d'un poëte n'est jamais un obstacle invincible. Rosli insistant, après avoir d'abord vainement cherché dans ma mémoire, le souvenir de mes anciens vers helléniques s'éveilla au souvenir de ceux que je venais d'entendre. Je songeai à deux petits poëmes qui semblaient continuer le sien. Les voici ; ils complétèrent notre séance poétique du Lycabette.



III

La fille de Rhigas.

Aux fêtes de Castri [1], la jeunesse accourue
Et de joie et d'amour paraissait s'enivrer;
Tout à coup, au milieu de la foule éperdue,
L'œil hagard, une femme est soudain apparue,
Et se prend à pleurer.

Du malheureux Rhigas c'est la fille insensée;
Au milieu des tombeaux errante nuit et jour,
Recouvrant par accès sa raison éclipsée,
L'amour de son pays survit à sa pensée;
C'était son seul amour.

Les danses et les chants s'interrompent; sur elle
La pitié quelque temps jette un regard distrait;
« C'est dommage, dit-on, quoique folle, elle est belle!

1. Petite ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne Delphes, près du Mont-Parnasse.

« Mais, voyez, sous ses pleurs son regard étincelle!... »
Elle parle, on se tait.

« Pardon si ma présence ici vous effarouche
« Et vous trouble un instant dans vos élans joyeux;
« Mais pour vous, non pour moi, que la pitié vous touche;
« Vous aussi vous aurez des plaintes à la bouche,
« Et des pleurs dans les yeux;

« Cela, demain, peut-être!... En nos jours de misères,
« Où le joug de l'Islam vous tient à deux genoux,
« Si vous n'êtes soldats, du moins, chrétiens austères,
« Courbez-vous sous la croix, et priez pour vos frères
« Qui vont mourir pour vous!

« Danserez-vous encor au bruit de leurs défaites?
« O Grecs, écoutez-moi, moi, fille d'un héros!
« Croyez à mes discours, les mourants sont prophètes:
« Pourquoi des chants, des fleurs? Vous êtes à ces fêtes
« Conduits par vos bourreaux.

« La foudre me frappa, ma parole est sacrée,
« Écoutez! du Limbo j'ai recueilli la fleur;
« J'ai parcouru, pieds nus, le mont du Lycorée,
« Et, la main vers Stamboul, d'une voix inspirée,
« Je m'écriai : malheur!

« Alors, de l'avenir image désolante,
« Sortit de terre un spectre effrayant de pâleur;
« Trois fois, trois fois vers lui je me tournai tremblante,
« Et trois fois, me marquant d'une tache sanglante,
« Il répéta : malheur!

« Et, moi, j'ai tout compris! Au mauvais sort en proie,
« Il nous faudra, trois ans, et lutter et souffrir,
« Suer tout notre sang sur la fatale voie,
« Jusqu'à ce que le sort lui-même s'apitoie
« En nous voyant mourir.

« Sort cruel, sois béni, car après trois années
« L'Archipel belliqueux dominera les mers ;
« Alors, malheur à ceux dont les mains enchaînées
« N'auront su conquérir de nobles destinées
« Même au sein des revers.

« Vous tomberez, cités, vous qui dans l'esclavage
« Croirez contre la mort trouver de sûrs abris.
« A l'ennemi commun tu livres ton rivage,
« Scio, le musulman te dévoue au carnage,
« Le chrétien, au mépris.

« Grecs, puisque notre sang dans nos plaines fécondes
« Pendant trois ans encor doit couler par torrents,
« Puissent ces flots de sang, mêlés avec les ondes,
« Se changer en poison dans ces coupes immondes
« Où boivent nos tyrans.

« Malheur à toi, Sultan ! sans relâche, sans trêve
« La révolte t'enlace et s'attache à ton flanc;
« En vain tu veux briser sa tête sous ton glaive,
« Elle croît sous le fer, l'orage la relève;
« Le sang paiera le sang!

[semble,
« Et vous tous, rois chrétiens, quand la croix vous ras-
« Est-ce pour protéger Mahomet contre nous?
« Protecteurs des tyrans, que votre peuple tremble!

« Alliés du Sultan, soyez maudits ensemble;
« Malheur, malheur à vous!

« Vous nous devez vos lois, vos arts et Massilie!
« Du sang de notre Christ vous nous déshéritez;
« L'Europe par ses vœux à nos vœux se rallie;
« Mais contre leurs sujets dans l'Europe avilie
« Les rois sont révoltés.

« Ne comptez que sur vous, Grecs, je vous en adjure,
« Levez-vous et marchez, marchez toujours unis,
« Dans les pleurs, dans le sang, lavez bien votre injure;
« Moi, fille de Rhigas, moi, dont la bouche est pure,
« Frappez! je vous bénis.

« Frappez! devant l'audace et le bon droit tout cède.
« Mais plus de faux plaisirs, de danses ni de chants;
« Frappez! soyez vainqueurs, tous vous viendront en aide.
« Le verrai-je ce jour?... Non!... La mort qui m'obsède
« N'attendra pas trois ans!

« Eh bien, Dieu me le dit, vienne ce jour prospère,
« En dépit de la mort, mon linceul déserté,
« Ici, je reviendrai parmi vous, et j'espère
« Qu'alors nous chanterons.... l'hymne saint de mon [père :
Liberté! Liberté!

« J'ai prédit vos destins, j'ai lancé l'anathème,
« Et ma force est à bout, mon cœur n'est qu'un lambeau...
« Castri, ton sol est libre à mon moment suprême
« Pour la liberté sainte il est, dès ce jour même,
« Conquis par mon tombeau! »

Elle dit, tombe et meurt.... De la pauvre insensée
Bientôt on oublia la mort et les leçons ;
Loin de son corps meurtri la foule dispersée
De ses propres malheurs détourna sa pensée,
Et reprit ses chansons.

A la danse, au plaisir, le sistre encor appelle;
Pourtant quelques danseurs n'ont pas repris leur rang,
Et l'on trouva tracé, dès l'aurore nouvelle,
Aux rochers du Parnasse, aux murs de la chapelle :
« Le sang paiera le sang ! »



IV

La captive d'Ipsara.

Au secours ! Ipsara du sépulcre est la proie !
Là tout ce qui fut vie est de retour aux cieux;
Là, sur un lac de sang, avec des cris de joie,
Le vautour musulman plane victorieux.
La trahison vainquit la valeur confiante;
La vertu, pour un jour, porta des fruits amers;
Mais ce jour ne vit pas la vertu suppliante;
Demandez aux débris qui couvrent ces déserts !

« Épargnez les vaincus ! qu'une foule captive
« Nous suive dans Stamboul jusqu'aux pieds du Sultan;
« Du carnage dont je vous prive,
« L'or vous consolera ! » s'écriait l'Ottoman.
Des captifs? non, barbare, en vain tu les réclames;
Nul des fils d'Ipsara ne portera des fers!
« Que sont donc devenus les enfants et les femmes? »
Demandez aux débris qui flottent sur les mers !

Mais l'étendard sacré cependant se relève :
Ceint de fossés et de remparts,

Un couvent a reçu les vierges, les vieillards,
Sous la protection de la croix et du glaive.
Là, Dieu combat pour eux. Leurs regards abaissés
Ont contemplé, dans la plaine flétrie,
En funèbres monceaux leurs frères entassés;
Ils marchent! dans leurs rangs la simandre aguerrie
En sons retentissants au clairon se marie :
Les Osmanlis, sur la brèche élancés,
Sous la foudre chrétienne expirent renversés;
Du couvent, des remparts, la double batterie
De leurs corps en lambeaux a comblé les fossés;
Et déjà la terreur succède à leur furie,
Tandis qu'encor debout sur leurs murs fracassés,
Offrant cet holoscaute au ciel, à la patrie,
Prêtres, femmes, soldats, tout combat et tout prie.

L'étendard chevelu fuyait, quand, vers le port,
Le flux aux fugitifs jette un nouveau renfort
Les Hellènes, du sein d'une épaisse poussière,
Ont vu sortir la horde tout entière.
Qu'importe! leur valeur s'en accroît! Mais, hélas!
Le plomb meurtrier et rapide,
Le plomb, arbitre des combats,
Dans leurs oisives mains manque au tube homicide.
Quelque temps au croissant ils résistent encor,
Car d'Ipsara les vierges héroïques
Ont livré leurs joyaux, les vieillards, leur trésor;
Et le bronze vomit les diamants et l'or
Sur les bandes asiatiques.

Mais tout espoir s'éteint : le chef de leurs guerriers [1]
S'élance au milieu d'eux, les rassemble, s'écrie :

1. Warwaski, commandant du fort Saint-Nicolas. Jouissant de

« Des enfants d'Ipsara nous tombons les derniers;
« La coupe en main! salut à nos sanglants foyers!
« — A la mort! — A la gloire! — A toi, fille chérie,
« O jeune liberté, de notre sang nourrie,
« Le Christ et toi, restez nos héritiers!
« Ce sol sacré dans ses entrailles
« Renferme l'aliment des foudres destructeurs;
« Écrasons l'ennemi sous nos saintes murailles,
« Puisqu'il nous faut mourir, invitons nos vainqueurs
« A la fête des funérailles! »

En hurlant la victoire, alors de toutes parts
La foule des bourreaux a couvert les remparts :
« Hâtez-vous, compagnons, pour le choix des esclaves,
« Sur ces murs de l'Islam arborez le drapeau;
« Des fers pour ce lâche troupeau,
« De l'or et du sang pour les braves! »

Ils disaient : un volcan s'est ouvert sous leurs pas;
Le salpêtre enfermé, rugit, brise la terre,
A tous les vents jetés, le sacré monastère
Et vainqueurs et vaincus, tout roule avec fracas!
Et tout à coup un cri sublime,
Par le vieillard, par l'enfant répété,
Cri d'adieu, cri de mort, éclatant, unanime,
S'élance dans les airs, retombe dans l'abîme :
« Vive la liberté! »

Sous la secousse et terrible et soudaine,
L'île entière a tremblé jusqu'en ses fondements;
Le désastre a couvert la plaine

biens considérables, et pouvant sauver sa personne et sa fortune, il préféra mourir avec ses compatriotes.

De membres mutilés et de débris fumants;
Et, les câbles rompus, l'onde agitée entraîne
Les navires chassés loin des bords écumants.

Le capitan frémit. « Quels fruits de mes conquêtes!
« A-t-il dit : un désert, des débris et des têtes !
« Ne pourrai-je donc voir, caressant mon orgueil,
« Une beauté captive, au milieu de nos fêtes,
« Me rappeler ma gloire par son deuil! »

Regarde! la voici.... Ta phalange homicide
L'entraîne devant toi.... C'est elle! Stéphana,
Hier encor l'honneur des filles d'Ipsara!
Aujourd'hui dans les fers! hélas! faible et timide,
Alors que tous les siens cherchaient à conquérir
Un trépas noble et magnanime,
Elle seule s'enfuit, pâle et pusillanime;
Elle seule n'osa mourir!

Et la voici, captive, échevelée,
De son peuple au tombeau par la vie isolée,
Au ciel n'osant lever les yeux,
Frémissant au milieu de l'escorte sanglante,
Et murmurant d'une lèvre tremblante
Et des regrets et des adieux.

« Pourquoi ces pleurs? lui dit le chef barbare,
« La fête du triomphe aujourd'hui se prépare
« Pour les vainqueurs comme pour toi....
« Tes yeux sont beaux, tu peux un jour me plaire;
« Viens, ta place est auprès de moi;
« Ta voix sans doute est flexible et légère;
« Prends ce luth, calme ton effroi,
« Et chante-nous le trépas de ton père! »

La vierge a cessé de pleurer;
Son front se relève, un sourire
Sur sa bouche vient expirer;
Sa main ne tremble plus, elle a saisi la lyre,
Et Dieu lui-même a semblé l'inspirer.

« O terre à jamais immortelle,
« Bois le sang de tes fils, malheureuse Ipsara;
« Sous ce sublime engrais, plus brillante et plus belle,
« Ta palme encor reverdira.

« Ton destructeur, dans son délire,
« Jouit insolemment d'un succès passager;
« Seule des tiens, je vis; et c'est pour le maudire!
« D'autres viendront pour te venger.

« Ils viendront! Dieu me le révèle!
« Les veuves de Stamboul à leurs fils éperdus
« Signaleront le jour où tous ceux que j'appelle
« Dans Ipsara seront venus.

« Déjà leur flotte belliqueuse,
« D'Hydra, de Spezzia fend les flots glorieux;
« Kanarès [1] les commande, et la croix lumineuse
« Pour eux scintille dans les cieux.

« Courage, ô mes frères! aux armes!
« Auprès de la victime égorgez les bourreaux!
« Point de pitié! frappez! c'est du sang et des larmes
« Qu'il faut aux mânes des héros! »

1. L'amiral hydriote, Kanarès, à la nouvelle du massacre, jura de venger Ipsara, et tint parole. L'histoire a raconté ses terribles représailles.

Ainsi naguère si timide,
Cette vierge inspirée insultait au vainqueur,
Quand soudain un glaive rapide
Brille et s'enfonce dans son cœur;
Et soulevant sa paupière obscurcie :
« Maître, par toi le coup me fut porté;
« Souviens-toi de ma prophétie;
« Souviens-toi de l'appât offert à ma beauté.
« A mon tour, moi, je t'associe
« A mon triomphe ensanglanté;
« Tu prendras place à mon côté....
« Mais je meurs.... et te remercie....
« Tu m'as rendu la liberté. »

Et voilà tes enfants, généreuse Hellénie;
Et l'Europe est chrétienne! et tous ses potentats
Ont armé dans la paix des peuples de soldats
Pour être spectateurs de ta longue agonie!
Leurs intérêts sont-ils ceux du Sultan?
Oui : tu veux être libre, ô Grec, voilà ton crime.
Que viens-tu parler d'un tyran,
Qu'importe qu'un bourreau t'opprime,
Soit pasteur, soit boucher, tout maître est légitime.
Que fait d'être à leurs yeux chrétien ou musulman!
L'Espagnol les eût vus combattre pour le Maure
Comme ils sacrifieront l'Eurotas au Bosphore,
Et l'Évangile à l'Alcoran!

Ipsara, des chrétiens ont hâté ta défaite;
Leurs vaisseaux apostats, complices d'un forban,
Lui vendaient leurs secours; et les fils du Prophète
Aux fils de Jésus-Christ, sur ta rive muette,
Ont escompté dans un turban
La dîme du pillage et le prix d'une tête.

. . . .

Grèce, déjà pour toi j'osai tenter la lice :
Accepte de nouveau le tribut de mes vers.
Ami des opprimés, ami de la justice,
J'adoptai tes vaincus, j'ai chanté tes revers.
Je ne recherche point la gloire du poëte ;
Que la postérité muette
M'accable de son abandon,
Heureux si, quand viendra ton jour de délivrance,
Un de tes fils vainqueurs, seul, errant en silence,
Et tout à coup se rappelant mon nom,
Le trace du fer de sa lance
Sur les débris du Parthénon !

Le soir, en rentrant à Athènes, Rosli me demande la copie des vers que je venais de lui débiter. Le lendemain, il m'en donnait la traduction faite par lui en vers grecs. Pour ce travail, quelques heures de la nuit, prises sur son sommeil quotidien, avaient suffi.

Dix jours après, je rentrais en France, enrichi d'observations nombreuses sur les mœurs, sur les coutumes de la Grèce moderne ; mes malles étaient surchargées de fragments antiques, de vases, de patères, de médailles, de lacrymatoires, et même d'urnes funéraires contenant des cendres de héros ; mais ce que je rapportais de plus précieux encore, c'était le souvenir du vieux klephte octogénaire, l'infatigable compagnon de mes courses, d'Ulysse Rosli, de cet homme étrange, à la fois polyglotte, archéologue, bon général, grand orateur, grand poëte, et qui était devenu mon cicérone, mon hôte et mon ami, sur une simple lettre de recommandation.

LES DEUX ÉCUS.

Je parlerai; mais me croira-t-on?
F. Bacon, les *Sophismes*.

Il me prend envie, dût-on crier à l'audace, de glisser au milieu de ces récits véridiques une histoire merveilleuse, une histoire qui m'est personnelle, dans laquelle moi-même j'ai joué mon rôle. Quelques esprits rétifs pourront m'accuser de ne leur raconter ici qu'un rêve, une hallucination. Il n'en est rien ! Je mépriserai donc les clameurs des incrédules, et vais rapporter naïvement la conversation singulière dont je fus un jour l'auditeur. Il y a longtemps de cela ! C'était, si je m'en souviens bien, vers le temps de la seconde Restauration.

Pensif, solitaire, je parcourais les alentours de Paris; là, les bras croisés sur la poitrine, le front baissé, je laissais errer mon esprit et m'abandonnais doucement au charme de mes rêveries, lorsqu'une petite voix flûtée frappe tout à coup mon oreille. Je me retourne et ne vois rien ; j'écoute encore, et j'entends de nouveau la douce voix; mais vainement je veux connaître son ori-

gine. A force de recherches et d'attention, je m'aperçois enfin que, soit prestige, soit miracle, cette douce voix, cette voix argentine, sortait.... d'où? Le dirai-je?... De ma poche : oui, de la poche de mon gilet! Je ne suis point plus crédule qu'un autre : je doutai longtemps; mais il fallut bien me rendre à l'évidence, lorsqu'une seconde voix répondit à la première.

Quels étaient les interlocuteurs? Deux pièces d'argent, l'une de cinq et l'autre de six francs (les pièces de six francs avaient cours encore à cette époque), meublaient seules, pour l'instant, l'intérieur de cette poche. Mon soupçon dut nécessairement tomber sur elles, et mon soupçon devint bientôt certitude.

« Impossible! allez-vous vous écrier; deux écus qui parlent!...

— Pourquoi impossible? Tout n'a-t-il pas son langage dans la nature?... Les chevaux et les ânes ont parfois été doués de la parole, j'en atteste Homère et l'Écriture. M. Dupont de Nemours connaissait les dialectes de diverses espèces d'oiseaux; les fleuves mêmes ont élevé leurs *grosses voix;* des sons distinctement articulés sont sortis des rochers; et il est probable que les pierres, dont l'ouïe était assez exercée pour se montrer sensible aux accords de la lyre d'Amphion ou d'Orphée, devaient jouir du privilége de correspondre oralement entre elles. Ceci posé et accepté, je poursuis :

— Par quel hasard vous retrouvé-je ici, ma chère? Bénis soient les dieux qui nous ont réunies! Ces dieux dont vous et moi nous descendons peut-être, car jadis il y en eut d'or et d'argent, exclama d'abord la pièce de six francs.

— Vous auriez été médaille, que vous ne seriez pas plus savante, répliqua l'autre.

— Mon peu d'instruction ne saurait vous étonner;

reprit la première, quand vous saurez que, née sous le règne de Louis XV, dont je porte encore l'effigie, j'ai appartenu dans le temps aux plus beaux esprits du dix-huitième siècle : j'ai passé de la poche d'Helvétius dans celle de Crébillon fils; celle même de Voltaire et de Diderot me fut ouverte; mais c'est, Dieu merci, dans une autre société que j'ai acquis le peu que je vaux moralement. Mais, ma chère, tirez-moi de mon embarras; grand dieu ! combien votre figure me paraît changée! Sans votre voix, il m'eût été impossible de vous reconnaître, tant quelques années ont apporté de différence dans vos traits.

— Nul n'est maître de ses destinées, répondit la pièce de cinq francs; tour à tour républicaine, impériale et royale, tantôt le front couvert du bonnet de la Liberté ou ceint des lauriers de l'Empire, j'ai sans cesse, malgré moi, changé de formes et servi à tous les gouvernements qui ont régi la France depuis trente ans. Si vous avez cultivé les sciences et la littérature, moi, moins heureuse que vous, je ne pus m'adonner qu'à la politique, ayant presque toujours appartenu à des hommes d'État.

— Ah! ma bonne amie, s'écria la pièce de six francs, ou plutôt de six livres, qu'il me serait doux d'entendre votre histoire! Nous sommes seules; notre possesseur ne semble pas disposé à nous séparer de sitôt; l'instant est favorable.

— Commencez, dit l'autre; je suis la plus jeune et dois vous céder le pas. »

La pièce contemporaine des Voltaire et des Diderot était savante et causeuse; elle ne se fit point prier.

« Je dus mon existence à la fonte que fit faire, en 1718, le ministre d'Argenson avec les barres d'argent fournies par les négociants de Saint-Malo à la régence. Mais,

hélas! l'infortune devait m'assaillir à mon entrée dans le monde! Je ne vis la lumière que pour être, ainsi que mes égales, l'objet de la plus injuste persécution. Je m'explique. Ce fut dans ce temps que le fameux Law fit adopter au régent son système ruineux de finances. Pour faire recourir plus facilement à son papier-monnaie, il se crut forcé de nous discréditer dans l'opinion publique. De là, les vexations auxquelles nous fûmes si longtemps en butte; à chaque instant un nouvel édit venait mettre en doute nos droits et notre valeur; enfin, après de longues fluctuations, la victoire nous resta : Law, honteusement chassé de France, après avoir été l'homme le plus riche de l'État, mourut de misère à Venise; juste punition des affronts sans nombre qu'il avait fait subir à l'or et à l'argent!

« J'appartenais vers cette époque au poëte La Mothe, bon homme, pensant bien, faisant peu de cas du papier-monnaie, et professant une grande estime pour nous autres, ce qui me donnait, je l'avouerai, la meilleure idée possible de son talent et de son cœur.

« Je l'entendis un soir discuter avec l'abbé Terrasson sur le système de l'Écossais.... Ah! ma mie, c'était superbe à entendre! Quelle verve! quelle indignation! quelle haine, plus vertueuse encore que financière, contre cet aventurier à qui le régent donnait la France à pressurer! Je croyais vraiment qu'au sortir de ce chaleureux conciliabule le tragique La Mothe allait incontinent poignarder Law, après avoir reçu, par avance, l'absolution de l'abbé; mais, comme ils étaient au plus haut point de leur exaltation, un fâcheux vint les en distraire quelque peu.

« Ce fâcheux était, s'il m'en souvient, M. de Fontenelle; les voyant en si grande humeur guerroyante, il se garda bien de les heurter de front; mais, tout en dé-

plorant le scandale de tant de fortunes improvisées en un jour, il leur raconta l'histoire du petit bossu, lequel avait gagné cent mille livres en quelques semaines, seulement pour avoir souffert que sa bosse tînt lieu de pupitre aux agioteurs de la rue Quincampoix. « Jugez de « leurs profits par leur générosité ! disait Fontenelle. « — Infamie ! infamie ! » répétaient La Mothe et Terrasson ; et ils se séparèrent en lançant de nouveau l'anathème contre de pareils abus. Aussi je ne sais comment il se fit que le lendemain le poëte La Mothe et l'abbé Terrasson, ces fougueux antilawistes, se trouvèrent tous deux, nez à nez, dans cette fatale rue Quincampoix, et que là, de la poche poétique de La Mothe, je tombai dans celle d'un petit commis des fermes, qui, peu de temps après, se sépara de moi en me comprenant dans le payement d'un de ses équipages.

« Je passe sous silence le temps où, mise en circulation dans le commerce, je parcourus mille coffres-forts, vingt ports de mer, toujours en activité, glissant de main en main, de sac en sac, sans cesse présentée, acceptée, changée, empilée, empruntée, prêtée, volée, perdue, trouvée, et n'ayant pas même le loisir, dans mes courtes stations, de faire quelques observations morales sur mes nombreux possesseurs.

« Mais à propos, pardieu ! ma chère, j'oubliais ! Il y en eut un que j'eus le plaisir de faire pendre ! J'avais été volée, ma mie, et non pour la première fois ! sans vanité.... mais, comme il se trouva que mon dernier ravisseur n'était qu'un manant sans naissance et sans amis, il fut pendu haut et court.

— Bien joué ! s'écria la Cinq-francs. Du moins, alors la loi nous protégeait ! mais ne me parlez pas de notre temps, où c'est vraiment plaisir d'être voleur, tant à force de philanthropie on est parvenu à faire à ces

messieurs une existence douce, confortable et sûre. Il n'y a vraiment que nous qui ne sommes plus en sûreté!

— Le pire des choses, dans l'affaire de mon rapt, continua la pièce douairière, c'est que mon larron, poursuivi par le guet, et voulant anéantir en moi la preuve visible de son crime, m'avait jetée par le soupirail d'un égout, où je roulai si malheureusement, que j'allai ensevelir dans la fange l'image du successeur de Louis XIV. Je me trouvai prise là, au fond de l'affreux cloaque, serrée entre deux pierres un peu disjointes, et tellement embourbée, que je ne dus plus espérer de revoir la lumière; car qui pouvait venir m'y dénicher? — Il faudra, me disais-je, que Paris tombe en ruines, et que des barbares ou des savants fouillent dans ses débris pour me tirer de mon égout! Sans doute alors je serai une *antique*. J'irai prendre ma place dans quelque riche médailler. Honneur à celui-là qui pourra me déchiffrer! Peut-être aura-t-il retrouvé, grâce à moi, un des chaînons brisés de l'histoire; peut-être Louis XV me devra-t-il de vivre dans la postérité la plus reculée, et de faire admirer encore aux jolies dames de l'an trois mille et tant la finesse de ses traits et le gracieux de son visage; peut-être, — car enfin j'enfantais le plus possible de suppositions honorables pour me consoler de ma disgrâce, — peut-être, disais-je encore, l'heureux mortel qui me fera entièrement connaître au monde savant, sera-t-il de l'Institut! s'il y a encore un Institut en l'an trois mille et tant! La gloire de procréer un académicien vaut bien celle de faire pendre un voleur! — Oui, et cependant, je ne sais pourquoi, il me déplaisait fort de passer ainsi des siècles entiers dans un égout, à attendre la gloire.

« Par bonheur, un soldat du guet avait pris note du geste de mon fripon lorsque celui-ci me précipitait dans

le bourbier. La police tout autant que moi tenait à son pendu, et ce qu'elle n'avait pas fait en faveur de la salubrité de tout un quartier de Paris, elle le fit pour ma délivrance. On visita, on nettoya, on écura l'égout, qui en avait bon besoin, car deux hommes y furent asphyxiés; mais enfin je m'en tirai : c'était là l'essentiel. Un bain pris, je fus présentable et comparus en grande pompe comme témoin, voire même comme accusateur, devant le tribunal, qui condamna mon homme, à mon grand plaisir. L'exécution fut superbe! Il y avait une foule immense! le procès avait vivement intéressé tout Paris, et plusieurs des plus huppés de la cour louèrent des fenêtres. Bien ils firent, ma mie! car, à la montée de l'échelle, la presse fut telle, qu'une femme et un enfant y périrent. C'est ce que j'appris plus tard d'un assesseur durant mon séjour au greffe. Ainsi, de compte fait, ma toute belle, en cette affaire, je coûtai la vie à cinq personnes : deux asphyxiés, deux étouffés et un pendu! »

Ici, la Six-livres sembla reprendre haleine et fit une légère pause, comme pour attendre les félicitations de sa compagne. Après que la Cinq-francs lui eut fait son compliment en assez bons termes, elle poursuivit :

« Enfin le ciel prit pitié de moi, et, loin du commerce et des commerçants, des voleurs et des pendus, des égouts et des greffes de justice, j'habitai le Marais à Paris.

« Mon nouveau maître, honnête bourgeois, partisan des bonnes mœurs, qu'il entretenait le plus qu'il pouvait dans sa famille, était vieux, riche, économe, sobre, rangé dans son intérieur, faisait des semonces à sa femme, donnait des conseils à sa fille, portait une perruque carrée, parlait toujours, raisonnait rarement, ne riait jamais, et cependant, ami secret des beaux-arts, il

se dérobait parfois aux soins de sa maison pour aller leur rendre hommage dans leur temple commun, à l'Opéra.

« Mais, soit fatigue, faiblesse d'organes, ou plutôt pour ne point déroger à l'usage établi, le sommeil semblait entrer avec lui dans sa loge, et s'emparait de ses sens, jusqu'à ce que des airs de danse vinssent tout à coup le tirer de sa léthargie. Alors, il ouvrait de grands yeux, de grandes oreilles, embrassait de son regard bourgeois les déesses et les nymphes qui venaient étaler leurs charmes, leurs grâces, leur divinité aux yeux du public. Une d'elles surtout semblait l'occuper exclusivement; il la suivait de l'œil, mimait tous ses mouvements, retenait sa respiration tandis qu'elle dansait; et, lorsqu'elle avait disparu, soit dans un char, soit dans un nuage, il poussait un gros soupir, prenait sa canne, son chapeau, rentrait chez lui, faisait des semonces à sa femme et donnait des conseils à sa fille.

« Un jour, il se para, se mira, s'adonisa, fut droit à un superbe hôtel, se fit annoncer, et trouva Vénus ou Calypso dans un négligé mille fois plus séduisant que toutes les parures de l'Olympe. Il voulut parler, sa langue s'embarrassa; ne pouvant prêcher les vertus antiques, ni faire de semonces, ni donner de conseils, il bégaya, se troubla, se déconcerta; et cependant, par un instinct, rare dans la bourgeoisie d'alors, il remplaça l'expression par le geste, plongea bruyamment sa main dans sa poche, où j'étais logée avec un grand nombre de mes compagnes; nous rendîmes un son qui, dans l'instant, sembla parler pour lui, et prêter à son silence même une éloquence entraînante.

« La belle, qui, à la carrure de sa taille, à la clarté de ses discours, à sa canne à pomme d'or, à son geste énergique, le prenait pour un homme de finance, commença à s'attendrir de confiance : il le vit; et, tombant

aux pieds de la déesse, il lui montra sa main pleine d'écus tournois. Mais elle ne faisait sans doute cas que de l'or. Soit mépris de nous autres, soit que la figure grotesque de son vieux galant étouffât sa sensibilité naturelle, elle poussa un long éclat de rire, et frappant rudement en dessous cette main qui nous tenait pêle-mêle, nous fit toutes voler au milieu de l'appartement, ou rouler sous les meubles. Sonner ses gens, rire de plus belle, faire mettre son vieil adorateur à la porte, fut pour elle l'affaire d'un moment.

« Elle riait encore, lorsque, avec fracas, entre un brillant mousquetaire. Nous gisions çà et là sur le parquet. Cette indifférence, ce mépris offensant, dont elle semblait nous accabler, et auquel nous n'étions point accoutumées, fit monter au plus haut degré mon indignation, car, sans être un doublon espagnol, chacun sait ce qu'il vaut. Mon amour-propre froissé ne m'empêcha pas cependant d'entendre le colloque suivant :

« — Eh ! ma belle amie, pourquoi ces bruyants éclats de rire? Lisez-vous les facéties de Voltaire ou les tragédies de La Harpe?

« — Mon cher Dorat, combien vous arrivez à propos! (*En riant.*) L'histoire la plus inconcevable, la plus comique ! mais riez donc.

« — Je ne demande pas mieux ; mais encore faut-il que je sache....

« — (*En riant.*) Un sujet de pièce, mon cher Dorat, un sujet charmant!

« — Mais enfin?...

« — De gros yeux.... des écus.... la figure la plus singulière ! Mais riez donc !

« — J'attends....

« — (*En riant.*) C'est charmant! c'est divin! j'en mourrai ! (*Reprenant tout à coup son sérieux.*) Un sot,

un rustre, une espèce, qui se permet d'être amoureux de moi !

« — Je ne vois jusqu'à présent dans votre histoire inconcevable rien que de très-naturel.

« — (*D'un air forcé.*) Qui ose m'offrir de l'*argent blanc!* à moi ! Me prend-il pour une femme sans mœurs? pour une fille de rien ? De l'*argent blanc !*

« — C'est affreux ! c'est presque vous manquer de respect.

« — Aussi, je l'ai fait chasser.

« — Parbleu ! belle dame, à propos d'argent, ceci me rappelle qu'hier, avec le marquis, nous avons fait une orgie.

« — Une orgie ? Fi donc !

« — Que voulez-vous ? vous nous manquiez ; j'ai voulu me distraire : Pezai m'a entraîné au lansquenet ; j'ai joué, j'ai perdu : je dois vingt-cinq louis sur parole, c'est sacré !

« — Vous ne doutez point de mon amitié.

« — J'en eus plus d'une preuve.

« — Mais, mon cher Dorat, une idée lumineuse ! Mon vieux singe payera une partie de votre dette sacrée. Regardez sur le parquet.

« — Des écus ! où diable placez-vous vos fonds ? Allons, preste ! aidez-moi. »

« Et voilà notre poëte mousquetaire et sa généreuse amie daignant enfin prendre garde à nous ; ils nous cherchent dans les coins et recoins, et nous rassemblent en hâte. La belle compléta les vingt-cinq louis, et notre nouveau maître la quitta en lui jurant qu'elle joignait aux charmes de Ninon une âme mille fois plus grande encore que la sienne. Nous nous attendions à payer la dette sacrée. Il n'en fut rien. Les *Baisers* venaient de paraître : moitié de la somme fut employée à prévenir

la sévérité de la critique, espèce de Thémis littéraire qui sait fort bien se servir de sa balance ; l'autre, destinée à payer des frais de vignettes, culs-de-lampe, etc., et dont je faisais partie, alla chez le libraire, qui, sur-le-champ, nous dépêcha en grande compagnie vers l'auteur de *Zaïre*, à qui il venait d'acheter une petite satire pour une très-grosse somme. Ainsi Dorat se ruinait pour être immortel, tandis que Voltaire s'immortalisait en s'enrichissant.

« Me voici donc installée chez cette puissance littéraire qui mit quarante ans la république des lettres en monarchie. Mélange inouï de faiblesse et de force, de vertus et de petitesses, Voltaire.... Pardon, ma sœur, vous êtes née avec le nouveau siècle ; je ne prétends pas détruire vos admirations ; mais, s'il appartient à une pauvre pièce de mon espèce de juger un pareil homme, j'ose dire qu'il voyait juste, mais qu'il ne voyait pas loin. Lui-même, croyez-moi, recula plus d'une fois dans la route qu'il avait tracée, lorsqu'il vit la fougue insensée des Diderot amener la destruction là où il ne voulait que la réforme. — Mais vous dormez, je crois ?

— Moi ? grand Dieu ! je réfléchissais. Tout ce que vous venez de dire là est superbe, je vous le répète. Achevez, de grâce.

— Des mains de Voltaire, je dois le dire à sa louange, je passai dans celles d'un pauvre bon homme de jésuite que le philosophe cachait chez lui durant la persécution du ministre Choiseul. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, peu de temps plus tard, après avoir appartenu à M. le comte de Buffon, à M. de La Harpe, à Helvétius et à cent autres, je devins la propriété de ce même Diderot, cet athée fanatique dont je vous parlais tout à l'heure, et je lui servis à l'achat d'un Évangile, le seul livre qu'il laissât entre les mains de ses enfants.

Pour le coup, explique qui voudra cette bizarrerie du cœur humain!

« Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur des choses intéressantes pour moi seule; je me hâte d'arriver au but.

« Déjà s'avance l'époque de mes malheurs. La Révolution se prépare, mûrit, éclate enfin, et de son sein je vois s'échapper une masse considérable d'assignats, qui longtemps nous font subir le sort que Law nous avait fait éprouver jadis; mais ce n'était là que le prélude d'infortunes plus grandes. La nation que nous avions si longtemps servie et enrichie sembla nous répudier; un nouveau système monétaire s'établit, ce système décimal si mesquin, si correct, si roturier! et chaque année une foule considérable d'entre nous, envoyée à la fonderie, y alla perdre sa figure et son identité.

« Pour échapper à cet affront, je pris le parti d'émigrer, et, avec tout ce que la France comptait encore de gens comme il faut, je passai en Angleterre. Oh! chère amie, c'est quand on est loin du pays natal que l'existence devient pénible et difficile! Londres est une ville maussade, où la monnaie comme la noblesse émigrantes n'étaient guère prisées l'une plus que l'autre. Ces Anglais étaient déjà si bien fournis d'aristrocratie et de pièces d'or!... Vrai, là, c'est humiliant à dire; mais, aux yeux de John Bull, l'argent le mieux sonnant n'a pas plus de valeur que le simple billon, et n'est pas traité avec plus de respect! Puis cette nécessité qu'il nous faut subir en pays étranger de passer sans cesse par la main des changeurs m'était insupportable! heureusement, vers la fin du Consulat, je fis partie de l'émigration rentrante.

« Dans ce temps, par le plus grand des hasards, j'appartenais à la respectable veuve de ce bon bourgeois qui faisait des semonces à sa femme et donnait des conseils

à sa fille. Nommée, depuis la mort de son époux, dame de charité de son arrondissement, la digne créature s'acquittait à merveille des devoirs de sa charge, et visitait les greniers et les masures. Un jour, elle me comprit au nombre de ses aumônes (j'avoue qu'on est fier d'être employé à un pareil usage), et bientôt nous arrivâmes au dernier étage d'une bicoque, dans un réduit où la clarté du ciel ne pénétrait tout juste que pour laisser apercevoir sur un grabat une malheureuse femme, dans un état complet de dénûment. Notre présence sembla pour un instant faire apparaître un rayon de joie sur ce visage décoloré par la douleur et la misère. Ma maîtresse alors se sépara de moi en faveur de cette infortunée, qui me reçut avec toutes les marques de la reconnaissance la plus expressive. Elle baisait les mains de sa bienfaitrice, me baisait moi-même, fixait sur moi un œil étonné, humide de larmes. Mais quelle fut ma surprise quand je reconnus dans cette misérable créature, la brillante danseuse, l'amie de Dorat, qui jadis m'avait reçue avec un dédain si gai, lorsque je lui avais été offerte par l'époux de cette bonne dame dont elle venait de baiser les mains !

« Je ne sortis de ce grabat que pour entrer dans les coffres d'un israélite, grand avare, grand brocanteur, prêteur sur gages, qui, passant sur mon front une lime infamante, me mutila lâchement, et força mes nouveaux maîtres à prendre pour un outrage du temps ce qui n'était que l'effet de sa sordide avarice.

« Peu de temps après la foudre tomba sur notre tête. Le gouvernement impérial, oubliant toutes les lois divines et humaines, froissant tous les intérêts et toutes les fortunes, nous fit arbitrairement déchoir de notre valeur. Depuis ce temps, objet de mépris, portant un titre que je ne puis justifier, j'ai vu mes possesseurs

nombreux ne me garder qu'avec inquiétude, m'échanger sans cesse, et n'ai connu de joie que lorsque le sort me plaça près de vous. Enfin j'attends le jour fatal où, désignée pour la fonte, il me faudra dépouiller cette forme, cette effigie royale, que j'ai conservée fidèlement depuis le jour de ma création. Si quelque chose cependant adoucit mes regrets amers, c'est l'espoir d'être alors comptée au nombre de vos pareilles. »

Ici, la pièce de six livres cessa de parler; celle de cinq francs, après l'avoir remerciée, commença ainsi :

« Je naquis en 1793, au milieu des troubles civils de la France. L'Assemblée législative ayant fait un appel au peuple, on le vit, abjurant l'intérêt et le luxe, porter avec empressement à l'hôtel des Monnaies ses vaisselles et ses bijoux d'or et d'argent; je dus le jour à cet élan patriotique.

« Hélas! je l'avouerai, je ne restai pas fidèle, ainsi que vous, à mon empreinte primitive. Chacun des gouvernements, qui se succédaient avec tant de rapidité, me fit changer de forme et de figure. L'Assemblée législative, la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire, me virent tour à tour parée de leurs légendes, de leurs attributs; et, soit faiblesse de caractère, soit plutôt la force irrésistible des circonstances, je devins ce qu'on appelle une franche girouette. Un instant je me trouvai même, ainsi que beaucoup d'autres honnêtes gens, être de deux partis à la fois! Oui, en l'an XII, tandis que d'un côté j'arborais encore les emblèmes de la république expirante, de l'autre je présentais la face, le nouveau nom, le nouveau titre de son destructeur. Au surplus, nous autres, nous ne sommes pas soumises au serment.

— Nous y serions soumises, ma sœur, repartit la Six-livres, cela engage bien peu aujourd'hui!

— J'appartins dans ce temps à un riche fournisseur des armées, qui, quoique de race plébéienne, avait toujours eu, au plus haut degré, la manie des ancêtres, reprit la Cinq-francs. Les portraits de tous ses aïeux bourgeois tapissaient avec orgueil les murs de son appartement lorsque la grande Révolution éclata. Craignant pour des têtes si chères, qui, à la vérité, étaient toutes poudrées à blanc, il pensa que le seul moyen de conjurer la proscription était de les couvrir prudemment des insignes de la liberté. Un peintre fut aussitôt mandé. A la place d'une rose, M. le fournisseur fit tracer une large cocarde sur le catogan de sa bisaïeule, en dépit de deux énormes paniers qui dévoilaient l'anachronisme de la cocarde. Son père fut affublé du bonnet phrygien, malgré sa bourse et ses ailes de pigeon, et son oncle, curé de son vivant, par conséquent plus imminemment encore en danger que les autres, fut cuirassé, botté, éperonné ; un casque de dragon couvrit son front tonsuré, et deux épaisses moustaches ombragèrent ces lèvres d'où jadis ne sortaient que des paroles de paix.

« Mais, en 1804, survint l'Empire, qui sembla devoir prescrire de nouvelles métamorphoses de famille à mon digne maître. Il fut nommé baron.

— Baron !... interrompit la Six-livres d'un ton plein d'aigreur et de sarcasme ; avec quoi ce Buonaparte faisait-il des barons ! je vous le demande ? Avec des munitionnaires, des fournisseurs, des bourgeois ! Fi !...

— Ta ! ta ! ta ! ma commère, répliqua la Cinq-francs d'un petit air goguenard, ne faisons pas tant les grandes dames ; pensez-vous donc figurer dans les rangs de l'aristocratie monétaire ? erreur, ma toute belle : vous et moi nous ne sommes que de simples bourgeoises, tenant le milieu entre la noblesse et le peuple.... c'est-à-dire entre l'or et le billon. »

En guise de réponse, la pièce de six francs articula quelques sourdes paroles qui n'arrivèrent pas à mon oreille, celle de cinq francs poursuivit :

« Devenu l'un des soutiens de la nouvelle monarchie, M. le baron commençait à rougir du bonnet phrygien de monsieur son père. Peut-être, d'après ses ordres, le peintre allait-il détruire son propre ouvrage, et, qui sait? à force de broderies, de cordons et de croix, faire des comtes, des marquis et des commandeurs de la race roturière de M. le baron. Le curé-dragon allait, tout au moins, être promu au cardinalat : l'amour en décida autrement.

« Une fille d'ancienne noblesse plut à mon maître, qui l'obtint en mariage. Dès lors, renonçant entièrement à ses propres aïeux, il les remplaça par ceux de sa femme, qu'il fit peindre à ses frais et qu'il adopta sans réserve, avec une abnégation, un élan de tendresse conjugale qui dut lui faire le plus grand honneur auprès de sa nouvelle famille. »

Ici, la pièce de six interrompit celle de cinq avec une sorte d'emportement :

« Allons, fi ! Il ne manquait plus que cela ! Une fille de race épouser un baron de Buonaparte !... Ah ! fi ! fi ! fi !... vous dis-je ; j'ai horreur des mésalliances !

— De l'indulgence, ma sœur, reprit la Cinq-francs d'un faux air de bonhomie ; les écus de six livres les plus purs, les mieux frappés, nés dans les meilleurs hôtels des monnaies, quoique d'argent fin, ne se produisent pas dans le monde sans avoir subi quelque peu d'alliage.

— Pardon !... j'oubliais, répondit d'un ton sec la pièce monarchique, vous êtes libérale, encore républicaine peut-être ; poursuivez votre histoire, citoyenne, je ne vous interromprai plus ! »

Et la Cinq-francs reprit tranquillement, sans que je pusse remarquer la moindre altération dans sa voix :

« M. le baron, gouverné par sa femme, ne tarda pas à éblouir la capitale par ses prodigalités et le luxe de ses équipages. Mme la baronne aimait à briller. Mais l'ex-fournisseur s'aperçut que les dépenses excédaient les revenus ; il parla d'économie ; la baronne, qui dédaignait ces moyens abjects, car, vous le savez, ma sœur, elle était de bonne famille, quoique mésalliée, la baronne, dis-je, se chargea de rétablir l'équilibre dans ses finances, sans changer l'ordre ordinaire de sa maison.

« Un nouveau plaisir fut ajouté aux plaisirs nombreux dont on jouissait déjà chez elle. Un jeu de roulette s'y installa. Peu à peu la *rouge* et la *noire* remplacèrent la danse et la musique. L'accès de l'hôtel devint facile aux étrangers ; il fut transformé en un véritable tripot ! Vous allez apprendre, ma chère, comment le ciel daigna se servir de moi, faible et pauvre créature, pour changer la face brillante de cette maison, et punir M. le baron du mauvais usage qu'il faisait de ses richesses.

« Au milieu d'une fête magnifique qu'il donnait, un homme mal vêtu se présente. — Monsieur le baron me reconnaît-il ?

« — J'ai une idée confuse....

« — Je suis votre parent, monsieur le baron ; Gaspard....

« — Parlez plus bas.

« — Fils de....

« — Plus bas, vous dis-je. Je vous reconnais ; mais nous serions importunés dans cet endroit ; veuillez bien me suivre. »

« Et il le conduisit dans l'allée principale du jardin.

« — Que puis-je faire pour vous, monsieur?

« — Comme un bon parent, m'aider à sortir d'embarras; je possède quelques talents, j'ai de l'activité....

« — Il suffit; laissez votre adresse à mon concierge; je penserai à vous.

« — J'avais une place, monsieur le baron; je l'ai perdue, et votre protection....

« — J'y songerai; adieu; madame s'inquiète sans doute de mon absence; je la rejoins. »

« Et, près de s'éloigner, il tend la main à son cousin Gaspard, qui la lui serre avec effusion; mais bientôt celui-ci retire brusquement la sienne, en sentant quelques pièces de monnaie, dont je faisais partie, s'échapper de celle du baron. Le mouvement d'orgueil du cousin Gaspard nous fit choir au milieu de l'allée, où je restai deux heures à la belle étoile, la face dans la poussière et exposée à la convoitise du premier venu.

« Parmi les joueurs de roulette que la fortune trahissait en cet instant, se trouvait un jeune héritier de province. Présenté dans la maison du baron, il y avait contracté la fatale habitude du jeu. La chance lui a été tellement funeste ce jour même, qu'après avoir vu s'échapper de ses mains tout l'héritage de ses pères, sans une *mise* dans sa poche, il quitte la salle de jeu, descend tout bouleversé l'escalier; au lieu de prendre à droite, par la cour de l'hôtel, il prend à gauche, par le jardin, et là s'arrête pour essayer de calmer sa fièvre au grand air.

« Gisante encore dans l'allée où le baron et son cousin Gaspard s'étaient disputé l'honneur de m'abandonner, je m'offre tout à coup à la vue du jeune provincial. Il me relève, m'examine curieusement aux rayons de la lune; une lueur d'espérance brille sur son visage; il rentre dans les salons, me jette sur le tapis vert, me

suivant du regard avec une incroyable anxiété, moi, pauvrette, moi, qu'une heure auparavant il eût laissée tomber avec insouciance entre les mains d'un mendiant!

« Admirez avec moi, ma chère, les vues profondes de la Providence! Quelque temps inaperçue au milieu du fatal tapis, je vois enfin, peu à peu, s'amonceler sur moi une masse considérable de numéraire, résultat inattendu d'un paroli couronné du plus brillant succès! j'étouffais sous l'or! Mon nouveau maître multiplie audacieusement ses chances de fortune, fait sauter la banque et ruine totalement le baron!

« Mais quel joueur sait s'arrêter à temps? En peu de mois, celui-ci en fut réduit à cet état de dénûment dont je l'avais tiré comme par miracle. Je lui appartenais encore, car, depuis le jour où j'avais rétabli sa fortune, il m'avait regardée comme sa *pièce de bonheur!* Il semblait attendre un nouveau service de moi, et malheureusement j'aidai à le lui rendre.

« Un soir, il réalisa le peu qui lui restait, tenta une dernière fois la chance, perdit tout, à l'exception de sa *pièce de bonheur!* et le lendemain je me réveillai dans le tiroir d'un armurier de la rue Saint-Honoré.

« Jetée longtemps, ainsi que vous, dans le commerce, reçue chez nos plus forts banquiers, je fus à même d'observer cette grosse bourgeoisie d'aujourd'hui, si différente de la bonne bourgeoisie d'autrefois. Que les mœurs sont changées! combien votre cafard du Marais, qui donnait des conseils à sa fille et faisait des semonces à sa femme est loin de ressembler à nos richards de la Chaussée-d'Antin, pleins de franchise et de générosité, qui ne donnent à leur fille et à leur femme ni semonces ni conseils, et qui, loin d'aller avec hypocrisie offrir de l'*argent blanc* à nos Vénus d'Opéra, protégent ouverte-

ment le dieu des beaux-arts, et entretiennent publiquement ses prêtresses !

« Subissant bientôt une nouvelle métamorphose à l'hôtel de la Monnaie, je n'en sortis que pour entrer chez un sénateur, grand homme à la cour, grand orateur au conseil secret, qui remplissait dignement vingt places à la fois, pronostiquait hautement l'immortelle durée du nouveau règne, et faisait des économies.

« Cependant de grands événements politiques vinrent changer la face de la France. Lors de l'invasion, mes compagnes et moi, nous dûmes jouer un rôle fort important en diplomatie. Dans une excursion, faite hors des murs de la capitale, je tombai entre les mains des Cosaques. Dans la ceinture de l'un d'eux, je me trouvai enfermée avec un grand nombre de monnaies étrangères, des roubles, des impériales, des thalers, des griwnas, des florins, des ducats, des frédérics, etc., dont je ne pus comprendre le baragouinage, mais qui toutes me semblèrent être arrivées dans notre prison commune d'une manière violente. Moins heureuse que vous, ne pouvant faire pendre mon voleur, je fus contrainte à le suivre. J'eus aussi mon temps d'émigration.

« Il me fallut habiter parmi les Cosaques, dans leur propre pays! Là du moins, je dois déclarer que je n'eus qu'à me louer de la manière dont on me traita. On m'y rendit des honneurs auxquels, moi, étrangère et pauvre captive, j'étais loin de m'attendre. Parfois les hommes me portèrent à leur veste en signe de décoration militaire; les femmes me suspendaient sur leur front, comme un bijou précieux. Mais ce qui m'arriva de plus singulier, de plus bizarre, de plus extraordinaire, dans cette contrée de barbares, ce fut la manière dont j'en sortis pour rentrer en France. Vous ne voudrez jamais le croire, et j'en ris encore, rien qu'en y pensant.

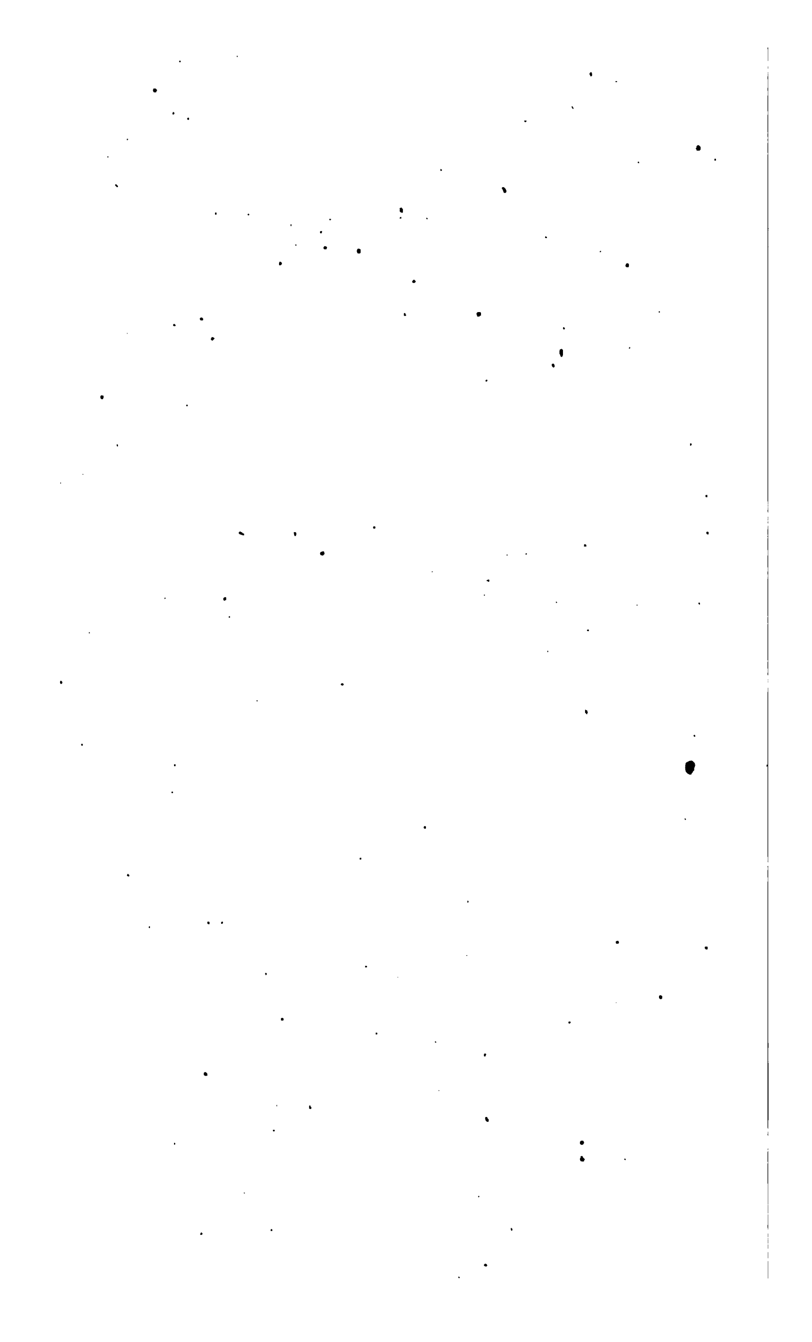
« Imaginez-vous, ma chère sœur, que l'empereur Alexandre.... »

La pièce de cinq francs en était à cette partie de sa narration, et je l'écoutais avec une attention soutenue lorsque je me sentis tout à coup saisir par le collet. Je levai les yeux ; j'aperçus devant moi un homme, moitié citadin, moitié paysan, demi-bourgeois, demi-militaire; il était brun, grand, fort, armé d'un long sabre ; c'était un garde champêtre enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Tout entier à la conversation des deux interlocutrices, je ne m'étais point aperçu que depuis une demi-heure je marchais dans les terres ensemencées; que mes pieds avaient foulé deux plants d'asperges, écrasé un carré de fèves naissantes. J'étais pris *in flagrante delicto*, les pieds sur les fèves ! Il fallait payer le dommage. A mon grand regret, une des causeuses y passa. Ce fut la plus jeune. Avis aux gens distraits, qui vont rêver dans les champs, sans songer aux plants d'asperges et aux gardes champêtres.



LES

JUMEAUX DU DEVONSHIRE



LES

JUMEAUX DU DEVONSHIRE

sans m'être jamais enrôlé sous leur bannière ou sous leur drapeau. Chez les uns et chez les autres, comme dans tout ce qui passionne l'humanité, j'ai vu certain mélange de bien et de mal, des idées raisonnables conduisant à des actes excessifs, quelque chose d'incertain, de movible, de transitoire; je me suis abstenu; je ne m'en repens pas, j'ai conservé mes amis.

— Cher monsieur, laissons là de côté la question littéraire; elle est sans importance. Mais la France est aujourd'hui partagée en deux camps, et toute abstention, je le maintiens, est un crime de lèse-patrie. C'était là, du reste, l'opinion des anciens et celle de Caton en particulier.

— C'est là aussi l'opinion de mon journal, monsieur, journal essentiellement politique, il est vrai; aussi suis-je vraiment désolé d'être tout à la fois en opposition avec vous, avec les anciens, avec Caton et avec mon journal; mais, je vous le répète, j'ai des affections sincères dans ces deux camps dont vous parlez, et, pour une conviction politique qui ne m'est pas venue encore, je ne sais pourquoi j'irais me brouiller avec une moitié de mes amis.

— Crainte puérile, cher monsieur! La politique n'a jamais éloigné de nous que les faux amis; on diffère d'opinions sur un point; on ne se retrouve qu'avec plus de plaisir sur tous les autres. Ce témoignage de force et d'indépendance mutuelles fait qu'on s'en estime mieux. Et qu'est-ce que l'amitié sans l'estime? Je pourrais vous en citer mille preuves. Tenez, en Angleterre, le pays dont nous avons tiré tant et de si bonnes choses en industrie comme en politique, n'entendez-vous pas tous les jours en plein parlement un membre de l'opposition dire: *Mon honorable ami*, en parlant du ministre auquel il fait, politiquement, une guerre acharnée? Et le

ministre de lui répondre : *Mon savant ami*, tout en essayant de lui prouver qu'il n'a pas le sens commun sur le point qui les divise. Eh bon Dieu ! cela les empêche-t-il de faire le soir leur partie de whist ou de dîner ensemble chez le lord-maire? Autre exemple, plus concluant encore! Dans toutes les grandes familles, même dans les familles royales, il y a un père conservateur ou tory, tandis que le fils se déclare hautement whig et même radical. S'en aiment-ils moins? Non, non ! cher monsieur ; à l'égard de nos vrais amis la couleur de nos opinions n'a pas plus d'influence que celle de nos cheveux. On a des amis blonds, on en a de bruns ; qu'importe à la chose? Je dirai plus : ces alliances d'un parti à l'autre ont leur côté utilitaire dans les temps de grande conflagration. Me comprenez-vous?

— Parfaitement.

— Alors, vous voilà convaincu?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! lisez l'ouvrage du célèbre Chesterfield.

— A quoi bon? J'ai lu celui de l'illustre Dwisleyston.

— Ah!... Et qu'est-ce que ce Dwisleyston?

— Un philosophe anglais, comme Chesterfield, et qui mérite peut-être plus de confiance que celui-ci ; car sa morale n'est pas celle d'un maître de danse ; Dwisleyston, savant littérateur, florissait sous les derniers Stuarts ; malheureusement ses écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous, à l'exception d'un seul. Cette production unique suffit à ma cause. C'est une simple historiette, et je vais avoir l'honneur de vous la raconter, si ces dames le permettent. »

Mon antagoniste, un excellent homme du reste, fit la grimace ; mais les dames étaient en majorité, et le mot *historiette* leur fit acclamer ma proposition.

Je me hâtai d'entamer mon récit.

« Dans une des petites bourgades du Devonshire, sous le règne de Jacques Ier, certaine grande dame, riche et de bon renom, mit au monde deux enfants jumeaux du sexe masculin. Jusque-là rièn d'extraordinaire. Mais ces enfants, quoique d'ailleurs parfaitement conformés dans leur taille, se trouvaient attachés, reliés l'un à l'autre par une prolongation extérieure des ligaments intercostaux. La nature les condamnait par avance et à perpétuité à passer leur vie dans une dépendance mutuelle, comme nous avons vu de nos jours Ritta et Christina, les jumeaux siamois, et toute cette série d'êtres doubles, classés par Geoffroy Saint-Hilaire sous cette effrayante appellation : monstruosités !

« Je le répète cependant, nos deux malheureux jumeaux, par la régularité normale de leurs organes et même de leurs traits, pouvaient passer pour d'agréables monstres. Les médecins du pays n'en déclarèrent pas moins à l'unanimité, vu le cas tératologique, que les pauvres innocents ne pouvaient jouir d'un mois d'existence; déjà même, à ce qu'assure le savant Dwisleyston, tous les apothicaires de l'endroit se disputaient l'honneur d'en orner la devanture de leurs boutiques, dans un superbe bocal d'esprit-de-vin.

« Cependant, trompant les prédictions des honorables médecins et l'espérance de messieurs les apothicaires, ils vécurent.

« Enfants, leur mère les fit puiser ensemble à la double source de la force et de la santé; adolescents, les mêmes maîtres leur prodiguèrent la nourriture du cœur et celle de l'esprit. Ils croissaient en âge, en savoir, et, par leurs goûts, leurs travaux, leurs plaisirs, semblaient être encore plus unis que par les liens que la nature avait imposés à leurs corps.

« Le temps des passions vint les mettre à l'épreuve et les trouva inébranlables dans leur affection réciproque. La même femme les avait charmés ; leur double rivalité ne fit qu'accroître leur tendresse fraternelle ; car aucun d'eux ne pouvait espérer d'être heureux tout seul ; l'amant favorisé eût toujours été nécessairement gêné par un tiers.

« La soif même des honneurs et des richesses pouvait-elle établir une rivalité entre eux ? Ils devaient habiter le même palais ou la même chaumière, et l'un d'eux, possesseur d'un trône, eût été contraint d'y faire asseoir son frère auprès de lui.

« Ils vivaient donc dans cette douce intimité, par cette double existence qui anime, qui embellit tout, qui supplée à tout ; les mêmes pensées faisaient écho dans leurs têtes, comme les mêmes sentiments dans leurs cœurs ; la jalousie, l'amour, l'envie, l'ambition, ces bourreaux éternels des autres hommes, semblaient avoir perdu leur dard et leur venin auprès d'eux ; une idée politique vint les occuper un instant, et le bonheur de s'aimer, de s'entendre, de vivre dans un autre soi-même, tout fut détruit à jamais.

« Jusque-là, John et William, les héros de ce récit véridique, avaient aimé leur pays sans s'inquiéter de la façon dont on le gouvernait. Mais la politique est un hôte envahisseur ; le côté droit ou gauche que l'on occupe, la fleur dont on respire les parfums, le vêtement dont on se pare, tout vous jette sur son terrain et sous sa dépendance, par cette espèce de droit de mainmorte qu'elle exerce depuis tant de siècles.

« John et William donc, un certain jour, sentant le besoin de renouveler leur coiffure qui avait fait son temps, mandèrent leur chapelier. Celui-ci leur présenta des chapeaux de deux sortes, les uns à têtes rondes et les

autres en cônes renversés, appelés alors coiffures à la Jacques. John, sans autre motif que le caprice de son goût, et par le désir de suivre une mode nouvelle, choisit un chapeau à tête ronde, comptant que son frère allait l'imiter. William, peu porté aux modes nouvelles, se contenta d'un *Jacques*, comme par devant.

« — L'homme raisonnable, dit-il à John, attend qu'une mode soit établie avant de l'adopter.

« — J'ai vu porter de ces chapeaux, répondit John en désignant le sien, aux plus honnêtes bourgeois de la cité, ainsi qu'à un grand nombre de baronnets.

« — Mon frère, les habitudes de notre corps touchent de plus près que vous ne le pensez à celles de notre esprit; craignez de contracter, sans vous en douter, le besoin du changement.

« — Eh! mon frère, ne consultons chacun que notre goût. Je prends un de ces feutres ronds.

« — Ils sont fort recherchés, dit aussitôt le chapelier en présentant à John l'un des plus élégants, qu'il venait de brosser avec soin: tous les partisans du parlement n'en ont plus d'autres.

« — Vous voilà donc parlementaire, mon frère?

« — Pourquoi pas, William? le parlement est un corps respectable, et que tout véritable Anglais doit honorer. »

« William ne répondit rien et choisit un *Jacques* que le marchand lui garantit être du meilleur ton et fort en usage à la cour.

« — Vous voilà donc homme de cour, mon frère? » dit John.

« Cette petite querelle de toilette les amena insensiblement et sans qu'ils s'en doutassent sur le sol périlleux et mouvant de la politique.

« S'escrimant pour la première fois dans un langage

étranger à chacun d'eux, leur discussion prit d'autant plus facilement un ton d'aigreur et d'animosité, que, complétement inexpérimentés l'un et l'autre sur ce nouveau terrain, force leur fut de soutenir leur opinion plus par la passion que par le raisonnement.

« Tous deux la tête couverte du fatal sujet de leur discorde, il leur était difficile de se regarder sans trouver un motif pour remettre en avant quelque argument oublié. Ils s'argumentèrent tant et si bien, que William, sans ébranler l'opinion naissante de son frère, qui l'écoutait à peine, finit par se rendre lui-même à ses propres raisons. John se prit, ainsi que lui, à sa propre éloquence, et, pénétré des obligations que devait lui avoir le parlement pour une aussi sublime défense de ses droits et de ses principes, il s'attacha à ce corps célèbre, comme un avocat à son client, un bienfaiteur à son obligé.

« Le démon de la politique une fois éveillé, tout l'enfer est en branle. Les deux jumeaux avaient professé jusqu'alors une religion sincère et tolérante; à la longue le fanatisme s'empara de leur cœur. John devint ardent presbytérien, et le candélabre d'or s'alluma pour lui comme la torche des Euménides. William se convertit doucement au catholicisme par haine pour les whigs qui tous professaient la religion réformée. Un prêtre romain le vint voir et lui donna ses secours spirituels devant John, qui, bien qu'il se bouchât les oreilles et les yeux, fut contraint, par l'effet de leur conformation bizarre, d'assister, témoin indigné, à ce qu'il nommait les impiétés du Moabite!

« Comme toutes les âmes faibles, chacun d'eux se crut bientôt forcé de défendre les excès de son parti. William, après avoir tressailli d'horreur au récit du massacre des Anglais protestants par les Irlandais ca-

tholiques, finit par l'approuver hautement. John, à son tour, osa donner des louanges à la conduite infâme des Écossais, qui livrèrent aux fureurs du parlement l'infortuné roi Charles Stuart.

« Devenus étrangers l'un à l'autre, ils n'eurent plus de lien commun que ce maudit prolongement intercostal, qui les enchaînait malgré eux. Leur maison s'était transformée en un club ouvert aux deux sectes. John n'accueillit plus que les *têtes rondes*, les whigs, les parlementaires; William fit sa société intime des catholiques et des royalistes.

« Un jour les deux partis se trouvant en présence chez eux, on en vint aux voies de fait : nos jumeaux ne restèrent point dans l'inaction : frappé par John d'un coup de coude, William tomba sur le plancher et nécessairement entraîna son frère dans sa chute.

« Saisis tous deux de la même inspiration, ils mandèrent aussitôt un chirurgien, non pour panser de légères contusions qu'ils avaient reçues en tombant, mais pour opérer une scission définitive entre eux; une visible séparation de corps, qui pût rendre à chacun sa liberté de mouvement, c'est-à-dire la possibilité de se fuir. Ils préféraient subir les chances d'une opération pénible et dangereuse à être sans cesse face à face, côte à côte, avec l'ennemi de leur foi politique et religieuse.

« Des praticiens très-expérimentés, après une longue consultation, déclarèrent unanimement cette union corporelle indissoluble. Une grosse artère dont la ligature était impraticable, traversait ce lien de chair commun à tous deux. Il leur fallait rester inséparables, sous peine de mort.

« Cependant l'attente d'un événement inouï remplissait l'Angleterre de terreur. Le roi Charles Ier allait paraître devant les juges de Westminster.

« William tomba dans une profonde tristesse; le monde lui devint odieux; enfin, possédé de cette maladie terrible que les insulaires d'outre-Manche appellent le *diable bleu* ou le spleen, il résolut de mettre fin à ses jours. Mais il ne pouvait se pendre ni se noyer sans l'assentiment de son frère; il s'empoisonna.

« Depuis longtemps aucune parole n'avait été échangée entre eux, lorsqu'un jour John, après un repas auquel William seul avait participé, se sentit tourmenté de douleurs et de déchirements d'entrailles. Son médecin presbytérien accourut et lui dit :

« — Une heure de relevée vient de sonner; sans doute quelque substance vénéneuse se sera trouvée parmi vos aliments dans le repas que vous venez de faire.

« — Je n'ai fait aucun repas, répondit John saisi d'effroi : par ordre du parlement, et en bon citoyen, j'ai jeûné au profit de l'État [1]. »

« Les débris du dîner de William étaient encore sur la table; le médecin y jeta un coup d'œil et s'écria :

« — Votre frère s'est empoisonné! cette maudite artère commune vous joue ce tour affreux en vous communiquant les effets du poison. »

« John regarda William, qui, pâle et respirant à peine, cherchait à retenir ses mouvements convulsifs afin de ne point être secouru. Il le fut cependant et malgré lui; le contre-poison administré à l'un réagit sur l'autre et le sauva. L'amour de la vie peu à peu reprit ses droits sur lui; et, après une longue maladie, les deux frères, que le malheur et la souffrance n'avaient même pu réconcilier, par ordre de leurs médecins, allè-

1. Déjà, en 1644, le parlement anglais, manquant d'argent, avait publié une ordonnance pour obliger chaque citoyen à se priver d'un repas par semaine, et à en consacrer les deniers à la cause nationale.

rent loin de Londres respirer l'air pur de la campagne, dans une petite habitation qu'ils possédaient sur les bords de la Saverne, auprès des murs de Worcester.

« Jamais la nature ne nous paraît si belle, jamais l'existence ne nous offre autant de charmes que pendant les jours de la convalescence. On aime à se rejeter dans un nouvel avenir ; ce sont de nouveaux projets ; c'est une nouvelle vie que l'on recommence, pour ainsi dire, avec toutes les illusions de la première jeunesse ! Il n'en était pas absolument ainsi de notre whig et de notre tory, et cependant, à l'insu l'un de l'autre, ils revoyaient le soleil avec un plaisir, un attendrissement qui peut-être eussent pu les rendre à la nature et à la sagesse, lorsque des événements imprévus faillirent les replonger dans des excès plus grands encore que les premiers.

« Pendant le sommeil de William, un Écossais, qui supposait aux deux frères les mêmes opinions politiques, pénètre dans leur appartement et apprend à John, qu'il trouve seul éveillé, que le prince de Galles, fils du roi défunt, venait d'arriver en Écosse, où une armée royaliste s'organisait en sa faveur.

« Instruits que les magistrats de Worcester eux-mêmes secondent en secret le complot, John se résout à en prévenir le parlement.

« William découvre bientôt les intentions du farouche républicain, son éternel compagnon. Effrayé de voir le salut du parti royaliste entre de pareilles mains, ne doutant pas que son frère ne cherchât à anéantir leur dernier espoir, sans lui donner le temps d'agir, il s'arme de ce qu'on appelle de l'héroïsme dans les temps de trouble et d'anarchie ; il écrit aussitôt aux magistrats de la ville, et leur dénonce son frère.

« L'étendard royal venait de se lever dans Worcester, lorsque l'*avis de trahison*, signé *William*, arriva au

grand conseil. On résolut d'épouvanter les parlementaires par un exemple sévère, et l'ordre fut donné de faire fusiller à l'instant John, de Devonshire.

« William ne s'attendait point à ce brusque dénoûment ; il s'efforça de faire comprendre à l'officier chargé de l'exécution qu'il était impossible de tuer son frère sans le tuer lui-même, et il était inconvenant et même impolitique de faire périr un bon tory catholique pour se débarrasser d'un whig presbytérien. Il parla dix minutes encore de son opinion, de ses services, de son artère, de son héroïsme ; mais l'officier avait des ordres, n'entendait rien aux explications, et de plus, était pressé d'en finir, étant ce jour-là invité à dîner dans une bonne maison de Worcester.

« Pris dans ses propres filets, William demanda un instant de sursis, qu'il obtint à grand'peine. Restés seuls, les deux frères se parlèrent pour la première fois depuis bien longtemps. En entendant la voix du compagnon, de l'ami de son enfance, en contemplant l'image vivante de son père sur ce front que le plomb allait bientôt briser, William sentit toute l'étendue de son *héroïsme* et l'évidence de son péril : il pleura ; John s'attendrit ; tous deux se regardèrent et se serrèrent la main en signe de pardon mutuel.

« Ralliés par un danger commun et connaissant tous les détours de leur maison, à la faveur d'une trappe ils gagnèrent des souterrains immenses qui les conduisirent en pleine campagne ; évitant tour à tour les soldats de Charles II et ceux de Cromwell, ils se sauvèrent enfin, et, revenus des passions haineuses, détestant également les partis qui corrompent le cœur, les juges qui condamnent de confiance, les officiers qui fusillent sans rien entendre aux explications, ils achevèrent leur vie comme ils l'avaient commencée, au sein de

la nature et de l'amitié. La mort les frappa du même coup : tous deux se tenant embrassés et les yeux tournés l'un vers l'autre, ils s'encouragèrent mutuellement à ce moment suprême.

« Dans la bourgade du Devonshire, lieu de leur naissance, et où leur histoire est traditionnelle, sur le tombeau où ils reposent ensemble, on a gravé une multitude de devises, de sentences. J'ai retenu les suivantes :

« Qui change son costume risque de changer sa vie.

« Lorsqu'une fois la politique a passé quelque part, tout prend sa livrée. Un ruban, une fleur deviennent emblèmes de révolte ou signes de ralliement.

« Nos femmes manifestaient leurs opinions politiques jusque dans la manière de poser leurs mouches sur le côté whig ou tory de leur visage, c'est-à-dire à la gauche ou à la droite.

« Dans leur préférence pour telle ou telle forme de gouvernement, les hommes consultent leurs intérêts; les femmes, leurs affections.

« L'amour de la patrie est un amour qui trop souvent s'alimente de mille haines diverses.

« On n'apprécie bien l'égalité que vis-à-vis de ses supérieurs.

« Pour des milliers d'honnêtes citoyens le mot *Liberté* signifie simplement *Pouvoir absolu*. C'est pour eux la plus exorbitante des prérogatives royales mise à la portée de tous.

« Quelle que soit l'idée qui gouverne, rappelez-vous que toute société humaine a besoin d'une hiérarchie, et que ce sont les échelons qui font la solidité de l'échelle.

« Deux amis, de mœurs et de caractères opposés se conviennent souvent parfaitement; deux hommes reliés entre eux par les mêmes habitudes, les mêmes goûts,

les mêmes sentiments, risqueront de se haïr si la moindre nuance politique les sépare. »

Mon récit achevé : « Ces maximes, dis-je, avaient été extraites sans doute des ouvrages de l'illustre Dwisleyston, ouvrages dont la complète disparition est à jamais regrettable. Dwisleyston terminait son histoire des Jumeaux du Devonshire en déclarant qu'il fallait laisser le soin de traiter de la politique aux esprits supérieurs! il concluait, je conclus avec lui, que ses héros eussent beaucoup mieux fait de s'abstenir.

— Accordé! accordé! s'écria mon antagoniste. Reconnaissons donc à tous les hommes en partie double, à tous les jumeaux soudés l'un à l'autre invinciblement, leur droit d'abstention en fait de politique. On assure que les jumeaux siamois viennent de se marier récemment en Amérique; je m'en étonne, ma pudeur même s'en alarme; n'importe! nous concédons à tous ceux de cette classe le droit de se marier. Ils seront époux, pères de famille, rentiers, propriétaires, mais ils ne seront pas citoyens.

— Permettez! permettez! répliquai-je à mon railleur; ne peut-on être un excellent citoyen sans se fanatiser au nom d'un parti, quelquefois d'une faction? sans déclarer la guerre, même à ses parents et à ses amis?

— Cher monsieur, le pays avant tout! notre pays est notre plus proche parent et notre meilleur ami. Si jamais la patrie appelle à son aide tous ses enfants pour le triomphe de la sainte cause, si la lutte s'engage, que feront-ils vos hommes sans convictions comme sans entrailles politiques? ils se tiendront prudemment à l'écart!

— Non pas! m'écriai-je, ils se jetteront entre les deux partis; de l'un comme de l'autre côté, ils seront repoussés d'abord, insultés, pire que cela peut-être;

mais plus tard, fût-ce à leurs dépens, ils auront hâté l'heureux jour de la réconciliation. N'est-ce donc pas là un noble rôle à jouer? »

Après cette chaude péroraison, je m'attendais à une nouvelle acclamation de la part des dames; mais depuis longtemps déjà les dames causaient toilette, chiffons. Mon historiette sur les Jumeaux du Devonshire leur avait semblé trop sérieuse, complétement dépourvue d'amour, et par conséquent d'intérêt.



LA BALLADE

DE JANE STILICH

LA BALLADE

DE JANE STILICH.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins ; même au delà de la mer bleue, douce est la vengeance à tous les peuples qui entourent le Monténégro.

« Dans un casino de Xalassi-Mali, une chaude querelle s'est élevée entre Dragho Stilich et Arnold Miénesky, hommes riches tous deux, l'un possédant une vaste plantation de pruniers et de mûriers blancs, l'autre un nombreux troupeau de moutons à cornes torses. Au fort de la dispute, Arnold a tiré son kandjar, et Dragho est tombé sur une table en murmurant : Vengeance !

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins.

« Quand on l'a relevé il était mort; cependant ses yeux

restaient ouverts. Jane Stilich, sa veuve, fit emporter le corps chez elle, où on le déposa sur une natte. Le pope vint le bénir et l'asperger; puis on plaça sa pipe et ses armes près de lui. Le sablier marquait quatre heures. Alors, Jane Stilich alla trouver le *sardar*[1] de Xalassi-Mali.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins!

« Elle lui dit : « Mon fils est à peine en état de « soulever un épi de maïs, et je n'ai pas de frères; toi, « tu as des frères et quatre fils, capables de manier la « carabine. Tu étais l'ami de Dragho; punis son meur- « trier! C'est ton devoir et je t'en prie. » Et elle se met genoux devant lui. Le vieux sardar la regarde; puis ensuite il lui répond :

« — La vengeance est douce au cœur des Monténégrins! »

« Mais Dragho Stilich n'était plus mon ami depuis qu'au dernier Noël il avait refusé de me céder quatre peaux de ses moutons pour faire des casaques à mes fils. Cependant, comme tu es belle, mes fils et moi, nous nous mettrons en campagne; tu m'épouseras ensuite. Jane lui jeta un regard furieux et passa la nuit à pleurer auprès du corps de son mari, qui gardait toujours ses yeux ouverts.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins!

« Le lendemain, Jane courut chez les autres amis du

1. Chef du canton.

défunt; mais tous étaient aussi les amis d'Arnold Miénesky. Dans son désespoir, elle retourna chez le sardar, et lui dit : « J'accepte le marché ! » Il se frotta les mains de contentement. Rentrée chez elle, Jane conta tout au mort, avec des sanglots, et elle lui parla bas à l'oreille. Il ferma les yeux alors. Le sablier marquait quatre heures.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins !

« Vite, mes fils !... faisons provision de poudre, « de balles et de vivres; chaussons nos espadrilles de « chasse, serrons notre ceinture, que notre *gunine* soit « solidement agrafée sur notre poitrine, et, par-dessus « le tout, jetons notre manteau de poil de chèvre pour « préserver de la pluie nos armes et nos provisions. « Arnold Miénesky s'est retiré vers les monts supé- « rieurs, et nous allons le tuer, puisqu'il a tué Dragho, « notre meilleur ami. »

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins !

« Habile et rusé, le sardar fut bientôt sur les traces du fugitif; mais le premier jour où il l'entrevit, un de ses fils tomba, frappé à la tête. Le second jour, un autre. Le sardar hésita dans sa poursuite. De son côté, le meurtrier proposa de se soumettre au rachat. Un pope se présenta à la veuve pour la faire consentir à la réconciliation. Elle refusa. Le sablier marquait quatre heures.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins !

« Malgré son refus, le prix ordinaire d'une tête, cent

sequins, sont envoyés au *vladika*[1]. Le vladika convoque un *kmèti*[2]. Tout se prépare dans l'église où doit être célébrée la messe de paix; les cloches sonnent. Douze jeunes mères, portant leurs enfants entre leurs bras, frappent à la porte de la veuve : « Jane, Jane! « ouvre-nous; nous t'apportons de l'or et des mou- « choirs brodés. » La porte ne s'ouvrit pas! »

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins!

« Jane, voisine Jane Stilich, au nom de nos en- « fants, accorde-nous le pardon! Arnold se repent. Ce « n'était là qu'une dispute et non une haine; il se traî- « nera à tes pieds, portant à son cou le kandjar qui a « tué Dragho; ce kandjar est seul coupable, mais il sera « brisé et maudit par le prêtre. Ouvre, Jane!... Jane « resta inflexible. Elle avait juré quelque chose à l'o- « reille du mort, et malheur à qui manque à son ser- « ment!

« Le meurtrier de Dragho a regagné les forêts. Aidé de ses frères, cette fois, et des deux fils qui lui restent, le vieux sardar est forcé de se remettre en campagne. Las de fuir et de se cacher, harcelé d'un côté par les bêtes féroces, de l'autre par son ennemi, Arnold cesse de se défendre; il tombe, frappé de trois balles, et son vainqueur rentre triomphant à Xalassi-Mali.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins!

« Jane apprend le retour du sardar. Elle retire ses

1. L'évêque, souverain du Monténégro.
2. Tribunal de réconciliation.

habits de noces du coffre où ils sont conservés sous la lavande et l'aspérule; elle s'en revêt; elle charge ses doigts et ses oreilles de joyaux; sa barrette résonne sous un double rang de piastres turques; d'une main elle tient son fuseau, de l'autre son trousseau de clefs :

« Il a vengé Dragho pour avoir sa femme.... et « aussi son troupeau de moutons à cornes torses, n'im- « porte? je lui appartiens! »

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins!

« Déjà la cornemuse annonçait l'approche du sardar, de ses frères et de ses deux fils. Jane monte à l'étage le plus élevé de sa maison, et quand le futur époux s'apprête à frapper à sa porte: « Me voici! » lui crie-t-elle; et elle tombe près de lui, la tête fracassée. Le sablier marquait quatre heures. Le vieux sardar n'a possédé ni Jane ni son troupeau de moutons à cornes torses.

« La vengeance est douce au cœur des Monténégrins; même au delà de la mer bleue, douce est la vengeance à tous les peuples qui entourent le Monténégro. »



UNE FAUVETTE

UNE FAUVETTE.

Dans une soirée passée chez Mme M***, la conversation s'était engagée sur la meilleure éducation à donner aux enfants. Locke, Rousseau et Pestalozzi avaient été orgueilleusement cités à tort et à travers pour venir en aide aux thèses les plus discordantes. Il ne se débitait pas une sottise qui ne fût étayée d'une autorité respectable. Pauvres grands hommes !

« Moi, disait en minaudant une charmante petite dame, un peu vieille, un peu contrefaite, qui ne laissant voir un instant ses longues mains osseuses hors de son manchon que pour arranger les plis de sa robe de manière à cacher ses longs pieds ; moi, je veux donner à mon fils une éducation rationnelle et à la hauteur du siècle. Il faut d'abord songer à développer la force et les grâces du corps; comme dit M. de Pestalozzi, car la force physique impose aux masses ; aussi je prétends faire suivre avant tout à Bibi des cours de gymnastique.

— A quel état le destinez-vous, madame ? demanda

un des assistants, à l'air jovial et railleur, et qui, le menton appuyé sur sa canne, se tournait alternativement, avec une apparence de bonhomie caustique, vers chacun de ceux qui prenaient la parole, comme pour les aider à développer leur pensée.

— A quel état je le destine, monsieur? mais d'abord il n'a encore que trois ans ; vous sentez bien qu'à mon âge je n'ai pas un fils majeur. »

L'homme à la canne salua avec une politesse exquise. La dame continua :

« Quand il sera majeur, j'espère bien qu'il héritera de la charge de son père.

— Monsieur votre mari tient une école de gymnastique?

— Fi! dit un gros monsieur, espèce de Prud'homme, le mari de la dame, en s'emparant aussitôt de la parole : je suis commissaire-priseur au mont-de-piété, monsieur, à vous rendre mes devoirs. »

Puis, après s'être bruyamment saturé le nez d'une large pincée de tabac, et avoir, du revers de la main, secoué son jabot à plusieurs reprises, il ajouta :

« Du reste, je ne partage point, touchant mon fils, toutes les idées de mon épouse. C'est M. de Voltaire, je crois, qui a dit que le trop grand développement des forces corporelles arrête celui des forces intellectuelles ; je compte faire faire simplement à mon fils toutes ses humanités, comme je les ai faites moi-même. Il ne s'en trouvera pas plus mal, j'aime à le croire. »

Cela dit, il sourit à l'assemblée d'un air de satisfaction, et reprit sa position première dans son large fauteuil.

« Permettez, mon cher, dit un nouvel interlocuteur; je ne sais si à notre époque d'agitations les études purement classiques suffisent pour assurer l'avenir

d'un jeune homme. Il lui faut un état, un état manuel, qui le mette à même de se tirer d'affaire, si jamais une quatrième révolution....

— Bravo ! interrompirent quelques voix ; c'est le système de Jean-Jacques.

— Fi ! s'écria d'une voix retentissante le gros commissaire-priseur ; vous venez invoquer en fait d'éducation le nom d'un homme qui a mis ses enfants au mont-de-piété.... Pardon, je veux dire aux Enfants trouvés.... mais l'habitude.... »

On avait ri du *lapsus* du gros monsieur ; il s'en vengea sur le malheureux Rousseau, contre lequel il fulmina longuement, quoiqu'il n'en eût jamais lu trois pages de suite. Si l'attaque fut véhémente, la défense fut vive. Pendant un quart d'heure tout le monde parla à la fois.

« Mon fils sera menuisier, disait le partisan du philosophe ; il l'est déjà, et il n'a que six ans !

— C'est-à-dire qu'il vous étourdit du matin au soir à coups de marteau et qu'il brise vos meubles !

— Oui ; mais il les raccommode !

— Grand bien vous fasse ! A ce métier-là votre fils gagnera des durillons ; mais il y perdra l'intelligence et le savoir-vivre.

— Montaigne a dit : « Si votre fils est tant soit peu « faible d'esprit, faites-le pâtissier dans quelque bonne « ville. »

— Rousseau a dit menuisier !

— J'aime mieux les pâtissiers !

— Locke a dit : « Faites d'abord de votre fils un hon« nête homme. »

— Métier de dupe !

— M. de Montesquieu a dit : « Il faut que chacun « tourne et travaille dans sa sphère. »

— Mais les commissaires-priseurs travaillent dans leur sphère, beaucoup, monsieur, beaucoup ! et surtout au mont-de-piété.

— M. de Buffon a dit : « L'homme est un animal ; » donc chacun doit consulter ses instincts pour le choix d'un état.

— Buffon était un grand génie : c'est lui qui, le premier, a découvert que les chiens portent la queue à gauche.

— M. Durandeau prétend que moins on a de science plus on est heureux, dit une dame de province qui n'avait pas encore eu son tour.

— Qu'est-ce que c'est que M. Durandeau ?

— C'est un de nos voisins de campagne.

— Bravo ! vivent Montesquieu, Locke, Buffon et Durandeau ! »

Chacun parla, cria, divagua encore un bon bout de temps ; enfin la maîtresse de la maison fit un signe ; le charivari s'arrêta court.

« J'avoue, messieurs, que je ne sais plus trop où en est la question que vous agitiez tout à l'heure, et je prie M. D***, qui, d'un air tant soit peu moqueur, nous regarde tous du haut de sa canne, de faire ici l'office de président. Qu'il résume les opinions émises, si faire se peut, et qu'il nous fasse part des siennes, s'il en a.

— Sur l'honneur, madame, je suis de l'avis de tout le monde, dit M. D***, l'homme à la figure joviale. Je ne m'oppose pas plus aux menuisiers de Rousseau qu'aux pâtissiers de Montaigne, et même, quoique je me défie assez volontiers des Anglais, je me range ouvertement du parti de Locke. Être honnête homme n'est pas toujours le moyen d'arriver rapidement ; mais Locke ajoute : « Faites contracter à l'enfant l'habitude « du travail ; qu'il sache d'abord se contenter de peu,

« et, s'il n'est pas tout à fait un idiot, il arrivera, sinon à « la fortune, du moins au bien-être. » C'est là sans doute une vulgarité en théorie, mais essayez de la pratique. Il est positif que, dans le plus grand nombre des cas, on marche à la fortune plutôt par une bonne conduite que par de grands talents, car toute espèce de vice est un trou fait à la bourse du pauvre comme à celle du riche. Je respecte Pestalozzi, Montesquieu, Buffon et même M. Durandeau, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais je connais un autre grand philosophe, dont on n'a pas parlé, et qui a traité en partie le sujet à sa manière, c'est-à-dire sous une légère forme dramatique et avec des personnages de peu d'importance; enfin une espèce de conte pour les enfants, mais dont la morale cependant peut profiter à tout le monde. Si vous le désirez, j'essayerai de me rappeler sa pensée et de la traduire tant bien que mal, vous laissant libres, une fois mon récit achevé, de reprendre votre discussion où vous l'avez laissée. Seulement je vous conseille, pour mieux vous entendre, de ne parler que quatre à la fois, tout au plus, comme dit Polichinelle, puisqu'il faut ici, pour chaque mot, citer son autorité.

La proposition de M. D*** adoptée par acclamation, il commença son histoire.

« Dans une maison du faubourg Montmartre, ou plutôt de la rue Coquenard, demeuraient autrefois, à une assez grande distance l'une de l'autre cependant, deux jeunes filles de condition à peu près semblable. L'une, Catherine Renaud, habitait, au rez-de-chaussée, une loge de portier, où elle était née; l'autre, Ursule Perrin, occupait avec sa mère une petite mansarde au cinquième étage. C'était l'endroit le plus élevé de la maison. Alors d'habiles spéculateurs n'avaient pas encore calculé combien de pieds cubes d'air suffisent

strictement à la respiration d'un Parisien, et les maisons à sept étages, avec double entre-sol, étaient choses inconnues. Tout s'accroît et grandit avec le temps.

— Les arbres et les maisons! interrompit un auditeur.

— Et les loyers, donc! ajouta un autre.

— Et le budget! dit un politique calculateur.

— Sans parler de la misère publique! dit d'un ton sentencieux le commissaire-priseur en faisant tourner sa tabatière entre ses doigts; nous en avons des preuves patentes, nous autres du mont-de-piété, surtout vers l'époque du carnaval. »

Il ouvrit sa tabatière, la présenta à ses voisins; puis, après en avoir usé lui-même, d'un geste majestueux il fit comprendre au narrateur qu'il pouvait continuer.

« La fille du portier, reprit M. D***, fréquentait la même école que l'habitante de la mansarde; mais Catherine, gâtée par ses parents, aimait peu la lecture; l'école lui devint antipathique, ce qui contraria d'abord le père Renaud, qui aurait désiré que sa fille pût tenir son livre d'adresses et faire son mémoire de blanchisseuse, choses importantes dans un ménage, et dont Mme Renaud ne pouvait se charger, ayant à la suite d'une couche, disait-elle, oublié tout ce qu'elle avait appris autrefois, ce qui est fort commun, comme chacun sait.

« Le brave portier, qui savait son monde, se gardait bien de donner à sa femme un démenti devant sa fille, et Catherine, douée d'une logique naturelle, concluait, de l'accident arrivé à sa mère, qu'on était bien dupe de se donner tant de mal pour acquérir une science qu'on pouvait perdre à la première occasion.

« Aussi, courir dans le quartier, faire les commissions de la maison, toujours chantant le long de sa

route, était sa principale occupation, tellement que les commères du faubourg la connaissaient si bien, elle et ses airs favoris, qu'elles l'avaient surnommée la Fauvette de la rue Coquenard.

« Le père Renaud, au train dont allaient les choses, se lassa de dépenser quatre francs par mois pour l'éducation de sa fille, et, à l'âge de douze ans, Catherine, abandonnant ses études scolastiques, ne s'occupa plus que de soigner ses serins, de chanter avec eux et de tirer le cordon chez M. son père.

« Ursule Perrin, à son tour, quitta l'école, sachant lire, écrire et calculer. Les bons conseils, les bons exemples de sa mère l'habituèrent vite au travail et à l'économie. Elle n'avait guère d'autre distraction que d'aller, de temps en temps, jouer avec Catherine. N'ayant qu'elle pour compagne, l'aimant comme si elle eût été sa sœur, elle lui rendait tous les petits services qu'il était en son pouvoir de lui rendre, lui arrangeait ses chiffons, lui raccommodait son linge, et la Fauvette, reconnaissante de ses bons soins, s'envolait souvent jusqu'à la mansarde, où elle chantait à Ursule ses airs les plus nouveaux, tandis que celle-ci travaillait.

— Je parie, dit l'un des assistants en interrompant de nouveau, qu'Ursule va épouser un prince ou un banquier, tandis que Catherine mourra pauvre et vieille fille.

— Vous pourriez perdre le pari, dit M. D***, et il poursuivit :

« Tandis qu'Ursule travaillait, que Catherine chantait, M. et Mme Renaud cherchaient dans leur tête quel état ils pourraient donner à leur fille. C'est là, dans la vie, le moment des grandes discussions pour les parents, soit qu'ils aient pris parti pour le système de Locke, de Rousseau ou de Pestalozzi, soit qu'ils n'aient

jamais entendu parler de ces graves personnages. Ce dernier cas était, sans aucun doute, celui du portier et de la portière du faubourg Montmartre.

« Après avoir longtemps parlé, discuté, disputé, M. et Mme Renaud se retrouvaient toujours au même point, c'est-à-dire parfaitement en désaccord l'un avec l'autre. Un jour, fatigué d'avoir vainement épuisé son éloquence, M. Renaud, qui était tailleur, et qui avait les idées étroites, à ce que disait sa femme, se tut tout à coup, prit son ouvrage et se promit bien de ne plus jamais entamer un sujet aussi pointilleux. Mais au bout d'un quart d'heure de silence, il leva la tête, regarda sa femme d'un air rayonnant, et dit :

« — Ravaudeuse!

« — Fi donc! s'écria Mme Renaud; une ravaudeuse, ça sent le bas peuple! »

« Le brave tailleur repiqua son aiguille, rentra dans son silence; Mme Renaud vaqua aux soins du ménage, grommelant tout bas sur le malheur d'avoir un mari si peu inventif, lorsqu'elle fut interrompue dans son grommelage par cette nouvelle exclamation :

« — Blanchisseuse de fin!

« — Fi donc! Le dos courbé et le nez sur des fers toute la journée! Je n'ai pas envie de rendre mon enfant poitrinaire!

« — Et puis, dit M. Renaud en réfléchissant, il faut porter le linge en ville; ça n'est pas convenable. — Couturière! s'écria-t-il tout à coup.... Parbleu! nous cherchions bien loin! couturière!

« — Fi donc! D'abord ma fille n'aime pas la couture; puis il y a à Paris autant de couturières que de pavés. Ça gagne dix sous par jour, voyez le bel avenir, et encore il faut faire un apprentissage!

« — Au diable! dit le père Renaud : fais-la mar-

chande de pain d'épice, il n'y a pas d'apprentissage à payer. Je ne connais plus rien, moi, à tous vos états de femmes. Ah! si ma fille était un garçon, il y a longtemps qu'elle serait placée.

« — Eh bien ! qu'est-ce que tu en ferais de ton garçon ?

« — J'en ferais un teinturier.

« — Fi! Faites-vous donc passer pour un homme comme il faut, avec des mains bleues !

« — Serrurier !

« — Fi ! ils sont affreux!

« — Mais, au bout du compte, il serait tailleur, tailleur comme moi.... Je lui apprendrais mon métier.

« — Fi! il n'y a rien qui rende bête comme cet état-là! »

« Et les querelles recommençaient pour le garçon qu'on n'avait pas, et que probablement on n'aurait jamais.

« Pendant ce temps, Catherine entrait, sortait pour se donner un air occupé, rajustait ses cheveux devant le morceau de glace, arrosait son pot de réséda, parlait à ses serins, jouait avec sa chatte, montait chez Ursule et chantait à tue-tête toute la journée, ce qui contrariait fort un jeune avocat qui logeait au troisième.

« Ces scènes de famille n'étaient interrompues, de temps à autre, que par un : *Le cordon, s'il vous plaît*, ou par le facteur qui, après avoir cligné de l'œil en regardant Catherine, disait au père Renaud :

« — Elle sera jolie, votre fille!

« — Ça n'est pas un état, répondait celui-ci.

« — Ça peut aider à lui en procurer un, » répliquait sa femme, qui était dans les idées avancées du siècle.

« Au milieu de ces débats matrimoniaux, le jeune avocat que Catherine empêchait de travailler avec ses

roulades perpétuelles, descendit, entra dans la loge pour prendre ses lettres qu'on oubliait de lui monter, et dit au brave portier, d'un ton moitié doux, moitié fâché :

« — Elle a de la voix, votre fille.

« — Qu'est-ce que ça me fait? ça n'est pas un état.

« — Pourquoi pas? répliqua Mme Renaud; monsieur a raison; Catherine chante fort bien.

« — Bien fort, murmura tout bas l'avocat. Elle a beaucoup de voix, ajouta-t-il tout haut. — Le cordon, s'il vous plaît? » Et il sortit.

« Catherine était présente; le suffrage de l'avocat l'avait flattée. Elle y rêva, elle se rappela qu'un de ses cousins, garçon menuisier, qui avait une fort belle voix, était entré, avec des protections, au Conservatoire, qui venait de s'ouvrir. Elle préférait l'état d'artiste à celui d'ouvrière; elle en parla à sa mère; on eut recours aux protecteurs du cousin. Catherine était jolie; ils y mirent de la bonne volonté. Le père Renaud, en vieux Romain, résistait encore; on lui parla de la fortune, de l'honneur de la famille. Il fut débordé et se rendit à discrétion.

— Vous voyez bien, madame, dit un interrupteur, que ce n'est pas un prince qu'Ursule épousera; c'est l'avocat du troisième.

— Moi, dit un autre, je crois que l'avocat épousera Catherine la fauvette.

— Mais alors où serait la moralité?

— Dame!... la moralité.... c'est qu'il la rendra malheureuse.

— Chut! »

Le conteur reprit :

« Au bout de quelques années, les études lyriques et dramatiques de Catherine avançant, le père Renaud eut de nouvelles attaques à soutenir. Mme Renaud cherchait à lui faire comprendre que la loge d'un por-

tier n'était pas un asile décent pour une prêtresse des Muses (style de Conservatoire). Le père Renaud tenait à sa loge, à sa bûche, à son sou pour livre, et ne voulait point déguerpir. En vain son épouse lui laissait entendre adroitement qu'après les débuts de la Fauvette il ne manquerait pas de se présenter pour elle une foule de bons partis, d'hommes riches et puissants ; que cela avait toujours lieu ainsi, et que la vue de la loge ôterait de l'importance à sa fille : rien ne l'émouvait. En vain Catherine, non par intérêt, mais par amour-propre, le tourmentait de son côté, le priant, le suppliant, lui chantant avec Armide :

Ah! par pitié, Renaud, laissez-vous attendrir!

ou avec Médée :

Au nom des dieux,
Quittez ces lieux!

Il résistait toujours, se cramponnant à sa loge, s'enlaçant dans son cordon. Enfin, un beau jour, après avoir longtemps bataillé, pour mettre tout le monde d'accord, il mourut.

— Ah! ce pauvre Renaud! exclama le commissaire-priseur, j'en suis fâché! il m'intéressait! Le concierge du mont-de-piété se nomme justement Renaud. En fin de compte, il n'était pas plus immortel que beaucoup d'autres!... Vous pouvez continuer. » M. D***, après avoir salué courtoisement, usant de la permission, poursuivit :

« Catherine eût bien voulu pouvoir pleurer son père tout à son aise, mais le jour de gloire approchait ; les sanglots lui auraient altéré la voix, les larmes lui auraient rougi les yeux ; de plus, force était pour elle de chanter en s'éveillant, de fredonner en s'endormant.

Ne fallait-il pas qu'elle apprît ses rôles? Le moyen, au milieu de ces occupations, de trouver un moment pour se livrer à sa douleur! Tout alla donc selon les exigences du théâtre.

« Afin de se rapprocher du Conservatoire, Mme veuve Renaud transporta ses pénates dans un hôtel garni de la rue des Petites-Écuries. Ce départ chagrina vivement Ursule, qui se trouvait séparée de sa chère Catherine, ou plutôt de sa chère Lindamine, car j'oubliais de vous dire que, après un conseil de famille, il avait été décidé que la Fauvette s'appellerait dorénavant Lindamine, nom qui ne se voit pas dans le calendrier, mais qui est très-euphonique et qui fut déclaré fort joli par toutes ces demoiselles du Conservatoire, bien fâchées de ne l'avoir pas trouvé pour elles.

« Ursule, dérobant quelques instants à son modeste travail habituel, alla plusieurs fois faire une visite matinale à son amie; mais les leçons de Mlle Lindamine étaient si multipliées, ses occupations si graves, qu'à peine avait-elle le temps de recevoir la petite Perrin.

« Celle-ci ne se découragea pas, et choisit une autre heure pour y retourner. La foule abondait chez *Mme veuve Renaud.* — Mme Renaud aimait beaucoup qu'on l'appelât ainsi; elle trouvait que ce mot de *veuve* relevait son nom de femme et lui servait en quelque sorte de titre honorifique. — On ne parlait que du prochain début de sa fille, du succès prodigieux qu'il devait avoir; elle possédait une voix si pure, si nette, si ravissante, une prononciation si correcte, une méthode si parfaite! Ce devait être un début scandaleux de vogue!

« Au milieu de ces giboulées de compliments et des rêves vertigineux de l'avenir, il est facile de concevoir

que Lindamine ne pouvait guère s'occuper de la pauvre Ursule; elle trouva cependant un matin le temps de lui parler, pour lui dire de mettre un chapeau lorsqu'elle viendrait chez elle, parce qu'un bonnet sentait la grisette, et surtout de ne plus la tutoyer, parce que cela sentait l'enfant.

« Ursule comprit parfaitement la double recommandation, et se retira les larmes aux yeux, après avoir embrassé Mme veuve Renaud, qui lui promit sa protection.

« Le grand jour arriva enfin; Lindamine Renaud débuta à l'Opéra, où elle eut un succès des plus brillants, à la suite duquel elle entra immédiatement.... dans les chœurs.

« Ce n'était pas positivement ce qu'on attendait; mais il y a de la cabale partout, et il fallut bien se contenter de son lot, en attendant mieux.

— Maman, est-ce que ce monsieur va parler encore longtemps comme ça? dit la jeune Ernestine, charmante enfant de cinq ans, fille de la maîtresse de la maison.

— Taisez-vous, mademoiselle.

—Cependant les années s'écoulent, le mieux n'arrive pas. Lasse de végéter obscure, Lindamine franchit le seuil du grand Opéra et s'engage dans une troupe de province, où elle joue les plus hauts emplois, en second d'abord, puis en premier, avec quelque désagrément dans le commencement, avec un plein succès dans la suite. La fauvette s'était métamorphosée en rossignol. L'argent et les adorateurs arrivent.

— Mais c'est immoral! interrompit une dame. Voilà Catherine plus heureuse qu'Ursule.

— Comment, plus heureuse? Est-ce parce qu'elle chante l'opéra?

— Oh! ce n'est pas cela que je veux dire. Mais enfin le vice triomphe, puisque Catherine fait fortune.

— La fortune ne fait pas le bonheur! dit le commissaire-priseur en frappant solennellement sur sa tabatière.

— Et Mme veuve Renaud, que faisait-elle pendant ce temps-là?

— Parbleu! répondit un beau jeune homme fort spirituel et qui n'avait pas encore desserré les lèvres, comme toutes les mères de théâtre, Mme Renaud était la très-humble servante du logis, et, chez Mlle sa fille, elle faisait la cuisine et cirait les bottes.

— Quelle horreur! » s'écria la petite dame minaudière et contrefaite, en portant, par un mouvement de pudeur, sa main devant ses yeux; mais à la vue de la longueur de cette main, rappelée à elle-même, elle la rentra aussitôt dans son manchon, après avoir regardé vivement si ses pieds ne dépassaient pas sa robe.

Pendant cette interruption, le menton appuyé sur sa canne, en narrateur patient et bonhomme, M. D*** s'était fait l'auditeur de son auditoire; enfin, quand chacun eut dit son mot, il reprit :

« Effectivement, Mme Renaud vaquait en bonne mère aux soins du ménage : mais quand, le soir, elle accompagnait sa fille au théâtre pour lui préparer ses costumes et lui mettre son rouge, elle quittait le tablier et portait des plumes. Au reste, c'est avec le plus profond regret que j'ai l'honneur de vous annoncer que, peu de temps après, Mme veuve Renaud, née demoiselle Cornaille, fit comme feu M. Renaud, elle mourut.

— Mais c'est un drame que vous nous contez là! voilà déjà deux morts!

— Lindamine, désolée, ne voulut pas rester plus longtemps dans la ville où elle venait de perdre sa mère. Il est vrai que la gloire provinciale ne suffisait plus à son ambition. Elle partit pour l'étranger.

« Dans ce temps, l'empereur Napoléon....

— Bon ! voilà l'Empereur arrivé ! dit un monsieur; je m'étonnais de n'en avoir pas encore entendu parler : on le fourre partout maintenant.

— L'empereur Napoléon avait frayé aux artistes français une large route à travers toute l'Europe; Lindamine en profita. Elle chanta à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, et elle compta dans ces pays autant de triomphes que nos soldats. Je pourrais même vous dire qu'on lui éleva des statues, que les rois lui donnèrent des fêtes et que les reines l'admirent dans leur intimité; que la Confédération germanique vint en corps au-devant d'elle, et que l'empereur des Français lui fit don d'une bague portant ces mots : *Napoléon à Lindamine;* mais ce serait faire un anachronisme : toutes ces belles choses n'ont été à la mode que plus tard.

« La fortune et la gloire accueillaient néanmoins notre héroïne ; sa réputation de richesse, non moins que son talent, lui attira un essaim d'adorateurs et même de prétendants. Elle épousa un prince russe, lequel se trouva être un escroc bavarois, et bientôt, quittant l'Allemagne pour l'Italie, elle traversa triomphante Milan, Florence, Naples; mais, malgré tant de triomphes; les bravos du sol natal lui manquaient.

« Le dilettantisme avait envahi la France à la suite des alliés ; Lindamine s'en fit une ressource; elle italianisa son nom de famille, et *la Rinaldi* fut reçue à Paris avec acclamation.

« Durant le cours de ces longues années, Ursule

Perrin, toujours laborieuse, exacte dans l'accomplissement de ses devoirs modestes, n'avait quitté sa mère que pour se marier. Heureuse dans son ménage, sa clientèle s'agrandissant, elle avait été prendre dans une maison de la rue Saint-Honoré un logement commode et spacieux au cinquième étage. C'était son étage favori.

« Une cantatrice en vogue occupait les appartements du premier. Ursule se présenta chez la dame pour lui demander sa pratique.

« Introduite devant la maîtresse du logis, elle resta tout à coup ébahie :

« — Je ne me trompe pas!... c'est toi!... c'est vous!... Je suis Ursule. »

« La Rinaldi, de toute la hauteur de sa majesté théâtrale, lui dit :

« — Je vous reconnais; que me voulez-vous? Vous êtes toujours couturière? Laissez-moi votre adresse.

« — Mais je demeure dans la même maison que vous.... comme autrefois, ajouta-t-elle avec un vieux sentiment d'affection qui se réveillait en elle.

« — C'est bon; si vous travaillez aussi bien et à meilleur marché que ma couturière, vous aurez la préférence. »

« La bonne Ursule resta stupéfaite; l'indignation lui fit monter le sang à la figure. Elle n'articula plus que ces mots : « Une amie d'enfance! » et elle se retira aussitôt et sans faire la révérence, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé.

« Le soir même, la Rinaldi chantait dans une réunion brillante et nombreuse; il y avait tant de monde pour l'entendre qu'on étouffait dans les salons. Accablée par la chaleur, elle regagna sa voiture au milieu de l'en-

thousiasme général; mais une femme de chambre maladroite ne lui jeta pas assez tôt sur les épaules sa mante de velours et d'hermine : *un vent de bise* la saisit au passage, car l'hiver approchait. Un rhume violent s'ensuivit, puis une extinction de voix.

« La Rinaldi n'était plus jeune; elle n'avait rien amassé et il fallait vivre.

« Elle essaya, avec sa voix enrouée, de prendre l'emploi de contralto en province ; elle y fut sifflée.

« Poussée à bout, elle revint à Paris, non plus triomphante et superbe, mais humble et délabrée, solliciter une place dans les chœurs de l'Opéra.

« On lui dit qu'elle avait trop de talent, et qu'elle humilierait ses camarades.

« Elle eut recours aux expédients pour se tirer d'affaire; elle mit ses effets au Mont-de-Piété. »

Ici, le commissaire priseur salua.

« Cependant, Ursule allait marier sa fille unique, à qui elle cédait son établissement de couture. Elle lui donnait en outre une dot de 10 000 francs, fruit de ses longues économies. L'argent était là, sur la table, bien compté, et en espèces sonnantes, lorsqu'elle entend sa porte s'ouvrir.

« Une femme longue et mince, mesquinement vêtue, paraît devant elle : c'est Catherine Renaud.

« — Bonjour, ma chère Ursule; je me suis toujours repentie de vous avoir reçue un peu froidement à votre dernière visite. »

« Ursule, immobile sur son siége, la regardait sans interrompre sa broderie et sans lui dire de s'asseoir.

« Catherine tourna les yeux vers la table où se trouvaient les sacs d'écus et poussa un soupir; puis elle ajouta :

« — J'étais si occupée !... Ah ! ma pauvre Ursule, les temps sont bien changés ! J'ai éprouvé des malheurs, beaucoup de malheurs !

« — Que vous est-il donc arrivé ?

« — Hélas ! j'ai perdu ma voix.

« — *Vous chantiez ? j'en suis bien aise : eh bien, dansez maintenant !* s'écria la petite Ernestine, ravie de sa citation et battant des mains. Tiens, maman, c'est *la Cigale et la Fourmi* que ce monsieur vient de nous conter.

— Justement, dit M. D***; néanmoins, si j'ai pris à La Fontaine le sujet de mon histoire, c'est à une remarque de Rousseau que je devrai mon dénoûment. »

« Ursule ne repoussa pas la main qu'on lui tendait; elle ne répondit pas à une prière par une raillerie ; elle pensa que les gens heureux, c'est-à-dire sages, doivent être indulgents. Oubliant les torts de Catherine, elle lui fit une petite place à son feu et à sa table ; les deux vieilles amies ne se souvinrent plus que de la maison de la rue Coquenard, et Lindamine, après toutes ses transformations, après avoir été tour à tour fauvette et rossignol, grisette et grande dame, cantatrice italienne et princesse russe, redevint Catherine Renaud comme devant.

« — Votre histoire, mon cher, est suffocante de moralité ! dit le beau jeune homme ; mais en quoi tout cela a-t-il éclairci notre discussion précédente ?

« — En cherchant à prouver, d'après l'exemple de Catherine et d'Ursule, que ce n'est pas le choix de l'état et le système plus ou moins philosophique d'éducation qui font plus tard le bonheur et la fortune ; mais, avant tout, les bons principes et les bons exemples que la famille seule a pu donner. Cette fois

ce n'est ni Rousseau ni La Fontaine qui parle, c'est Locke. »

Dans ce moment, un domestique apporta des verres de punch sur un plateau.

« A la santé de Locke ! dit un des assistants.

— A la mémoire de feu M. Renaud et de Mme veuve ! » dit un autre.



LA PÉTITION DES FLEURS

LA PÉTITION DES FLEURS.



A M. ALPHONSE KARR.

1er août 1848.

Je vous ai connu, autrefois, mon cher Karr, préoccupé surtout des soins à donner à vos boutures, à vos greffes, à vos rosiers, à vos dahlias; dans vos heures de loisir, entre un coup de bêche et un coup de plume, après avoir, sur les plages de Sainte-Adresse, rêvé en poëte devant l'Océan, vous vous plaisiez à le braver dans votre frêle embarcation de pêcheur.

Aujourd'hui vous voilà à Paris, affrontant une autre mer bien plus terrible, une mer qui, en ce moment, bouillonne sur tous ses rivages, et d'un coup de lame fracasse les trônes et mille autres choses qu'on était en droit de supposer plus fragiles encore.

Vous n'êtes plus horticulteur, vous voilà journaliste, prenant part à la grande lutte, et reportant en arrière, sans doute, un regard de regret vers ce délicieux jardin

de la Côte que vous espérez retrouver tel que vous l'avez laissé, à la grâce de Dieu et de votre *matelot*.

Mais, hélas! mon ami, la tourmente qui vient de secouer si rudement la France et l'Europe, pourrait bien avoir aussi bouleversé les jardins; le vieux Priape menace de se faire républicain. C'est une chose fort grave dont, pour ma part, je n'avais pas la moindre idée jusqu'à présent, mais qui vient de m'être révélée. L'histoire eu est assez curieuse et vaut que je vous la raconte. Vous pourrez en faire votre profit pour mettre en éveil ceux de vos lecteurs qui, possédant un parterre, ou même humblement quelques pots de fleurs sur leur balcon ou sur leur fenêtre, courent risque, par ce seul fait, de passer pour de mauvais citoyens, et d'être accusés d'horticulture réactionnaire.

J'ai pour voisin, à la campagne, un bon et digne homme, d'un caractère doux, mais un peu sauvage, comme celui de tous les gens absorbés par une grande passion.

Depuis quelque temps, je ne l'avais rencontré qu'à de rares intervalles; il paraissait soucieux, refrogné plus que d'habitude; je voyais sa porte presque constamment fermée, et quand par hasard il l'ouvrait, ce n'était qu'après avoir inspecté par un guichet les allures du visiteur.

Un moment je le crus en voie de conspiration.

Les conspirateurs pullulent aujourd'hui, divisés en deux catégories, les anciens et les nouveaux; les anciens sont préfets ou juges; les nouveaux, on les envoie devant les anciens. Mon homme n'était ni préfet ni détenu; je ne savais donc à quelle catégorie le rattacher, lorsque dernièrement je le rencontre comme il sortait de son logis, après avoir prudemment mis le double tour à sa serrure.

M'ayant aperçu, il détourna la tête et chercha à m'éviter; mais, résolu à une explication, j'allai droit à lui, et, le saisissant au collet, ce qui ne laissa pas de le troubler un peu :

« Parbleu! cher voisin, lui dis-je, il me faut le mot de votre énigme; vous êtes devenu invisible; fabriquez-vous de la poudre ou de faux billets de banque? Déjà trois fois je me suis présenté chez vous; votre chien seul m'a répondu.... mais il ne m'a pas ouvert..., ce dont je ne lui en veux pas le moins du monde : mais enfin que faites-vous? Tout à l'heure vous cherchiez encore à m'échapper; êtes-vous fâché contre moi?

— Non!... grand Dieu! au contraire! me répondit-il; mais, vous le savez, chacun a ses chagrins, ses tourments... alors, à quoi bon montrer une figure maussade.... je suis inquiet, très-inquiet.

— Inquiet? et de quoi?

— Ah! de bien des choses! et il poussa un gros soupir.... Dans un temps comme celui-ci, il est certaines positions compromettantes....

— Vous seriez compromis?

— Je puis l'être d'un jour à l'autre! me dit-il en baissant la voix; il ne faudrait pour cela qu'un indiscret, un malintentionné. Mais j'ai pleine confiance en vous, mon voisin; ce n'est pas vous qui me trahirez, vous en êtes incapable.... et puis, j'ai besoin de me confier à quelqu'un.... Tenez, quand vous m'avez abordé, eh bien, vous m'avez fait peur.... j'étais si préoccupé.

— A quoi pensiez-vous donc?

— A la duchesse d'Orléans, au comte de Paris.... au duc de Joinville.... Je vous le répète, ma position est très-embarrassante.... s'ils restent plus longtemps chez moi....

— Comment! ils sont chez vous! m'écriai-je avec stupéfaction.

— Eh! sans doute! c'est une grande imprudence, n'est-ce pas? »

Notez, mon ami, que nous venions de sortir à peine des événements de juin; dans les journaux, dans les conversations, il avait été question souvent, à tort ou à raison, des menées de tous les prétendants qui, disait-on, se tenaient à Paris ou dans les environs, prêts à profiter de la circonstance. Ahuri par la confidence de mon honnête voisin, je crus tout d'abord qu'il avait donné asile aux trois nobles personnages et que le conseil de régence se tenait chez lui.

« Oui, ils sont là! ajouta-t-il, le doigt étendu mystérieusement vers sa porte close.... Ils sont encore là! jusqu'à ce que j'aie pris un parti décisif à leur égard.

— Et quel parti comptez-vous prendre?

— Le plus sage serait de leur donner à chacun un bon coup de bêche.... Mais non! non! je n'en aurai jamais le courage! Ils sont si beaux!... et en pleine fleur, monsieur! Voulez-vous les voir? Vous êtes amateur, je crois? »

Mon intelligence naturelle me permit alors de comprendre de quoi il s'agissait en réalité. Le voisin est un horticulteur fanatique, un de ces collectionneurs enragés tels qu'il en existe peu en France, et dont la Hollande et l'Angleterre ont fourni les types-modèles.

Tandis que je me remettais de ma première émotion, il avait rouvert sa porte, qu'il referma ensuite discrètement sur nous.

Je me trouvai bientôt entre un double rang de plates-bandes, admirablement entretenues et soigneusement étiquetées.

Le conseil de régence se composait de trois dahlias, superbes de couleurs et de formes.

« Si je n'avais que ceux-là qui dussent me compromettre, reprit alors mon digne voisin, j'en ferais le sacrifice.... peut-être!... Mais, monsieur, soit en rosiers, soit en dahlias, est-ce que je ne possède pas toute la famille déchue, depuis *Louis-Philippe* jusqu'à ses petits-fils, *le duc de Chartres* et *le comte d'Eu!*... Voyez!... voici *la princesse de Joinville*, — *le duc d'Aumale*, — *le duc et la duchesse de Nemours*, — *la princesse Clémentine*, — *la reine des Belges*.... même *la duchesse de Mecklenbourg!* tous de premier choix, bombés ou à grand cœur, parfaitement doubles, sans l'apparence d'une étamine!... Et l'on veut que je m'en sépare!

— Qui songe à exiger de vous un tel sacrifice? lui dis-je. Les fleurs n'ont par elles-mêmes rien de bien séditieux. Les noms dont on les a baptisées ne sont plus à l'ordre du jour, c'est vrai; mais en êtes-vous responsable? Vous n'avez pas été leur parrain; elles ne peuvent donc en rien faire préjuger de vos opinions politiques.

— Des opinions politiques! me répondit-il d'un air presque farouche, je n'en ai pas! je n'en ai jamais eu! je n'en aurai jamais! A quoi sert la politique? A bouleverser les jardins!... Ne s'est-on pas imaginé déjà de proscrire le lis, la violette, l'œillet! Autrefois, la rose rouge et la rose blanche ont troublé l'Angleterre, je le sais.... on me l'a dit.... mais est-ce une raison pour persécuter les roses actuelles, les roses du dix-neuvième siècle! Que m'importent, je vous le demande, toutes ces vaines et misérables querelles de formes et de gouvernements? Qu'on nous laisse tranquilles, mes fleurs et moi! Mais qu'on me laisse mes fleurs avec leurs noms! J'aimerais mieux changer de nom moi-même que de

me voir forcé de les débaptiser!... Il le faudra pourtant! Ils ont la force pour eux! Il y aura une loi là-dessus, vous le verrez.... c'est si vite fait une loi! Il n'en est pas ainsi des catalogues!... Les révolutions ne respectent rien! »

J'essayai de le calmer: « Cher voisin, lui dis-je, eh bien! voyons, quand il vous faudrait changer quelques-unes de vos étiquettes, est-ce là un si grand malheur?

—Comment, quelques-unes! me répliqua-t-il; toutes, monsieur, ou presque toutes. C'est peu de s'attaquer à une famille, n'ont-ils pas renversé la royauté elle-même? Jetez les yeux sur cette collection de roses.... presque toutes sont royales, par conséquent proscrites: Voici *la reine des cent feuilles*, — *la reine des perpétuelles*, — *la reine des pimprenelles*, — *la reine de la guillotière*, — *la rose royale*, — *le carmin royal*, — *la rose du roi*, *l'impératrice de France!* Tirez-vous-en donc! Mais c'était encore trop peu que de s'attaquer à une famille et à la royauté, vos novateurs ne viennent-ils pas de supprimer la noblesse? Et combien de nos roses sont comtesses ou baronnes?... même marquises! *La comtesse Duchâtel*, — *la comtesse de Lacépède*, — *la marquise Turgot*, — *la baronne Carruel*, — *la baronne Dupuytren!*... et tant d'autres! Et croyez-vous, monsieur, que la proscription s'arrête là? Non, non! détrompez-vous. Napoléon lui-même y passera: *Napoleon le Grand!* un magnifique fuchsia.... Parmi les fritillaires, n'avons-nous pas la *couronne impériale*; parmi les narcisses, le *grand monarque*.... Et les tulipes, monsieur, les tulipes!... presque toutes appartiennent à la noblesse et sont titrées, à commencer par *le duc de Thol*. C'est un monde tout entier à refaire, et qui s'en chargera? Ce ne sera pas moi!... Voulez-vous que je vous le dise, vos représentants du peuple feraient

mieux de supprimer d'un seul coup toutes les fleurs! Et on appelle çà une chambre constituante! Mais qu'ils y prennent garde! ajouta-t-il avec un accent plein de véhémence; les plantes ont leurs droits aussi! Ceux qui les aiment, qui les cultivent, ont plus fait pour le bonheur de l'humanité que tous vos législateurs, présents et passés. Le premier qui s'est avisé de mettre un grain de blé en culture, a doté le monde d'un trésor inépuisable.... Le thé, le café, la canne à sucre ont suffi à la fortune de plusieurs continents; en faveur des plantes qui ont donné la richesse, qu'on respecte celles qui ne donnent que le bonheur!... Toutes sont solidaires les unes des autres. D'ailleurs, qui vous dit que les plus humbles ne deviendront pas un jour les plus utiles? La *Monarde rouge*, recueillie d'abord comme une simple fleur d'ornement, n'a-t-elle pas failli faire concurrence au thé lui-même et déshériter la Chine au profit de la Pensylvanie, son pays natal? savez-vous si, bientôt, les tubercules du dahlia, devenus comestibles, ne remplaceront pas avantageusement ceux de la pomme de terre, qui s'appauvrit et s'en va..., comme les rois! Mais toucher à leur nomenclature, c'est décourager la science, c'est assassiner ceux qui s'en occupent; c'est odieux! c'est un scandale, une tyrannie! »

Je le voyais fort irrité, par conséquent peu disposé à entendre raison; néanmoins, je tentai de nouveau de traiter ses craintes de chimériques.

« Non, dis-je, la République n'est pas aussi méchante que vous la faites; elle respectera le blason des fleurs. »

Ne réussissant pas à le convaincre, je fis faire adroitement une tangente à la conversation. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, je ne sais comment je me trouvai tout à coup transporté en Algérie, où j'essayai de forcer mon homme à m'accompagner.

Je l'entretins de colonisation, d'Abd-el-Kader, des Kabiles, des hauts faits de nos soldats et de leurs dignes chefs, ce qui m'amena nécessairement à citer le général Cavaignac, le général Lamoricière et le général Bugeaud.

Le voisin semblait ne m'écouter qu'avec une attention douteuse; il grommelait entre ses dents en jetant des regards effarés sur ses plates-bandes; cependant, au nom de ce dernier, il releva la tête :

« Le maréchal Bugeaud!... vous le connaissez? me demanda-t-il.

— Je n'ai pas cet honneur.

— C'est une de nos plus belles roses, monsieur.

— Comment!... le maréchal Bugeaud une rose!

— Une rose-thé superbe.... dont il faudra sans doute encore changer le nom! ajouta-t-il avec un nouveau soupir. Il n'est pas en faveur en ce moment.

— Vous vous alarmez à tort, cher voisin, lui répondis-je.... Mais, pardon, je ne croyais guère qu'une rose pût porter un nom d'homme.

— Pourquoi pas? les fleurs n'ont pas de sexe; du moins les fleurs doubles.... C'est une vérité incontestable en botanique. Tenez, voici justement à côté du maréchal Bugeaud M. Thiers, M. Victor Hugo, M. de Lamartine....

— Vous avez là, lui dis-je en m'inclinant, une glorieuse collection.

— Elle est assez complète,... merci. Mais vous ne pouvez en ce moment juger de *M. de Lamartine*..., il a souffert..., il est un peu abattu, défleuri, mais il se relèvera!... c'est une *remontante*. »

Je crus à une allusion, je pris aussitôt la main de l'excellent homme et la lui serrai vivement. Il me regarda d'un air confondu. Le cher voisin n'y avait mis

aucune finesse, et venait de parler en simple et naïf horticulteur.

« *M. Thiers*, — *M. Victor Hugo*, — *M. de Lamartine*, reprit-il.... encore des roses politiques!... des noms qu'il me faudra changer, si le parti contraire triomphe!... Vous le voyez, la nomenclature horticole est menacée d'un bouleversement complet, et la nomenclature, c'est la science elle-même.... consultez les professeurs.... Je comprends, à la rigueur, qu'un changement amène quelques modifications dans les noms de certaines rues, de certaines places.... que la rue Royale se nomme rue de la République, je le veux bien; que la place Royale se nomme place des Vosges, si ça leur convient, je ne m'y oppose pas. On peut encore s'y reconnaître à peu près, grâce à leurs tenants et à leurs aboutissants.... On dira : la place des Vosges, au Marais, au bout de la rue Saint-Louis, si on veut bien laisser saint Louis en repos. On pourra dire encore, pour les gens qui ne se familiarisent pas facilement avec les nouvelles étiquettes : la rue de la République, auprès de la place Louis XV, ou de la Concorde, ou de la Révolution, comme vous voudrez! Mais quand je veux désigner la *Rose Royale* ou la *Reine des Pimprenelles*, est-il convenable de dire : la *Rose des Vosges!*... ou la *République des Pimprenelles!*... Je vous le demande, n'est-ce pas un non-sens? D'ailleurs, ai-je, comme pour une place publique ou pour une rue, la ressource de pouvoir périphraser pour indiquer la route qui y conduit.

« Si du règne végétal nous remontons au règne animal, ne trouverons-nous donc rien encore à changer? J'aperçois d'abord l'*aigle royal*, le *tigre royal!* Direz-vous l'*aigle des Vosges*, le *tigre de la République?* Double absurdité! Il n'y a point d'aigles dans les Vosges, mon-

sieur, et si la République produit des tigres, elle fera bien de ne pas s'en vanter!... Et le lion, le roi des animaux, allez-vous donc en faire le premier consul ou le président des animaux? autre sottise! Vous le voyez bien, c'est absurde, c'est odieux! Que chacun garde son nom dans les ménageries comme dans les jardins, car j'en reviens à mes moutons, c'est-à-dire à mes dahlias, à mes rosiers! Je déclare que le changement de nomenclature y doit apporter le désordre, la confusion, le chaos! Je vais adresser une pétition à la chambre, et si les représentants n'y font pas droit, si le gouvernement persiste dans cette mesure révolutionnaire, anarchique.... eh bien le *Bon jardinier* ne paraîtra pas l'année prochaine et alors on verra! »

Je laissai le cher voisin rédiger sa pétition qui, je le crois, ne sera pas plus ridicule que bien d'autres. En attendant qu'il en soit question à la tribune de l'Assemblée nationale, il me semble qu'il y a là pour vous, mon ami, l'idée d'un chapitre curieux à mettre dans vos *Guêpes*.

Ce chapitre, vous pourriez l'intituler :

DE L'INFLUENCE DES RÉVOLUTIONS DÉMOCRATIQUES SUR LES DAHLIAS ET AUTRES FLEURS D'ORNEMENT.

LES BIENFAITEURS

LES BIENFAITEURS.

On a beaucoup écrit, et avec raison, contre les ingrats, mais on a laissé les bienfaiteurs en repos, et c'est un chapitre qui manque à l'histoire des tyrans.

D'ALEMBERT, *Maximes et principes*, p. 62.

Lopez n'habitait qu'une chaumière; mais elle était située sous le beau ciel de l'Andalousie, dans le petit royaume de Jaen, au pied fleuri de la Sierra-Morena, et sa fille Inésille, son unique enfant, sa bonne, sa belle, sa chère Inésille, l'habitait avec lui. Il ne regrettait rien de sa richesse passée que le pouvoir d'achever la brillante éducation de sa fille, interrompue par ses malheurs.

« Inésille, lui disait-il, au temps de ma prospérité, j'ai souvent fait du bien, et nul ne vient à mon secours; la générosité n'habite que rarement dans le cœur de l'homme!

— Le grand nombre d'ingrats semblerait prouver le contraire, lui répondit Inésille.

— L'ingratitude serait moins commune si l'on savait

placer ses bienfaits, mais les hommes riches et puissants, entourés sans cesse de valets, de flatteurs, d'intrigants, ne sauraient percer cette foule esclave pour porter à l'indigence honnête un bienfait qui secourût sans avilir. On devrait, avant d'obliger, bien connaître ceux que l'on oblige.

— On écoute son cœur, et l'on se trompe ; ainsi vous avez souvent fait vous-même.

— J'eus tort!... »

Il allait poursuivre lorsqu'un coup de tonnerre se fit entendre; un violent orage se préparait, et Lopez, oubliant aussitôt les bienfaiteurs et les ingrats, courut ouvrir la grande porte de sa cour, afin que les voyageurs, surpris par la bourrasque, pussent trouver un asile sous son hangar, et prévenir le torrent qui déjà commençait à rouler dans les ravins de la montagne.

Un équipage attelé de mules se présenta bientôt. Don Fernand, jeune hidalgo, qui voyageait pour achever son éducation, en descendit, fit placer ses montures et ses valets sous le hangar, et à travers ce déluge, courut frapper à la chaumière de Lopez, qu'il supposait devoir être habitée par une famille de paysans ou de bûcherons. Inésille vint elle-même lui en ouvrir la porte, et il s'étonna de rencontrer sous ce toit, plus que modeste, une taille aussi légère et des traits aussi distingués. L'aspect noble de Lopez ne sembla pas moins le surprendre; il ne se retint pas pour exprimer tout d'abord son étonnement.

Le père et la fille se disposaient alors à prendre leur repas frugal du matin. Lopez invita l'étranger à s'asseoir, Inésille lui présenta timidement un siége. Fernand ne l'accepta qu'après s'être excusé, en termes choisis, d'être venu troubler inopinément le repas de ses hôtes; mais les chemins n'étaient plus praticables,

et aucune *posada* n'existait dans les environs. Ce dernier mot fit songer à Lopez que sans doute le voyageur était encore à jeun; il n'avait pas eu le temps de s'exprimer à ce sujet, que déjà Inésille, frappée de la même idée, avait placé un troisième couvert sur la table.

Fernand ne se fit pas prier, et se montra de si bon appétit que la pauvre fille, craignant que ses maigres provisions n'y pussent suffire, osa à peine toucher aux mets pour laisser plus large part au nouvel arrivant. Celui-ci feignit de ne s'apercevoir de rien; mais, en homme adroit et délicat, il amena Lopez à une discussion sur les produits des meilleurs vignobles de l'Espagne et sur la vraie manière de préparer l'*olla podrida*. Lopez, excellent théoricien en fait de vins, mais dont la cave était à sec, ne pouvait fournir une preuve à l'appui de sa science, ce qui l'humiliait fort, aussi bien dans ses sentiments d'hospitalité que dans sa vanité de connaisseur.

« Eh! par saint Jacques! dit le jeune hidalgo, j'ai justement dans ma voiture quelques bouteilles de xérès et de vin rancio; ma bonne vieille tante de Cazorla ne m'a pas voulu laisser partir hier sans garnir mon buffet de voyage!

Quoi qu'en pût dire son hôte, Fernand donna aussitôt des ordres à ses gens, et, grâce aux vins fins et au surcroît de vivres, le repas modeste de Lopez se changea pour lui en un véritable festin, tel qu'il n'en avait pas fait depuis longtemps.

Rassurée sur les suites du dîner, Inésille reprit son calme et son enjouement naturels; excité par le xérès et le rancio autant que par l'intérêt que le noble voyageur paraissait prendre à sa situation, Lopez devint plus expansif et plus confiant avec lui. Une sorte d'intimité

s'établissant entre eux, il lui raconta ses malheurs, et, quand Fernand l'eut écouté jusqu'au bout avec une profonde attention, lui tendant la main, et les larmes aux yeux :

« Je remercie mon divin patron de m'avoir conduit dans cette demeure, lui dit-il. Grâces en soient rendues au ciel comme à l'orage ! Lopez, je suis riche et mon cœur est sensible; vous ne rejetterez point l'offre que je vais vous faire. Tôt ou tard, votre fortune doit vous être rendue; daignez être mon débiteur....

— Je ne désire rien pour moi, dit Lopez; mais mon Inésille, encore à la fleur de son âge, est cependant depuis longtemps privée des semences utiles d'une instruction salutaire, des caresses d'une compagne, des soins d'une mère ; car il est de ces soins que le père le plus tendre ne peut remplacer.

— J'ai une tante, répondit aussitôt Fernand, ému, en prenant la main du vieillard ; ma bonne, ma respectable tante, qui habite Cazorla avec ses deux filles, toutes deux à peu près de l'âge de votre Inésille. Cette famille où vous trouverez réunies une bonté inépuisable, une religion vraie, une instruction solide et variée, privée des dons de la fortune, vit d'une modique pension que ses vertus, l'humanité, la parenté m'imposent le devoir de lui faire. Cazorla est située non loin d'ici sur les bords du Véga, dans un emplacement délicieux; allez vous-même, en mon nom, trouver ma noble parente, et confiez-lui votre Inésille.... »

Lopez ne le laissa point achever, et lui baisa les mains en les arrosant des larmes de la reconnaissance.

Bientôt Inésille, conduite par son père chez la tante de Fernand, y reçut l'accueil le plus amical et le plus tendre; et Lopez, désabusé de ses préventions à l'égard des hommes, regagna le pied de sa montagne, sa chau-

mière, seul, mais content de lui-même et des autres, se promettant bien de ne plus calomnier l'espèce humaine, et d'aller souvent voir sa fille.

Un jour, il pensait à Fernand, à sa générosité délicate, lorsqu'en promenant les yeux autour de son habitation il vit sur un arbre peu élevé une pauvre petite colombe orpheline, à peine couverte d'un léger duvet, et qui, comme abandonnée de la nature entière, remplissait son nid désert de douces lamentations. Au même instant, des sommets de la Sierra-Morena, un oiseau de proie, c'était un vautour! déployant ses larges ailes, dirigea son vol vers elle, et plana quelque temps sur l'arbre qui soutenait son berceau. Lopez cherchait déjà les moyens de secourir l'innocente volatile lorsqu'il crut s'apercevoir qu'à l'aspect du vautour, la petite colombe, cessant ses lamentations, semblait s'ébattre joyeusement dans son nid, et tendre vers lui son bec entr'ouvert. Effectivement, il vit bientôt l'oiseau terrible descendre doucement, chargé d'un butin précieux, vers sa jeune protégée, et lui prodiguer une nourriture convenable et choisie avec un soin, une attention inconnus aux vautours vulgaires.

« O merveille! s'écria le bonhomme Lopez; quels étaient mon injustice et mon aveuglement! Je refusais de croire à la bienfaisance, et elle existe même chez les vautours! »

Il ne se lassait point de contempler un spectacle si touchant, et, chaque jour, il revenait pour le contempler de nouveau; c'était là pour lui un sujet d'innombrables réflexions. Il se plaisait à voir l'innocence croître sous l'aile de la force, le faible secouru par le puissant. Bientôt ses idées, par un enchaînement naturel, le reportaient vers Cazorla, où sa douce Inésille aussi vivait heureuse, sous la protection d'un riche, d'un puissant

du monde, et il rentrait chez lui en bénissant don Fernand et le vautour.

Déjà la gentille colombe commençait à se couvrir de plumes argentées; déjà, de branche en branche, elle essayait son vol timide sur l'arbre natal ; son bec durci, plus acéré, saisissait les aliments avec facilité. Un jour, le vautour vint lui apporter sa pâture accoutumée ; il examina attentivement son élève, la trouva grasse, appétissante, comme il la voulait enfin, et la dévora !

Lopez en fut témoin : il en resta *esbahi et perplexe*, comme Gargantua à la mort de sa femme Badebec.

« Miséricorde ! s'écria-t-il, que vois-je? »

Le bonhomme s'étonnait de ce qu'un vautour mangeait une colombe quand le contraire seul eût été surnaturel. Mais l'idée de sa fille lui revint aussitôt dans la mémoire.

« Mon Inésille, ma colombe, se dit-il, est aussi sous la protection d'un vautour, d'un grand seigneur, d'un homme de proie enfin; ah! ne perdons pas un instant.... »

Et, pendant la route, il répéta cent fois : « Il faut avant d'accepter un bienfait prendre de bonnes informations sur ceux qui nous l'accordent ; les protecteurs et les protégés ne devraient s'adopter qu'après de mutuels renseignements.... »

Et, ce disant, il arriva tout essoufflé à Cazorla, courut au logis qu'habitait sa fille.... Hélas!

L'ERMITE DU LAC

L'ERMITE DU LAC.

Galéas III, de l'illustre famille des Visconti, après des services brillants rendus à l'empereur Venceslas, créé par lui duc de Milan, se délassait des fatigues de la guerre au milieu des plaisirs d'une cour fastueuse. Les danses, les concerts, les carrousels se succédaient sans interruption autour de lui. Un jour, au milieu d'une fête nautique sur le lac Majeur, où un grand nombre de gondoles, richement pavoisées, contenaient les plus belles femmes du Milanais, où des barques chargées de musiciens faisaient retentir les airs des plus douces mélodies, il donna ordre à ses rameurs de se diriger vers une île, alors rocher inculte élevé au-dessus du lac, et qui depuis, sous le doux nom d'*Isola-bella*, mérita de prendre le premier rang parmi les îles Borromées.

Le prince et sa suite, débarqués sur un terrain grisâtre, aride, désolé, promenaient leurs regards attristés sur cette solitude dont toute la végétation semblait se borner à quelques buissons, à quelques roseaux épars

çà et là, lorsqu'ils aperçurent, sous un enfoncement, une grotte taillée dans un quartier de granit, et recouverte de ronces et de lierre. Des châtaigniers noueux et rabougris la masquaient d'un côté ; de l'autre, une industrie active et opiniâtre avait détourné quelques filets d'eau du lac pour entretenir un petit champ de riz.

« Ce ne peut être que la demeure d'un proscrit ou d'un ermite, » dit Galéas.

Et, malgré ses qualités brillantes, vindicatif et dévot comme tous ceux de sa race, il s'y présenta aussitôt pour punir ou pour prier.

Un saint homme, Anselme Giramo, était depuis plusieurs années le seul habitant de ce désert. L'aspect du prince et de sa suite l'étonna sans le déconcerter ; cependant, apercevant les dames de la cour, il rougit et baissa les yeux. Un geste de Galéas les fit toutes s'éloigner, et l'ermite reprit sa modeste assurance.

Le prince s'entretint longtemps avec lui, et fut surpris de la justesse de ses réponses, de la variété et de l'étendue de ses connaissances..

« Pourquoi, lui dit-il, vous exiler ainsi de la société, à laquelle vous pourriez être utile?

— J'ai trouvé le bonheur sur ce rocher, répondit Anselme, et les pêcheurs du lac ont parfois recours à mes prières ou à mes conseils.

— Mais l'ennui doit vous assaillir ici?

— Celui qui porte un cœur pur et qui, chaque jour, peut contempler le lac et le ciel, doit-il craindre l'ennui?

— Mais à quelles ignobles occupations, à quelles fatigues n'êtes-vous pas condamné pour défricher cette terre ingrate?

— Les travaux manuels sont un repos pour la pensée ; ils éloignent le démon qui veille ; ils entretiennent

ma santé et ajoutent à mon bien-être; après eux, la rêverie et la prière me semblent une source de jouissances continuelles; je suis heureux; qu'irais-je demander au monde? »

L'ambitieux Galéas le quitta, étonné de la simplicité de ses désirs, et plein d'une haute idée de ses vertus. Sa bonne opinion s'accrut encore par les récits divers que les gondoliers et les pêcheurs du lac, interrogés par lui, firent de la sainteté, de la charité même du pauvre ermite. Son intercession pour eux auprès des saints ne manquait jamais de leur procurer des pêches abondantes ou de nombreux passagers. Sa bénédiction suffisait pour chasser les maladies et les pensées coupables.

Le duc ne tarda pas à le visiter de nouveau. Cette fois, il parut seul devant la grotte. Anselme profita des bonnes dispositions du prince pour lui faire entendre les plaintes du peuple, parvenues jusqu'en son désert. Il lui reprocha avec douceur son ambition, toujours croissante, sa prodigalité envers ses favoris, les impôts excessifs dont ses sujets étaient surchargés.

La vérité dite à voix basse et sans témoins est toujours mieux accueillie que cette vérité hautaine qui vous heurte de front au milieu des hommages de la multitude. Le duc sut gré à l'ermite de l'avoir cru digne de le comprendre.

« Vos conseils peuvent être utiles à ma gloire et à mes sujets, lui dit-il; venez habiter près de moi; jusqu'à présent nos bouffons seuls et nos fous eurent le droit de faire entendre la vérité dans les cours; qu'elle se serve désormais d'un organe plus noble et plus sacré. »

Anselme se révolta d'abord contre l'idée d'habiter un palais. Mais Galéas réclamait son assistance avec tant

d'onction, il est si doux d'arracher un grand homme à ses erreurs, de travailler au bonheur d'un peuple entier, qu'enfin, l'œil en pleurs, il fit ses adieux à sa grotte, à ses châtaigniers, à sa rizière, et partit pour Milan avec le duc.

D'après les remontrances du sage ermite, le prince éloigna de sa personne cette foule de faux astrologues, de baladins, de bouffons, et ces nains grotesques et difformes, si communs alors dans le Milanais, troupe menteuse et parasite, qui dans ce temps était regardée comme un objet de luxe indispensable dans les cours souveraines de l'Italie.

Chaque jour, Galéas visitait Anselme dans le modeste appartement qu'il s'était choisi; il lui confiait avec sincérité ses pensées les plus secrètes, soumettait sa vie entière à la censure rigoureuse du saint homme, et le quittait fier et content de lui-même; cependant la sévère franchise de l'ermite ne ménageait aucun de ses vices.

Ce fut alors que se forma contre le Milanais cette ligue formidable entre les républiques de Vénise et de Florence, que le génie et l'adresse de Galéas parvinrent seuls à comprimer. Le duc ne partit pour combattre ses ennemis qu'après avoir reçu les bénédictions d'Anselme, et ordonné que tout le monde, dans le palais, respectât les volontés de son sage favori.

En peu de mois, Galéas, toujours victorieux, surprit Pérouse, s'empara de Pise, de Sienne et de Bologne, conclut cette trêve de dix ans qui consolida pour jamais sa vaste puissance, et revint dans sa capitale, où il fut accueilli par les félicitations de sa noblesse, de son peuple, et même d'Anselme Giramo, qui, placé sur son passage, lui adressa un superbe discours en latin dont le texte était puisé dans ces paroles de saint Luc : *Cum*

rediisset Jesus, excepit illum turba : erant enim omnes expectantes eum.

Le prince reçut les éloges d'Anselme avec plus d'étonnement encore que de plaisir, mais s'applaudit cependant d'avoir mérité de désarmer sa rigidité ordinaire. Le lendemain, il se proposait de reprendre ses anciennes habitudes et d'aller rendre à son ermite sa visite accoutumée lorsque celui-ci parut tout à coup dans la salle où siégeait le duc, fendit la presse des courtisans, et se courba devant Galéas en s'écriant avec Jérémie :

« *Constitui te super gentes et super regna, ut evellas, et destruas, et ædifices !*

— Saint Luc et Jérémie sont des flatteurs, lui répondit le prince en souriant; et c'est Anselme seul que je veux entendre aujourd'hui. »

Tout le monde se retira.

La conscience du vainqueur de Florence et de Venise était inquiétée par plusieurs actes que l'équité semblait réprouver, par des ruses que le droit de la guerre pouvait à peine autoriser : pour soulager son âme, il confia ses terreurs et ses incertitudes à son censeur ordinaire. L'ermite le rassura, calma ses craintes, et dit :

« *Domus Israel, et domus Juda....*

— Il s'agit de Florence et de Venise ! s'écria le duc ; laissons un instant de côté Israël et Juda, Jérémie et saint Luc ! »

Anselme, après avoir entièrement prouvé à Galéas que ses succès étaient légitimes et sa gloire intacte, ajouta :

« Il ne vous reste plus aujourd'hui, grand prince,

pour convaincre l'Europe entière que votre affection paternelle s'étend indistinctement sur tous vos sujets, qu'à récompenser dignement ceux d'entre eux qui, pendant votre absence, ont maintenu le calme et la prospérité dans vos États ; ma franchise et mon amour pour vous me font un devoir d'éclairer votre munificence en lui recommandant surtout le gouverneur du palais, le grand trésorier, le grand échanson, dont le zèle et l'activité m'ont semblé mériter les plus honorables distinctions.

— J'y songerai, » dit le prince.

Resté seul : « Voilà donc mon ermite qui protége et qui flatte ! » pensa-t-il ; mais alors un autre objet assez important vint le distraire de ces réflexions. L'archevêque de Milan était mort depuis peu ; la cathédrale de cette ville, alors le plus magnifique temple de la chrétienté, et qui venait d'être achevée d'après les dessins du Bramante, attendait qu'une main, ornée de l'anneau archiépiscopal, vînt bénir ses nouveaux autels, et procéder à sa dédicace. Galéas résolut de consulter Anselme sur le choix à faire, et le lendemain il se rendit vers sa demeure.

Quelle fut sa surprise, en voyant les appartements de l'ermite décorés avec un goût parfait, une élégance presque somptueuse, et ses antichambres obstruées par une foule de parasites et de solliciteurs ! La salle qu'il occupait était remplie des principaux officiers du prince, des artistes les plus distingués de Milan, qui tous, d'un air humble et caressant, entouraient d'hommages et d'adulations le dévot personnage, nonchalamment étendu dans un riche fauteuil.

Galéas comprima son étonnement ; à sa vue, chacun se rangea avec respect, et le duc s'adressant à Anselme :

« Je croyais vous trouver seul, lui dit-il, et venais vous consulter sur le choix qu'il nous reste à faire pour remplacer dignement l'archevêque défunt; mais, puisque je vois ici mes conseillers ordinaires, ils nous aideront de leurs avis. »

Le gouverneur du palais, le grand trésorier, le grand échanson, s'approchèrent alors du prince :

« Un seul homme, dirent-ils, désigné généralement par la vénération du peuple, appuyé par la cour de Rome, et surtout par ses hautes vertus, semble appelé à remplir cette place éminente. »

Anselme baissa le front d'un air de modestie.

« J'entends, » dit Galéas.

Et il reprit à haute voix :

« Anselme Giramo, j'avais cru trouver en vous un ami véridique, et je ne me suis donné qu'un flatteur de plus; l'homme pauvre et vertueux n'est aujourd'hui qu'un prélat protecteur et intrigant; quelques mois de séjour en ces lieux ont suffi pour vous enlever vos vertus, peut-être votre bonheur; j'aurais dû le prévoir : un ermite de cour est bientôt un courtisan. Regagnez votre rocher du lac Majeur; mes bienfaits vous y suivront, puisque seul je suis la cause de votre chute. Mais aujourd'hui j'ai besoin pour m'éclairer d'un homme dont les yeux ne soient pas éblouis par un éclat mondain; vous qui citez si bien saint Luc et Jérémie, rappelez-vous ces paroles : « Un aveugle peut-il guider un « autre aveugle [1]? » ou celles-ci : « Malheur à celui qui « use de la sainte mission dont Dieu l'a chargé pour « servir son ambition et son intérêt [2]! »

— Que votre volonté soit faite; mais avant de quitter

1. Évangile selon saint Luc, chap. VI, v. 39.
2. Jérémie, chap. XLVIII, v. 10.

ce lieu de perdition, il me reste un bon et utile conseil à vous donner, dit alors Anselme, l'air contrit et repentant : Seigneur duc, si jamais l'envie vous reprend d'avoir un ermite auprès de vous, pour votre sûreté et pour son salut, que l'emploi soit amovible. Changez-en tous les mois....



UNE MÉSALLIANCE

UNE MÉSALLIANCE.

Julien était né au village; et Julien cependant, sans posséder encore les défauts brillants de la ville, n'était plus un paysan. Adopté par son parrain, riche commerçant en grains, de Toucy, dans l'Auxerrois, élevé près de lui jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il avait vécu dans l'aisance sans luxe, dans le travail sans fatigue, dans l'espoir d'un doux avenir; et se méfiant peu de la Providence, il s'imaginait que cet état de bonheur devait durer toujours. Tout à coup son père adoptif, entraîné vers sa ruine par des entreprises hasardeuses, par de fausses spéculations, déclaré en état de faillite, s'enfuit à l'étranger, le laissant seul, livré à lui-même, sans un sou en poche. Heureusement ses dix-huit ans lui restaient. Les créanciers n'avaient pu les mettre sous le scellé.

Julien, prenant en haine une ville où sans cesse le nom de banqueroutier venait frapper son oreille, se ressouvint de la chaumière paternelle, et aussitôt il se mit en marche.

Chemin faisant, sans trop d'inquiétude, il se consultait sur le choix de l'état qu'il allait embrasser. Son éducation, entreprise par le bon curé de Toucy, n'avait pas été poussée très-avant ; il savait un peu le latin, passablement le français, chantait à livre ouvert au lutrin ; et après tout, il pouvait être maître d'école aussi bien qu'un autre. Le commerce lui ouvrait une autre voie : mais chez son parrain, qui spéculait sur les céréales, il n'avait guère eu d'autre occupation que d'aller de ferme en ferme, à vingt lieues à la ronde inspecter les récoltes sur pied et les récoltes en sac. Était-ce bien là un métier.

Une troisième carrière se présentait à lui qui lui souriait plus que les deux autres. Au milieu de ses courses à travers champs, peut-être aussi par un souvenir des premiers jours de son enfance, il avait pris goût à la vie de campagne ; il rêvait doucement à la vue des eaux, des bois et surtout des prairies, émaillées le jour de fleurs et de petits papillons bleus ; bourdonnantes, le soir, sous le vol et aux cris de mille insectes nocturnes. Il aimait passionnément les fleurs ; sans connaître les premiers éléments de la botanique, il avait déjà confectionné un herbier. Pendant ses dix années passées à la ville, il avait consacré tous ses loisirs à cultiver le jardinet de son parrain ; il avait enrichi ses platesbandes de vingt espèces nouvelles de roses ; il palissait les espaliers, il greffait, il sarclait, il taillait, il arrosait. Une fois au milieu de ses chères plantes, c'était M. Jean-fait-tout. Julien pensait donc que son expérience du jardinage lui pourrait être, faute de mieux, une ressource. D'ailleurs, il possédait forcément quelques notions en agriculture, avait quelques idées des soins d'une basse-cour et s'entendait assez bien à ceux de l'écurie, vu que nul autre que lui ne s'était jamais

occupé de son cheval, le fidèle compagnon de ses courses.

Tout bien pesé, consultant moins sa vanité que ses goûts instinctifs, au glorieux emploi de maître d'école il eût préféré une place d'aide jardinier ou de garçon de ferme dans quelque bonne métairie. Son ambition n'allait pas plus loin.

A quelques lieues de son village natal, comme il traversait le bourg de Ouaine, résidence du marquis de Vaudon, il vit tous les habitants, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, en habits de fête, rassemblés devant l'église. On y célébrait les fiançailles de haute et charmante demoiselle Marie, fille unique du marquis, avec Mgr le comte de Vermanton.

Ce jour-là, selon un ancien usage du pays, à l'heure de sa sortie de l'église, Marie, maîtresse souveraine dans les domaines de son père, avait le droit de distribuer des grâces et des faveurs à qui bon lui semblait, sans contrôle et sans appel pour cause d'abus. C'était une royauté bien transitoire, plus sérieuse cependant que celle de la fève, puisque ses décrets devaient avoir force de loi le lendemain et jours suivants.

Julien s'était arrêté pour examiner la longue file des postulants, parmi lesquels il apercevait quelques figures de connaissance. Les uns demandaient une prolongation de bail pour leur affermement, ou un délai pour le payement de leur redevance; les autres, l'exemption d'un droit de pâture qui leur causait grand dommage, ceux-ci une chose, ceux-là une autre.

Après avoir satisfait à toutes leurs demandes, Marie allait se retirer, lorsque du sein d'un groupe de villageois placé près d'elle, des exclamations se firent entendre.

« Tiens, c'est Julien! Julien, de Toucy!

vaillant, il était en proie à une même idée; toutes ses volontés s'absorbaient dans désir de lui prouver sa reconnaissance.

Si Marie trouvait du plaisir à contempler une fleur, à respirer ses parfums, il faisait en sorte que cette fleur fût partout sur son chemin, partout frappât ses regards. Un soir, en se promenant dans le parc, elle pousse un cri. Julien accourt. Le pied de sa jolie bienfaitrice est déchiré par une ronce, et Julien voit du sang à sa chaussure. Trois jours après c'en était fait, les ronces avaient disparu non seulement du parc, mais de la garenne; et, comme Julien ne savait pas plus qu'un autre se modérer dans ses vengeances, toutes les plantes armées d'épines ou d'aiguillons, les prunelliers, les aubépines, les houx, les buissons, les broussailles, furent enveloppés dans la même proscription.

Le comte de Vermanton s'intéressa vivement à l'accident arrivé à sa jolie fiancée, mais il garda rancune à Julien de son impitoyable sarclage. Ce jeune seigneur, ainsi que tous ceux de sa classe, aimait passionnément la chasse, réputée alors, comme aujourd'hui, l'exercice le plus salutaire et l'amusement le plus noble. En effet, il est noble, il est salutaire de faire couler le sang et d'accoutumer ses yeux au spectacle du carnage. C'est le délassement des héros. Le comte aurait préféré, disait-il, égorger les lapins dans la basse-cour, à chasser dans un parc sans broussailles. Il ne pardonna donc point à Julien ses accès de reconnaissance, et s'en plaignit au marquis.

Le marquis ne dit ni oui ni non. Il ne chassait pas, se piquant d'être philanthrope et d'étendre sa philanthropie jusque sur les animaux. D'ailleurs, préoccupé des hautes questions politiques et sociales à l'ordre du jour (on touchait à 89), il avait pour principe de laisser,

autant que possible, chacun de ses serviteurs agir librement dans le cercle de ses attributions. Selon lui, la liberté, même l'égalité, distribuées dans de certaines mesures, pouvaient avoir du bon ; il en essayait, et ne voulait mécontenter personne. Au surplus, le comte pouvait s'entendre sur ce sujêt avec sa fiancée, puisque les garennes de Vaudon constituaient une partie de sa dot.

Julien eut naturellement dans Marie un zélé défenseur. Il est juste que ceux qui nous ont fait commettre la faute soient les premiers à l'excuser ; c'est ce que le comte ne comprit pas facilement. Il trouva étrange que la fille du marquis de Vaudon s'abaissât à défendre un domestique ; elle expliqua ses raisons ; étaient-elles bonnes ? je n'en sais rien ; mais le comte, aigri par la discussion, se laissant emporter à sa vivacité naturelle, lança sur Marie et Julien une expression tellement insultante que celle-ci, suffoquée par les larmes, courut s'enfermer dans ses appartements, pleura à son aise, pensa au sujet de cette querelle, et pour la première fois, et par l'imprudence du comte de Vermanton, qu'elle aimait, ou qu'elle croyait aimer, son esprit s'arrêta avec complaisance sur les soins dont son chef jardinier l'entourait depuis sa venue au château ; elle se rappela sa figure, elle était belle, et empreinte d'un certain air rêveur qui ne lui messeyait pas ; son regard, doux et timide quand par hasard il s'arrêtait sur elle, brillait parfois d'un éclat qui la forçait à se détourner ; son caractère était bon, facile aux émotions généreuses, plus calme, plus modéré que celui de certaines gens mieux nés que lui ; quant à son instruction, même en dehors de sa science professionnelle, elle en valait bien une autre, puisqu'il aurait pu être maître d'école. Ensuite elle n'y voulut plus penser. Si le comte était venu faire de nouveau à sa fiancée une petite querelle au sujet de Julien, dans la disposition

d'âme où elle était, je ne sais ce qui aurait pu en résulter. Il ne le fit pas, et il fit bien.

Quelque temps se passa, et tout reprit son cours ordinaire. Le jour du mariage, fixé à la fin du mois de juin, approchait. Marie se retirait souvent, pour rêver ou pour lire, dans un petit pavillon situé au milieu de l'esplanade du parc; elle semblait s'y plaire plus qu'en aucun autre lieu du château. Cependant il était découvert de tous les côtés, et à cette époque des grandes chaleurs elle se voyait contrainte de s'en absenter tant que le soleil était dans sa force. Julien, ne consultant que son dévouement mit en réquisition tous les jardiniers, tous les terrassiers du village, qui, dans l'espace d'une nuit, creusèrent des trous immenses autour du pavillon; les tilleuls et les acacias, enlevés à leur sol natal, y furent transplantés avec toutes les précautions imaginables; et le lendemain, Julien, doucement payé de ses peines, jouit de l'étonnement et de la joie de Marie à l'aspect de son pavillon chéri, environné tout à coup d'ombre et de fleurs.

Le comte de Vermanton murmura de nouveau; ce massif d'arbres nouvellement implanté là, privait une partie du château d'un point de vue admirable, selon lui. Le marquis ne fut pas tout de suite de son avis; mais les arbres nouvellement plantés étant venus à mourir au bout de quelques jours, il trouva fort impertinent M. l'intendant de ses jardins, qui ne savait que détruire; la liberté qu'il lui avait laissée, tournant à la licence, comme récompense de ses soins attentifs envers Marie, la disgrâce de Julien fut décidée, sans que Mlle de Vaudon osât cette fois risquer un mot en sa faveur; apparente contradiction d'un cœur féminin, mais que les jeunes filles en âge d'aimer s'expliqueront peut-être.

Le comte de Vermanton, chargé de signifier à Julien son congé, s'en acquitta avec une telle hauteur, une telle dureté, que celui-ci ne put retenir les expressions de sa colère. Le comte, s'emportant violemment contre ce *valet*, ce *paysan*, s'oublia au point de le frapper. Julien, furieux, hors de lui-même, s'oubliant à son tour, saisit un fer de bêche, une houe, le premier objet qui s'offre à lui et se précipite sur le comte. Celui-ci, forcé de se mettre en garde contre ce furieux, recule précipitamment, glisse et tombe dans un vaste canal qui traversait le parc de Vaudon, et où la rivière de Ouaine, gonflée par une crue d'eau subite, venait décharger ses eaux. Julien sera donc vengé ! Non : Julien allait punir un injuste agresseur ; maintenant son cœur compatissant le pousse aussitôt au secours du malheureux en danger de périr. A ses cris : « à l'aide ! à l'aide ! » quelques garçons jardiniers sont accourus ; mais nul d'entre eux ne se soucie de risquer sa vie dans un sauvetage presque impossible, vu l'inondation. Tandis qu'il délibèrent s'ils iront détacher le bateau, Julien s'est précipité au milieu des eaux grondantes, et dont l'étroitesse du canal augmente encore la violence ; à plusieurs reprises il a plongé, et vainement ; déchiré par les fragments de roches aigues dont le fond du canal est parsemé, il plonge encore, et c'est aux traces de son sang qu'on peut juger de la persévérance de ses efforts et de la direction de ses recherches.

Enfin il reparaît sur l'eau ; d'une main il a saisi le comte par ses vêtements, de l'autre, en attendant la barque libératrice, il se cramponne avec force aux anfractuosités de la chaussée ; mais son courage et sa vigueur sont épuisés ; en vain il fait un dernier effort pour saisir un objet vague qui semble s'offrir à lui ; ses yeux se ferment, ses bras se détendent ; il ne voit plus

rien, ne sent plus rien, et tombe dans un anéantissement complet.

En reprenant ses sens, il se trouva dans un endroit sombre, où d'abord son regard, faible et douteux, ne put rien distinguer. Pendant quelques instants, il crut s'être réveillé dans un autre monde. Aucun souvenir de son existence première ne se retraçait à sa mémoire; l'amour et la haine étaient effacés de son cœur. Peu à peu ses esprits revinrent; se soulevant péniblement sur son lit, écartant les rideaux, il examina le lieu qu'il occupait. Il était dans un riche et bel appartement, qu'il reconnut pour appartenir au château de Vaudon. Une surprise bien plus douce l'attendait. Dans un coin, à la faible clarté d'une lampe, il aperçut Marie, occupée avec ses femmes à préparer les linges nécessaires aux pansements des malades! Julien, malgré ses douleurs qui commençaient à se réveiller, se regardait comme le plus heureux des hommes en songeant que sans doute il était l'objet de ces soins touchants, et que quelques-unes des larmes dont il voyait les traces sur les joues de sa gracieuse garde-malade avaient coulé pour lui,

Ce bon temps de souffrances se prolongea. Chaque jour Marie lui prodiguait les soins de la plus tendre pitié, et chaque jour Julien s'enivrait de plus en plus de la vue de celle qu'il n'avait d'abord aimée que par un sentiment de reconnaissance. Dans les moments où la douleur semblait donner quelque relâche à l'heureux malade, elle daignait s'entretenir avec lui, afin de le distraire, et chaque fois, en le quittant, elle se promettait bien de ne plus donner lieu désormais à de pareils entretiens.

C'est parfois chose singulière que les convenances sociales. Personne au château, personne dans les châ-

teaux environnants ne se serait avisé de blâmer Mlle de Vaudon de prodiguer tous ces témoignages d'intérêt au sauveur de son fiancé; mais si ce fiancé lui-même, malade aussi, alité aussi, eût été l'objet de tous ces soins empressés, de toutes ces visites incessantes, Dieu sait ce qu'en eût dit le monde.

C'est le marquis seul qui se chargeait des visites à faire à son gendre futur.

Le comte de Vermanton, quoique rudement éprouvé par la secousse de sa chûte, par l'asphyxie, presque complète, résultant de son immersion prolongée, promettait cependant d'être sur pied avant Julien. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, que Julien se plût à faire durer ce doux état de malaise dont il se trouvait si bien. Point n'était besoin pour lui de feindre; à mesure que ses plaies se cicatrisaient, la fièvre, qui avait semblé d'abord n'en être que la conséquence, augmentait de plus en plus d'intensité. Sur la demande de la jeune châtelaine, il y eut consultation de médecins. On fit venir un grand docteur d'Auxerre. Celui-ci, mieux avisé que le frater du village, déclara les lésions extérieures sans gravité aucune; mais lors de son plongeon dans le canal, le jeune homme sans doute était en état de transpiration; il y avait eu refroidissement, par conséquent désordre dans les voies respiratoires, même dans le poumon. Là était le danger; ce danger, il espérait bien le vaincre, mais il ne pouvait assigner un terme à la maladie.

Songeant à la noce de sa fille, dont les préparatifs, quoique retardés par ces événements, le préoccupaient toujours, le marquis, dans la prévision qu'alors il aurait besoin de tous les appartements du château, parmi lesquels le malade occupait justement la chambre réservée aux futurs époux, décida de le faire transporter à

la ferme, où le vieil Éloi et sa femme veilleraient sur lui. De cette façon, si maître Julien devait mal finir, la chambre nuptiale serait ainsi préservée de cette triste consécration de la mort.

A l'audition de ces paroles un peu égoïstes, c'est vrai, mais du reste assez raisonnables, pour la première fois de sa vie, Marie fut sur le point de manquer de respect à son père.

« Était-ce ainsi qu'on prétendait traiter le sauveur de son fiancé ! Le confier à des étrangers, à des mercenaires, à des vieillards incapables de soins et de veilles, c'était de l'ingratitude, c'était de l'impiété. »

Le père, qui se piquait de philanthropie, se soumit, comme toujours, au bon vouloir de sa fille, et Julien continua d'occuper la chambre nuptiale, en attendant le moment du mariage, qui semblait reculer de jour en jour, comme sa guérison. Ce n'est point de cela qu'il se plaignait.

Par une belle matinée de juillet, le pas rapide d'un cheval se fit entendre sur la chaussée caillouteuse qui reliait le village au château.

Quitte enfin de toutes ses épreuves, M. de Vermanton, leste, bien portant, reprenait le cours de ses visites à sa belle promise ; mais, malgré les sollicitations du marquis et de sa fille, il refusa obstinément d'aller voir *son sauveur*, ne pouvant se croire, dit-il, nullement engagé de reconnaissance vis-à-vis d'un domestique.

Marie le soupçonna d'avoir le cœur froid et dur.

« Je lui ferai donner vingt-cinq louis, ajouta le comte, et nous serons quittes. D'ailleurs je trouve étrange que ce manant occupe encore aujourd'hui la chambre qui m'est réservée en qualité d'époux. Je l'ai déjà souffleté, reprit-il avec insolence, et, là, franchement, entre nous, quoique je lui doive la vie, je le reconnais, je me sens d'humeur à le souffleter encore ! »

Marie commença à le prendre en aversion.

Le lendemain, une lettre du comte arriva au château. Une affaire importante l'appelait impérieusement à Paris. Il n'y devait rester que huit jours; il y resta un mois.

A son retour, il prit incontinent la route de Ouaine, pensant y trouver les choses dans l'état où il les avait laissées. Mais plus d'une surprise l'y attendait.

Durant ce mois, de grands événements venaient de changer la face politique de la France, et c'est dans la prévision de ces événements que le comte avait entrepris son voyage. Un décret de l'Assemblée constituante venait d'abolir les titres et les prérogatives de la noblesse. Le comte espérait bien que le marquis, quoique philosophe, quoique philanthrope, ferait opposition comme lui, comme tous les bons gentilshommes de l'Auxerrois, à l'exécution d'une semblable énormité, et à peine en vue du château, il s'aperçut que la grille d'honneur avait été dépouillée de ses écussons armoriés. Première surprise.

« Que se passe-t-il donc, monsieur le marquis? dit-il tout d'abord à son futur beau-père, qu'il rencontra à deux pas de là.

— Il se passe que, grâce au ciel et à l'Assemblée, je ne suis plus marquis, mon cher Vermanton.

— Qu'êtes-vous donc alors, monsieur?

— Le citoyen Vaudon, tout simplement; mais, marquis ou non, je n'en suis pas moins disposé à vous nommer mon gendre. »

Le nouvel arrivant fut quelque temps à se remettre de cette nouvelle surprise. Il secoua la tête, croyant rêver; puis, la relevant tout à coup, avec cet air hautain et dédaigneux qu'il prenait vis-à-vis de ses inférieurs :

« Que parlez-vous encore de mariage, monsieur, lui

dit-il; la fille du citoyen Vaudon peut elle espérer s'allier à la noble famille des comtes de Vermanton?

L'ex-marquis rentra chez lui, étouffant d'humiliation et de colère; il trouva Marie au salon, occupée à broder près d'une fenêtre et d'un air paterne et désolé :

« Arme-toi de courage, mon enfant, lui dit-il avec des larmes dans la voix et en la serrant entre ses bras.... Crois bien qu'il n'a pas dépendu de moi de te rendre heureuse.... Du courage, ma fille, du courage! »

Marie le regardait la bouche béante et les joues empourprées :

« De quoi s'agit-il donc? murmura-t-elle avec une vive angoisse au cœur.

— Marie, mon enfant, je vais t'affliger, reprit-il, en n'osant encore aborder la terrible question, mais songe à ta jeunesse, à ta beauté, à ton mérite comptés pour rien, à ta dignité outragée indignement; que cette pensée te donne la force de mépriser l'insensé qui nous méprise!

— De qui voulez-vous parler, mon père?

— M. de Vermanton a retiré sa parole, il renonce à ta main....

— Vraiment! s'écria la jeune imprudente en lui sautant au cou; il renonce à moi? Ah! Dieu soit loué! »

Cette fois, l'expression de la surprise put se lire sur la physionomie de l'ex-marquis comme tout à l'heure sur celle de l'ex-fiancé.

Il crut que sa fille ne l'avait point compris :

« Mais votre mariage est rompu, te dis-je, rompu à jamais!

— Je l'ai entendu ainsi, mon père.

— Et tu sembles t'en réjouir?... Tu ne l'aimais donc pas?

— J'ai cru l'aimer un peu.... quelque temps.... balbutia-t-elle, les yeux baissés, mais....

— Mais?

— Mais depuis que je l'ai entendu vous contredire sans cesse, même s'emporter contre vous dans les discussions que vous aviez ensemble sur les affaires publiques, oh! ç'a été fini! Oui, mon père, c'est depuis ce temps-là, depuis ce temps-là seulement!

— Bonne Marie! »

Et Marie courut aussitôt rejoindre son malade:

« Un grand malheur vient d'arriver, » lui dit-elle, le sourire encore sur les lèvres, les yeux encore étincelants de joie.

Elle lui apprit tout, sans croire devoir y mettre de grands ménagements; et, dans un transport sympathique: « Ah! Dieu soit loué! s'écria-t-il aussi.

Cependant la maladie de Julien, loin de céder au temps et aux prescriptions de la science, prend une marche inquiétante. Ses émotions trop vives de chaque jour ont allumé son sang; la fièvre ne le quitte plus. Jusque-là le grand docteur, selon la prudente habitude de ces messieurs, refusait de se prononcer; enfin, il déclare l'existence d'un danger réel, imminent. L'alarme est au château; Marie, navrée de douleur, ne veut plus quitter la chambre de Julien; et bientôt ses larmes et ses sanglots ont appris à celui-ci l'amour qu'il a fait naître et le péril qui le menace.

Au milieu d'un sommeil profond, léthargique, réveillé en sursaut par la douleur, l'amant de Marie l'aperçoit, le visage baigné de larmes, à genoux au pied de son lit. Elle priait.

« Je le vois, lui dit-il, tout est fini.... mais sur qui pleurez-vous?... Le bonheur n'était pas possible ici-bas pour moi; si j'eusse recouvré la santé, il m'eût bientôt

fallu.... Puis, s'interrompant tout à coup, il s'écria: Ah! si la mort égalise tout; Marie! je vais mourir! non! tu n'ignoreras pas....

— Tais-toi, dit-elle en posant son doigt tremblant sur la bouche de son ami; tais-toi, je sais tout. »

Et alors saisissant les mains de l'infortuné, les pressant entre les siennes, la chaste, la bonne, la tendre Marie, d'un air presque solennel, courba son front vers celui du malade, et déposant le premier baiser de l'amour sur des lèvres déjà refroidies par la mort: « Nous voilà unis, » s'écria-t-elle, et elle s'évanouit.

Mais Julien n'avait été condamné à mort que par ses médecins, et la nature cassa l'arrêt. Son retour à la santé, la certitude d'être aimé, l'opinion politique du père de Marie, le départ du comte de Vermanton, tout pour lui semblait devenir un présage de bonheur. De si douces espérances ne se réalisèrent point cependant. Les romans écrits ont presque toujours un heureux dénoûment; il n'en est pas ainsi des romans en action qui se passent dans le monde.

Le citoyen Vaudon reçut fort mal les propositions de M. Julien; en vain ce dernier lui dit: « Nous avons les mêmes principes; je pense, ainsi que vous (et j'ai encore plus d'intérêt que vous à le penser), que tous les hommes sont égaux. Ainsi donnez-moi votre fille. Vous seriez indigne du nom de patriote et d'homme sans préjugés, si, pour quelques milliers d'écus que vous avez de plus que moi, seule différence qui peut exister entre nous aujourd'hui, vous sacrifiiez le bonheur de votre enfant et le mien. Au nom de l'humanité, de la raison....» Il allait poursuivre son éloquent plaidoyer, lorsqu'au nom de la raison et de l'humanité, l'ex-marquis le fit prendre par les épaules et mettre à la porte du château.

Dans un style qui se ressentait un peu de l'époque,

Julien furieux écrivit à Marie : *Votre père est un barbare; suis-je donc moins que lui pour exciter ses mépris? Je vous aime, vous m'aimez; que fallait-il de plus pour nous unir? Il a blâmé la conduite du comte de Vermanton; elle était moins insensée que la sienne. Malheur aux parents que les honneurs ou les richesses rendent sourds aux cris de l'amour et de la nature!*

Marie était à peu près de son avis; mais cela ne suffisait pas. Pour surcroît de malheur, son père surprit la lettre. Il jugea la situation grave et sa fille en danger. Chargé en ce moment par les autorités municipales de fournir des défenseurs *volontaires* à la patrie, il mit Julien en tête de la liste.

Bon gré, mal gré, pauvre Julien, te voilà donc soldat! Que devint-il? je l'ignore; sans doute il fit son devoir, fut brave, se comporta en héros, se fit tuer; ainsi n'en parlons plus et revenons à Marie, objet principal de ce récit.

Le temps, ce grand consolateur, ce grand destructeur, ce grand magicien, amena bien des changements dans le château de Vaudon. La révolution était en marche, et dans sa course sanglante écrasait sous ses pieds jusqu'à ses fondateurs. L'ex-marquis se trouvait en butte à des délations continuelles; on lui reprochait la tiédeur de son républicanisme, tout le corps de la roture outragé dans la personne de Julien. Il crut conjurer l'orage, prêt à fondre sur lui, en sacrifiant sa fille; et Marie, pensant sauver les jours de son père, devint l'épouse d'un homme qui ne ressemblait à Julien que par la naissance, et au comte de Vermanton que par la fougue de son caractère; mais alors il se trouvait à la tête du parti régnant.

C'était en vain que le citoyen Vaudon avait cru se donner un défenseur dans son gendre; homme faible

mais honnête, quoique dévoué à la république il refusait d'accepter à sa place le despotisme anarchique. Il fut jeté dans un cachot.

A ses côtés, sur la paille, gémissait un autre malheureux :

« Est-ce bien vous, marquis? s'écria le comte de Vermanton, car c'était lui-même ; par quel changement de fortune ou d'opinion vous trouvez-vous ici ?

— Mon ami, j'ai voulu sauver la république.

— Et moi, la monarchie. »

Le même jour les vit tous deux périr sur l'échafaud.

Lecteur, ferme les yeux sur cette époque désastreuse ; laisse s'écouler vingt années de troubles, de gloire et d'infortunes, et suis-moi dans les murs de Paris.

Vois-tu dans cette maison modeste, en face de ce brillant hôtel, une tendre mère écoutant les plaintes, partageant les chagrins d'un fils, d'un fils unique, son seul ami ? Cette bonne mère, c'est Marie ; ce bon fils, c'est le doux fruit de son malheureux hymen. Veuve et réduite à la condition la plus humble, ne subsistant que par le travail de son fils, ses succès dans les arts lui font espérer un avenir meilleur ; mais sa situation présente est aggravée encore par une folle passion d'amour, à laquelle, cette fois, elle ne prend que sa part de mère. Son Gustave aime la fille unique d'un homme dont le rang, dont la fortune considérables, lui interdisent tout espoir.

Parvenu sous l'Empire, par son mérite seul, aux plus hauts emplois dans la carrière militaire, rallié au gouvernement des Bourbons, pair de France, ami du roi, le duc de Stétin consacrait tous les instants de ses glorieux loisirs à diriger la brillante éducation de sa fille Amélie. Gustave, choisi par lui pour l'initier dans les

secrets du dessin et de la peinture, ne tarda pas à concevoir l'amour le plus violent pour son élève. Le duc en fut instruit, et son orgueil s'en révolta. Non content de bannir l'artiste de sa maison, il résolut de tout mettre en œuvre pour arracher du cœur d'Amélie un sentiment naissant qui faisait rougir de honte son front patricien.

De son côté, Marie, avec ces tendres ménagements dont une femme, et surtout une mère, sait si bien entourer ses paroles de consolation, cherchait à calmer l'esprit fougueux et le cœur exalté du jeune peintre. « Mon ami, mon Gustave, où peut te conduire cet amour insensé? Le fils d'une pauvre veuve sans nom et sans fortune peut-il aspirer à la main de l'héritière du duc de Stétin? Elle t'aime, dis-tu; mais, mon fils, l'amour seul peut-il donc tout légitimer? Vois combien de persécutions a déjà fait tomber sur nous le père de ton Amélie. Jamais il ne consentira à une pareille mésalliance; il ne le peut, il ne le doit pas. Gustave, ta mère conçoit toute l'étendue de tes chagrins et les partage. Les souvenirs de ma jeunesse me rappellent des douleurs semblables aux tiennes; mon cœur fut déchiré comme le tien. Que mon exemple t'affermisse et t'inspire le courage de la résignation. »

Elle allait continuer; un valet, sorti du brillant hôtel qui faisait face à sa demeure, lui remit une lettre. Elle était du duc de Stétin. Il s'y plaignait amèrement de la conduite du jeune homme, déplorait les désagréments d'un tel voisinage, et finissait par déclarer que si le *vil séducteur* de sa fille ne consentait à s'éloigner volontairement et sur-le-champ, il saurait l'y contraindre par des moyens en son pouvoir.

Marie, au désespoir, tremblante pour son fils, relisait encore cette fatale missive, lorsque les caractères

d'une écriture connue vinrent réveiller dans son cœur un souvenir doux et cruel à la fois. Elle rêvait à ce singulier rapprochement, quand un second domestique entra et lui annonça la visite du duc de Stétin en personne.

Après le départ de son messager, le duc avait réfléchi qu'une simple lettre, quels qu'en fussent les termes pressants, ne pouvait avoir l'autorité de sa présence et de sa parole. D'ailleurs cette lettre, adressée à la mère, ne pouvait-elle être interceptée par le fils? Cette dernière considération le décida.

A son approche, confus, épouvanté, Gustave disparut, et le général-duc, la prestance haute et fière, dans un costume d'apparat qui seul eût suffi à rappeler son rang et ses titres, par conséquent l'insolence du plébéien qui s'attaquait à sa fille, fit son entrée dans la chambre modeste, où Marie, tremblante, le reçut le visage rouge de crainte et le front baissé.

« Madame, lui dit-il, je viens savoir quelle est votre résolution. C'est à regret que je vous afflige, madame; mais ne me contraignez pas de prendre un parti sévère vis-à-vis d'un jeune insensé. Votre fils ose aimer ma fille; bien plus, abusant de sa jeunesse et de son inexpérience, il osa s'en faire aimer! La fortune, le nom, le rang, rien ne l'arrête!

— Hélas! monsieur le duc, répondit Marie, qui, remise de son trouble, avait eu le temps d'examiner attentivement son noble visiteur, si mon fils est coupable, je ne prétends point le défendre; mais l'amour est un sentiment involontaire, et la jeunesse lui peut servir d'excuse.

— Un artiste! a-t-il donc pu croire une telle alliance possible!

— A notre âge, monseigneur, on peut n'écouter que

son ambition ou sa vanité, au sien on ne consulte que son cœur, et le rang de la femme aimée est oublié facilement.

— Ainsi, madame, vous approuvez la conduite de votre fils?

— Je n'approuve rien, monseigneur; je compatis à ses chagrins, à ses tourments; je respecte l'ordre social établi, mais mon fils n'eut jamais l'intention de le troubler. Croirai-je que par son amour il a mérité l'exil? Soyez pour lui un juge indulgent, monseigneur. Vous avez eu son âge, vous avez aimé sans doute; ne consultiez-vous alors que la raison et les convenances du monde? »

Dans ce moment une rougeur subite colora le front de l'homme puissant. Cependant, d'un ton ferme et décidé :

« Madame, répéta-t-il, votre fils aime ma fille; ils ne peuvent habiter le même lieu; qu'il s'éloigne! qu'il s'éloigne!

— Vous lui avez fermé votre maison; cela ne vous suffit-il pas, monseigneur?

— Mais il peut encore voir ma fille! il peut lui écrire! qui sait s'il n'a pas eu déjà cette audace? »

Marie courba la tête plus profondément.

« Vous ne répondez point, madame?... Ici, notre devoir, notre intérêt à tous deux ne sont-ils pas communs? Ne devons nous pas nous ligner pour empêcher ce qui ne peut être pour eux qu'une source de malheurs? J'en appelle à votre loyauté, madame, à votre cœur de mère!... il lui a écrit!... Convenez-en.

— Je ne puis le nier.

— Une lettre!... le misérable!... il a osé!

— Mais ce n'est point à votre fille, monsieur le duc, que cette lettre a été remise. Elle est entre mes mains....

— Entre vos mains, madame? montrez-la-moi; je l'exige.

— La voici, dit alors la mère de Gustave, après avoir tiré de son secrétaire un papier enveloppé avec soin ; prononcez donc sur le sort de celui qui l'écrivit. »

Et le duc, après l'avoir ouverte avec emportement, lut ce qui suit :

« *Votre père est un barbare ; suis-je donc moins que lui pour exciter ses mépris ? Je vous aime, vous m'aimez ; que fallait-il de plus pour nous unir ? Il a blâmé la conduite du comte de Vermanton ; elle était moins insensée que la sienne. Malheur aux parents que les honneurs ou les richesses rendent sourds aux cris de l'amour et de la nature !*

« *Signé* JULIEN. »

Étonné, il lève les yeux : « Marie ! Marie ! est-ce vous ?

— Oui, monsieur le duc, oui, c'est moi, moi que vous voulez priver d'un fils ! d'un fils, le seul être qui m'aime aujourd'hui sur la terre. »

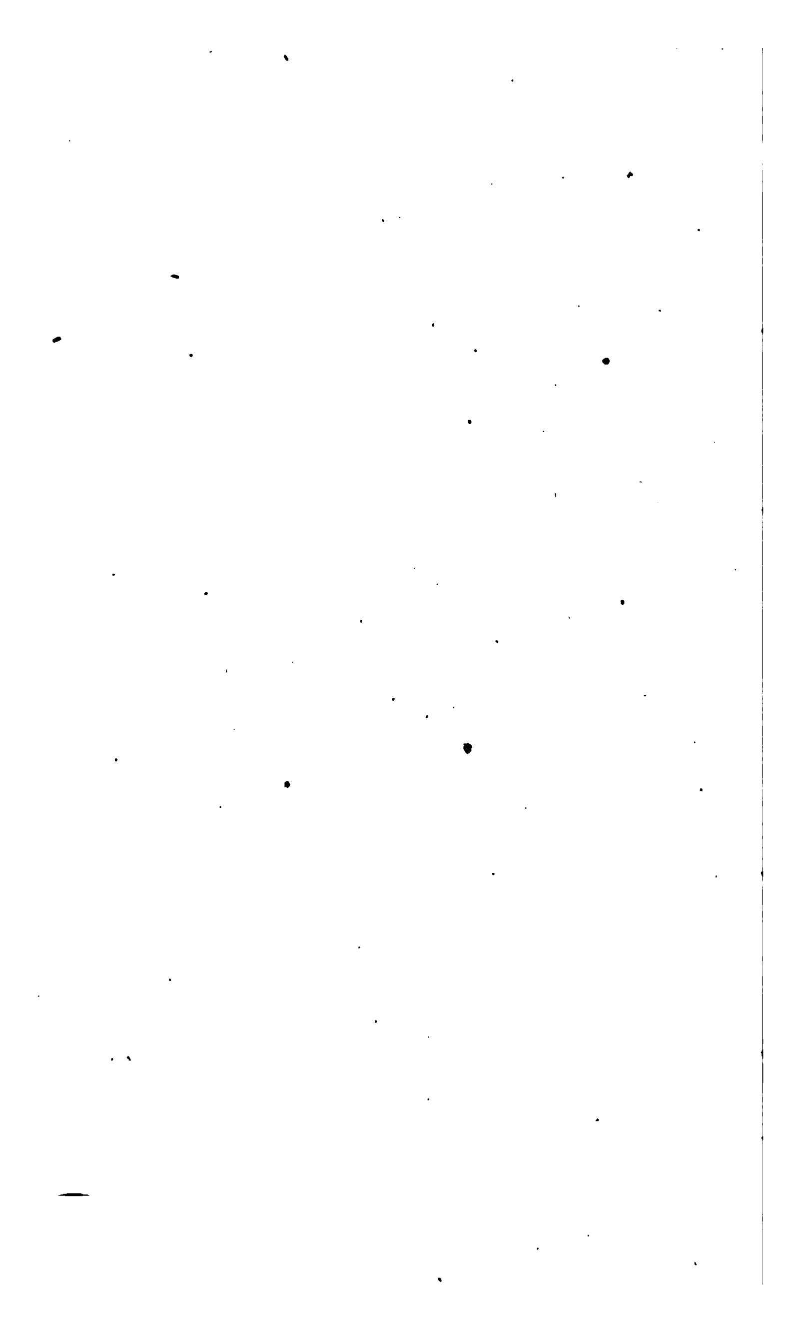
Le duc porta la main à son front et resta un instant immobile et silencieux. Pendant cet instant, tous les jours de sa jeunesse défilèrent rapidement devant lui. Il revit la chaumière où il était né, et qu'il avait quittée sans regrets, sans regarder derrière lui, croyant que la fortune l'appelait à elle dans la petite ville de Toucy. C'avait été son prèmier mirage, sa première époque d'ambition. Quels doux rêves il faisait alors en cultivant son petit jardin tout fleuri, en parcourant les campagnes, monté sur son cheval Bruno ! Mais soudainement le malheur était venu le réveiller. Ruiné, déshonoré, son parrain prenait la fuite, et il l'avait laissé partir seul. Fugitif à son tour, sans état, sans asile, sans pain, il se retrouvait devant une église de village ; de cette église, vêtue de blanc comme une sainte madone, une jeune

fille était sortie; elle avait écouté ses plaintes et elle avait eu pitié de lui; elle lui avait donné un asile, un état, elle avait ressuscité son espérance dans l'avenir; pauvre, elle l'avait tiré de la misère; malade, elle l'avait soigné; il lui devait la vie; il lui devait bien plus: noble, riche et belle, elle l'avait aimé, lui, le vagabond, lui, le fils d'un paysan! La voilà mère maintenant, et elle lui crie grâce pour son fils. La repoussera-t-il donc? sera-t-il ingrat envers tous ses bienfaiteurs, fatal à tous ceux qui l'ont aimé?

Et devant ces souvenirs, le cœur de l'illustre soldat se gonflait, de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine, ses doigts, qui lui voilaient encore la figure, se mouillaient de larmes.

Enfin ces larmes, ces sanglots, il cessa de les contenir, et tout à coup, les mains jointes, pliant le genou devant la mère de Gustave : « Pardon pour le duc de Stétin; seul il a pu vous méconnaître, vous offenser; mais c'est Julien qui vous demande grâce pour lui! Puis, il ajouta, en souriant au milieu de ses pleurs : Marie, chère Marie, la fille du pauvre Julien peut-elle espérer de s'unir au petit-fils du marquis de Vaudon[1]? »

1. Cette historiette, une des premières œuvres de l'auteur, faisait partie, ainsi que d'autres récits reproduits dans ce volume, des anciens contes philosophiques et moraux de Jonathan le Visionnaire. Malgré son peu de valeur littéraire, elle était appelée à jouer dans notre théâtre moderne un rôle assez important, à devenir la cause innocente d'une révolution dramatique. *Une mésalliance* a fourni le sujet d'un vaudeville intitulé : *Julien* ou *Vingt-cinq ans d'entr'acte*, représenté en 1823. Cette pièce, qui violait ouvertement, brutalement, une des unités d'Aristote, obtint un grand succès, et donna le signal de la révolte à cette foule de vaudevilles et de drames *à époques* qui, depuis plus d'un quart de siècle, ont inondé le théâtre, au détriment de l'art, peut-être.



LA VALLÉE DES AMES

LA VALLÉE DES AMES.

D'après la tradition indienne, au-dessous de la terre, à la seconde sphère des cieux inférieurs, que n'atteignent plus les rayons du soleil, existe une immense vallée, demi-sombre, demi-lumineuse. Là, le feuillage bleuâtre des arbres s'éclaire de lueurs phosphorescentes ; les plantes, rigides, anguleuses, ne sont autres que des cristallisations diversement coloriées, portant pour fleurs des épanouissements de pierreries, des ombelles de grenats, de topazes ou d'améthystes, tels qu'on en peut voir dans nos kaléidoscopes, et leurs facettes prismatiques reflètent en les multipliant les lueurs des arbres bleus.

Au milieu de cette espèce de crépuscule lunaire, tout est silence. On n'entend ni le chant d'un oiseau ni le murmure d'une abeille; la terre serait inhabile à y nourrir le moindre animal ayant vie. Les plaintes mêmes du vent se taisent sous l'immobile feuillage.

Un grand lac, que n'alimente aucune source, aucun ruisseau, emplit les parties basses de la vallée, non de

ses ondes coulantes et sonores, mais d'une couche profonde de blanches vapeurs qui baignent sans les mouiller le pied des berges, la base des promontoires, ou se développent, comme une légère écharpe de mousseline, autour des îles scintillantes.

Le mouvement n'est cependant pas tout à fait exclu de ce monde silencieux. Semblable à un linceul qui se soulève, parfois le miroir léthargique du lac se gonfle et s'anime à sa surface. A travers la vague vaporeuse, on voit glisser des formes, indécises d'abord, tant la substance dont elles sont composées paraît se mêler à la substance même du lac; mais bientôt les principales dispositions du corps humain, se montrant dans leur harmonie, se détachent de ce voile de brume qui les environne. Ces bras, ces épaules sans muscles, sans épiderme, aux contours douteux; ces fronts que n'ombrage nulle trace de chevelure; ces visages que le sang ne peut colorer, qui ne se plissent ni sous une ride ni sous un sourire, conservent néanmoins une sorte de physionomie; ces yeux à peine indiqués comme une double tache brune, et d'où s'échappe un reste de regard; ces lèvres effacées, ternes et closes, et qui ne doivent s'ouvrir qu'à un suprême commandement, suffisent pour témoigner de la différence des sexes parmi tous ces pâles simulacres.

Une fois hors du lac, ces hommes et ces femmes-nuages vont errer le long de la rive ou s'étendre sur les berges. A travers leur corps diaphane on aperçoit la terre sur laquelle ils se tiennent couchés, on voit briller les pétales d'onyx et de topaze des fleurs, qui ne se sont pas même inclinées sous leur poids.

Et parfois, prenant une attitude mélancolique, le coude posé sur le sol, la tête appuyée sur la main, ces ombres semblent rêver.

A quoi rêvent-elles ?

Peut-être à leur existence passée; peut-être à leur existence future.

Car cette vallée, c'est le séjour des âmes destinées à subir une nouvelle épreuve de la vie.

Après avoir été jugées par le terrible et incorruptible Yama, à la fois le Minos et le Pluton de l'enfer des Hindous, après avoir accompli leur temps de tortures ou de délices, selon que, dans leur dernier passage sur la terre, elles ont pratiqué le vice ou la vertu, c'est là que, purifiées par l'expiation, ou récompensées du courage déployé par elles dans leur lutte précédente, égales désormais aux yeux d'Indra, le dieu du ciel, réconciliées avec Brahma, le pouvoir créateur, avec Schiva, le pouvoir destructeur et régénérateur, elles attendent la venue au monde de l'enfant dans le corps duquel elles doivent opérer leur transmigration.

Un jour, Chitra-Goupta, l'ange au teint vert, aux triples épaules, et sur le dos duquel s'échelonnent six paires d'ailes, venait, en qualité de premier ministre d'Yama, faire sa provision d'âmes; il rencontra devant la porte de diamant par laquelle on pénètre dans la vallée, la déesse Schitala, protectrice des enfants, nés ou à naître.

L'ange vert, qui voyait en elle un pouvoir rival, fronça le sourcil.

« Viens-tu encore nous importuner de tes doléances, lui dit-il, et nous demander pour tes pupilles des dons que les dieux supérieurs pourraient seuls leur accorder ?

— Je n'ai plus rien à demander, répondit Schitala; j'ai obtenu de Brahma ce que je désirais pour le bonheur de l'humanité tout entière, et je viens te signifier son ordre.

— Que prétends-tu faire, et de quoi s'agit-il ?

— Écoute-moi, Goupta, et sois fier de me seconder dans ma grande et sainte entreprise. Si l'homme, durant sa traversée terrestre, a presque toujours à se plaindre de son sort, c'est que, le plus souvent, son âme habite un corps qui n'est pas fait pour elle, subit une condition qui ne répond point à ses instincts. Désormais avertie à l'avance de sa destinée future, l'âme aura le droit d'accepter ou de refuser cette enveloppe de chair sous laquelle elle doit accomplir son épreuve. Telle est la prière que j'ai adressée à Brahma, et il l'a exaucée. »

Le ministre du Pluton indien partit d'un tel éclat de rire que ses six paires d'ailes battirent à la fois sur ses triples épaules, et il resta quelques instants sans pouvoir reprendre la parole. Enfin, sa grande hilarité calmée :

« Rêves-tu, mère ? Brahma lui-même, enivré par les parfums du Camalata, ou par la douce liqueur de l'Amritam, rêvait-il quand il te fit cette promesse ? Par les fleuves de l'Enfer, je suis tenté de croire qu'il s'est raillé de toi ! »

Pour toute réponse, Schitala tira de dessous son manteau écarlate le décret émané de Brahma, soigneusement enveloppé dans des feuilles de lotus et de cous-cha, et le lui remit, tandis que la porte de diamant venait de s'ouvrir d'elle-même devant eux.

« Malédiction sur les hommes ! le monde touche à sa fin ! murmura Chitra-Goupta en poussant un soupir tel que tous les légers fantômes du lac se trouvèrent refoulés de l'autre côté du rivage, comme l'écume des mers sous le souffle de la tempête : rendre l'homme maître d'accepter ou de refuser sa destinée future ! l'excès de charité t'a rendue folle, vieille mère ; désormais nous

n'aurons plus d'âmes à fournir, sinon aux enfants des riches et des puissants! Avant un demi-siècle, les rois naîtront sans peuple, et les brahmines prêcheront dans le désert !

— Essayons, dit la déesse.

— Qu'il en soit ainsi, puisque tu le veux, et que Brahma l'ordonne. »

Après avoir pris une connaissance plus exacte du décret divin, l'ange vert, quelque peu rassuré, s'approcha du lac, consulta son registre, et, de sa voix retentissante, appela tour à tour six âmes par leur dernier nom terrestre.

A chaque nom prononcé, le lac frémit, un léger bouillonnement se manifesta sur un des points de sa nappe argentée, puis une ombre, s'élevant au-dessus de la couche de vapeurs, gagna lentement la rive.

Lorsqu'il les vit réunies toutes six autour de lui, il leur fit connaître, avec la décision de Brahma, cette restriction, qui s'y trouvait comprise : « Par son refus de devenir à l'instant l'hôtesse du corps qui lui est prédestiné, l'âme perdra son tour de vie, et devra prolonger son séjour dans cette vallée du néant un nombre d'années égal à celui qu'elle aurait eu à passer parmi les hommes. »

C'était là cette clause qui avait paru rassurer Chitra-Goupta sur les conséquences du décret.

La première âme appelée était celle d'un vieux dervis, qui avait laissé dans le Mysore le souvenir d'une vie passée non-seulement dans de saintes austérités, mais dans les plus cruelles macérations de la chair.

« Toi, lui dit l'ange, tu vas naître au milieu d'une honnête famille de marchands, dans une condition également éloignée des honneurs qui troublent la

raison de l'homme, et de la misère qui la déprave. Réjouis-toi !

— Réjouis-toi doublement, reprit Schitala, car après t'être doucement enivré de la lumière du soleil et des baisers de ta mère, tu échapperas aux corruptions du monde; encore enveloppé dans ta robe d'innocence, tu mourras enfant ! Cette fois, tu obtiendras le prix du combat sans avoir lutté, sans avoir souffert.

— Mourir enfant ! dit le vieux dervis; quoi ! poser mes lèvres sur le bord de la coupe, sans même pouvoir la vider à moitié ! voir de nouveau s'ouvrir devant moi les portes de la vie pour m'arrêter sur le seuil ! Autant ne pas naître ! Je viens de goûter les joies du ciel, je veux savourer celles de la terre ! J'attendrai. »

Et, par un geste témoignant de son refus, il se replongea dans le lac.

« Le vieux fou s'est perverti dans le ciel, dit Chitra-Goupta en haussant sa triple paire d'épaules.

— Tout ainsi que le vice, l'excessive vertu est-elle donc sujette aux remords?... c'est possible !... » murmura Schitala, devenue rêveuse.

Une autre âme succéda à celle du dervis.

Le hasard, ou plutôt le destin, se plaît souvent à rapprocher d'étranges contrastes. C'était l'âme d'une ancienne bayadère, dont tout Benarès avait autrefois admiré la grâce et les danses voluptueuses; elle avait même figuré avec éclat dans les cérémonies du temple, ce qui, malgré les désordres de sa conduite, lui avait valu la protection des brahmines durant sa vie, et peut-être après sa mort l'indulgence des dieux.

Elle s'avança, légère, presque bondissante, près du couple divin, qui se tenait assis sur un rocher de malachite veinée d'or.

« Tu seras belle ! lui dit le messager de Yama, et ta beauté te vaudra de devenir l'épouse d'un riche nabab, qui mettra à tes pieds ses trésors pour satisfaire au moindre de tes caprices. Réjouis-toi ! »

L'âme de la bayadère sembla frissonner comme sous un mouvement de joie ; elle promena rapidement autour d'elle son regard sur ces buissons de jade et de turquoises, sur toutes ces riches pierreries qui formaient la décoration florale de la vallée, songeant sans doute qu'elle en retrouverait de pareilles sur la terre pour s'en faire des colliers, des bracelets, des ceintures, et les suspendre en grappes à l'extrémité de ses longues tresses de cheveux. Cependant, avant de donner son complet acquiescement :

« Le riche nabab, mon mari, sera-t-il jeune? demanda-t-elle.

— Il aura trois fois ton âge, lui répondit Schitala ; n'importe ! réjouis-toi, car, après t'avoir comblée de ses dons, il quittera la terre te laissant maîtresse absolue de ton sort, libre de te choisir un nouvel époux, et, celui-là, il sera jeune, il sera beau !

— Celui-là me rendra-t-il mère ?

— Tes deux maris, le jeune comme le vieux, te laisseront sans enfants. »

La bayadère prit tout à coup une attitude désolée :

« Sans enfants! répéta-t-elle; encore cette honte !... » Et, se retournant brusquement vers le lac, elle disparut en laissant tomber ces mots : « Vivre sans enfants, ce n'est pas vivre ! »

L'ange vert regarda la bonne déesse avec un sourire moqueur :

« Voilà un refus auquel tu ne te serais, certes, pas attendue, mère?... Un vieux mari pour l'enrichir et se soumettre à ses vouloirs ; un jeune, pour satisfaire à ses

goûts.... c'est à n'y rien comprendre. Ton sexe, bonne déesse, reste-t-il donc sujet au caprice jusque dan cet empire du néant?

— Si l'arbre condamné à ne jamais produire de fruits pouvait parler, Goupta, il te répondrait : « La stérilité c'est la honte! » Pour la femme c'est pis encore! Le divin Brahma, par un don ineffable, a daigné, dès le premier jour du monde, partager avec elle sa faculté créatrice; presque au sortir du berceau, elle tressaille sous une aspiration de maternité; la femme, même enfant, c'est déjà la mère!... Pauvre bayadère!... je comprends son refus.

— Très-bien, bonne Schitala; mais, en attendant, nous courons risque de ne pas trouver une âme qui veuille quitter cette vallée. Nous avons déjà essuyé le refus du vieux dervis et de la jeune bayadère; heureusement, nous allons avoir affaire à un ci-devant prince, que dévora naguère l'impuissant désir de s'élever au premier rang. L'ambition, la soif des honneurs, c'est là le grand mobile de l'espèce : cette fois, je suis sûr de l'acceptation. »

Et, du geste, appelant à lui l'âme dont c'était le tour de comparaître :

« Réjouis-toi, lui cria Goupta dès qu'elle se fut mise en mouvement; réjouis-toi et remercie les dieux : tu seras roi!

— Roi! dit l'âme en s'arrêtant frémissante; c'était tout au plus bon autrefois! triste et cruel métier aujourd'hui! Se faire le bourreau de sa famille pour se maintenir nécèssaire devant son peuple, et, quand on a mérité les châtiments du ciel et le mépris des hommes, devenir le vassal ou le prisonnier des envahisseurs accourus de l'Europe.... quel sort! Mon oncle, le puissant souverain du Dékan, m'a fait brûler les yeux dans la

crainte que ses sujets ne me jugeassent digne de lui succéder ; et il est mort l'humble pensionnaire des Anglais. Roi!... j'aimerais mieux naître dans l'humble cabane d'un paria que sur les marches d'or du trône de Delhy !

— Le danger est bien plus grand encore que je ne pensais, puisque les rois se récusent, murmura le ministre de Yama.

— Nous ne sommes encore qu'à mi-chemin, lui dit Schitala ; poursuivons ! »

Des deux âmes qui suivirent, l'une devait animer le corps d'un banquier, peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, mais à qui, en même temps que la fortune, adviendrait un rude malaise, qui le tiendrait presque constamment couché sur un lit de souffrance ; l'autre était destinée à habiter l'enveloppe d'un cultivateur pauvre, mais laborieux, et le travail et le grand air entretiendraient sa santé florissante :

« Être à la fois misérable et bien portant, dit celui-ci, c'est ne posséder un bon estomac que pour y loger le démon de la faim !

— La richesse en compagnie de la souffrance, dit celui-là, c'est un manteau d'or jeté sur un cadavre ! »

Et tous deux refusèrent.

« Eh bien ! Schitala, dit l'ange vert avec l'orgueil du triomphe, penses-tu encore qu'il soit juste et sage d'instruire les hommes de leur sort à venir et de les laisser libres d'être ou de ne pas être ? A cette condition, je le répète, la terre serait bientôt dépeuplée. Grâce à la prière imprudente adressée par toi à Brahma, par toi la protectrice de l'enfance, voilà déjà cinq pauvres mères qui vont pleurer sur leurs enfants mort-nés. »

Voyant alors la bonne déesse, troublée de honte, baisser le front sans répondre :

« Crois-moi, ajouta-t-il, n'allons pas plus loin, car la

dernière âme qu'il nous reste à consulter va, au premier mot, se replonger dans le lac, et, cette fois, non sans de bonnes raisons. »

Ouvrant son registre, il s'apprêtait à rayer les six noms inscrits, mais l'âme restante, se voyant seule, n'avait pas attendu l'appel pour se rapprocher du banc de malachite.

A sa marche dolente, à l'inclinaison de sa tête, penchée doucement vers son épaule, on pouvait pressentir que les souvenirs de son existence passée ne réveillaient en elle que des impressions douloureuses ou mélancoliques.

C'était l'ombre d'une pauvre fille de Patna, qui n'avait eu que des devoirs pénibles à remplir sur la terre. Restée étrangère aux jouissances que peuvent procurer l'éclat du rang, le pouvoir ou la fortune, elle avait été l'unique soutien de sa vieille mère impotente; et quand Adismo, le dieu du malheur, avait un instant semblé se laisser désarmer par sa résignation, quand un jeune fiancé s'était présenté pour elle, lui apportant des promesses de bien-être, le matin même de son mariage elle était morte, piquée au pied par un serpent.

« Faible créature fatalement prédestinée, murmura l'ange, comme aux autres je ne te dirai pas : « Réjouis-toi! » je n'ai à t'offrir qu'une nouvelle existence de peines et de privations. Ces deux âmes, qui viennent de te devancer ici, ont refusé leur transmigration faute de pouvoir posséder tout ensemble la fortune et la santé; toi, je ne puis te promettre ni l'une ni l'autre. Tu dois endurer à la fois la misère et la souffrance. Acceptes-tu la vie à ce prix? Décide. »

Sans faire un mouvement vers le lac, l'ombre resta silencieuse, attentive, comme dans l'espoir qu'une autre

révélation allait venir adoucir ce que celle-ci avait de cruel.

« Hélas ! hélas ! dit à son tour la bonne déesse, profondément émue de pitié, profite du don de Brahma, chère âme ; non-seulement à travers les défaillances de ton corps la pauvreté te poursuivra, mais après un travail incessant et sans résultat, toi, chétive, il te faudra épuiser ce qu'il te restera de forces à soigner ton époux, malade lui-même. »

La jeune âme se redressa.

« Cet époux, près duquel je dois passer ma future existence dans le travail, la misère et la maladie, m'aimera-t-il ?

— Oui..., mais non sans partage. Une rivale te sera préférée ; des cendres de ton bonheur, à peine entrevu, bientôt évanoui, surgiront pour toi de nouvelles angoisses, de nouvelles souffrances, plus lourdes encore à supporter que toutes les autres ! Tu seras jalouse !

— Je l'aimerai donc, moi ?

— Tu l'aimeras.

— Jusqu'à la fin ?

— Oui, jusqu'à la fin.... car, seule de ses autres femmes, tu le suivras jusqu'au milieu des flammes de son bûcher.

— Béni soit le nom de Brahma ; je veux vivre ! »

A ce cri d'amour, à cette aspiration passionnée vers le dévouement, vers le sacrifice, la muette et froide vallée trouva un écho pour répondre ; les arbres secouèrent leur immobilité, les phosphorescences et les fleurs diamantées redoublèrent d'éclat, et tous les fantômes qui peuplaient les profondeurs du lac s'élevèrent à la fois au-dessus de sa surface pour saluer leur compagne d'un dernier geste. Mais déjà la bonne déesse emportait dans

son manteau de pourpre la pauvre âme aimante, tandis que Chitra-Goupta, déployant rapidement ses six paires d'ailes, s'élançait vers le septième monde supérieur pour faire annuler par Indra, le dieu du ciel, le décret de Brahma.

Indra rapporta le décret; mais sur son livre d'or il inscrivit le nom de la jeune fille de Patna..., puis, au-dessous, celui de la bayadère.

FIN.

